Project Gutenberg's Les amours d'une empoisonneuse, by Émile Gaboriau

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with
almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or
re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included
with this eBook or online at www.gutenberg.org

Title: Les amours d'une empoisonneuse

Author: Émile Gaboriau

Release Date: December 21, 2011 [EBook #38362]

Language: French

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LES AMOURS D'UNE EMPOISONNEUSE ***

Produced by Chuck Greif and the Online Distributed Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This book was produced from scanned images of public domain material from the Google Print project.)

LES AMOURS D'UNE EMPOISONNEUSE

En vente à la Librairie E. DENTU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

Monsieur Lecoq, 11e edit., 2 forts vol. gr. in-18	7 fr.	»
Les Esclaves de Paris, 9e édit., 2 forts vol. gr. in-18	7	»
Le Crime d'Orcival, 15e édit., 1 vol. gr. in-18	3	50
Le Dossier Nº 113, 9e édit., 1 vol. gr. in-18	3	50
Le 13e Hussard, 23e édit., 1 vol. gr. in-18	3	»
L'Affaire Lerouge, 20e édit., 1 fort vol. gr. in 18	3	50
Les Cotillons célèbres, nouvelle édition ornée de vignettes, 2 vol. gr. in-18	7	»
Les Esclaves de Paris, 9e édition, 2 volumes	7	»
La Vie infernale, 8e édition, 2 volumes	7	»

La Clique dorée, 12e édition, 1 volume	3	50
L'Argent des autres, 9e édition, 2 volumes	7	»
La Corde au cou, 13e édition, 1 volume	3	50
Les Mariages d'aventures, 9e édition, 1 volume	3	50
Le Petit vieux des Batignolles, 9e édition, 1 volume	3	50
Les Gens de bureau, 7e édition, 1 volume	3	50
Les Comédiennes adorées, 7e édition, 1 volume	3	50

4037—IMPRIMERIE DE POISSY—S. LEJAY et Cie.

LES AMOURS

D'UNE

EMPOISONNEUSE

PAR

ÉMILE GABORIAU

colophon

PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL 15, 17 ET 19 GALERIE D'ORLÉANS

1881
Tous droits réservés.

Table

LES AMOURS

D'UNE

EMPOISONNEUSE

I

UN TRIPOT SOUS LOUIS XIV

C'était le mercredi 15 novembre de l'an de grâce 1665. Ce soir-là, il y avait petit souper et grande compagnie, rue Vieille-du-Temple, chez La Vienne, le baigneur à la mode, l'étuviste en renom, le barbier du monde élégant.

Les Parisiens du temps présent, qui s'imaginent avoir atteint jusqu'au dernières limites de la civilisation et du *confort*, parce qu'ils ont créé des «tavernes» et certains autres docks de la galanterie à bon marché, auront sans doute besoin que nous leur expliquions ce que l'on entendait par *barbier*, par *étuviste* et par *baigneur*, dans la première moitié du règne de Louis XIV.

Au dix-septième siècle, les bains chauds, nommés étuves pour la bourgeoisie et pour les gens de bas étage, existaient dans la capitale en plus grand nombre qu'aujourd'hui.

On comptait aussi par la ville une quantité d'auberges et d'hôtelleries pour toutes les conditions, puis quelques hôtels garnis magnifiquement meublés, mais en très minime proportion.

Ces hôtels étaient principalement à l'usage de personnages de la haute noblesse qui ne faisaient pas partie de la cour et qui n'avaient à Paris aucune propriété.

Pour ceux de cette classe qui en possédaient, pour les grands seigneurs directement attachés à la maison royale, on rencontrait encore un ou deux établissements d'un genre particulier, qu'il est fort

difficile de définir, parce qu'il n'y en a plus de semblables.

Ces établissements étaient ordinairement tenus par des hommes experts dans tout ce qui concernait la toilette, et renommés pour leur habileté à coiffer les cavaliers et les dames.

Les barbiers et les baigneurs ne formaient alors qu'une seule et même profession; ils étaient constitués en corporation, sous le titre de *barbiers-étuvistes*; mais le maître de la maison dont nous parlons et qu'on nommait le *baigneur* par excellence, n'était point soumis aux règlements de cette corporation.

Il exerçait son état par un privilége spécial émané d'un prince lui-même ou d'un des plus grands dignitaires de l'État.

On se rendait chez lui pour différents motifs.

D'abord, par raison de santé et de propreté: c'était là, en effet, que l'on prenait les meilleurs bains, les bains épilatoires, les bains mêlés de parfums et de cosmétiques, par lesquels on donnait plus de vigueur au corps, plus de douceur à la peau, plus de souplesse aux membres.

Cette maison était pourvue de domestiques réservés, discrets, adroits.

On s'y renfermait la veille d'un départ ou le jour même d'un retour, afin de se préparer aux fatigues qu'on allait éprouver, ou pour se remettre de celles qu'on avait essuyées.

Voulait-on disparaître un instant du monde, fuir les importuns et les ennuyeux, échapper à l'œil curieux de ses gens, on allait chez le baigneur; on s'y trouvait servi, fêté, choyé; on s'y procurait toutes les jouissances qui caractérise le luxe ou la dépravation.

Le maître et tous ceux qui étaient sous ses ordres devinaient à vos gestes, à vos regards si vous vouliez garder l'incognito, et tous ceux dont vous étiez entouré et dont vous étiez le mieux connu paraissaient ignorer jusqu'à votre nom.

Votre entrée et votre séjour dans ce lieu mystérieux étaient comme un secret qui ne se révélait jamais.

Aussi, c'était chez le baigneur que les femmes, qui ne pouvaient autrement échapper à une surveillance intéressée, se rendaient déguisées, le visage masqué, seules ou conduites par leurs amants. Enfin, les jeunes seigneurs, amis des plaisirs sans contrainte et des amours faciles, faisaient partie de se réunir chez le baigneur, pour s'y livrer au vin, au jeu et à ces belles filles de théâtre qui surent, dans tous les âges, affriander et les gourmets et les gourmands de la volupté de haut goût.

Pourtant l'établissement de La Vienne était tellement étendu et si adroitement distribué en corps de logis séparés, que la présence de ces hôtes bruyants ou coupables ne pouvait être soupçonnée du dehors; un calme profond régnait aux alentours.

Cette Babel du vice aristocratique et raffiné avait toutes les apparences du pied-à-terre de la vertu.

Louis XIV lui-même, à l'époque de ses premières passions, était allé plusieurs fois chez La Vienne; il ne dédaigna pas d'en faire, par la suite, l'un de ses valets de chambre.

Donc, au moment où s'ouvre le drame que nous essayons de conter, on venait de souper chez La Vienne; les flacons avaient fait fureur, les cartes faisaient rage.

Autour de la table, où l'or étincelait par poignées, croisant sa lumière fauve aux rayonnements des girandoles chargées de bougies de cire roses, se pressait toute une cohue d'individualités fort différentes en apparence, mais qui ne mettaient nul scrupule à se coudoyer dans la fraternité de l'ivresse: officiers de fortune, abbés de ruelle, financiers d'églises, gentilshommes de brelan, comédiennes de la cour, de la ville, du théâtre...

M. de Sainte-Croix, capitaine au régiment de Tracy-Cavalerie, tenait le jeu contre maître Hanyvel, seigneur de Saint-Laurent et receveur général du clergé de France.

Le chevalier Gaudin de Sainte-Croix avait fait à l'armée ses preuves de bravoure; ses preuves d'esprit et d'enjouement étaient faites depuis longtemps dans les salons de la capitale.

On connaissait peu sa famille, que d'aucuns assurent originaire de Montauban, et des plus humbles; on connaissait encore moins son patrimoine, mais il se prétendait bâtard de grande maison, et ses façons venaient à l'appui de son dire. L'argent lui glissait aussi facilement hors de la main que l'épée hors du fourreau.

Au demeurant, c'était un cavalier d'environ trente-cinq ans, de belle mine et de conversation agréable, lettré, poli, prodigue, tout prêt à se prendre d'amour, jaloux jusqu'à la fureur, fût-ce d'une courtisane, et entrant dans un dessein de pitié avec la même passion que dans une partie de plaisir.

Ses habits jouissaient de la meilleure réputation d'élégance, ses plumes étaient irréprochables et la fraîcheur de ses canons répondait pour lui.

On ne lui en demandait pas davantage dans une société qui avait vu Monsieur couper l'escarcelle des bourgeois sur le Pont-Neuf, et qui devait voir rouer en Grève le comte de Horn, convaincu d'avoir assassiné un agioteur dans la rue de Venise.

Pour l'instant, M. de Sainte-Croix était en veine.

L'argent du financier Hanyvel avait passé de son côté et s'arrondissait en tas devant lui.

Aussi, les dames de l'hôtel de Bourgogne, les demoiselles de la Comédie-Italienne, les quelques marquises de rencontre et les comtesses d'incognito, qui formaient le personnel ordinaire des soupers fins de La Vienne, affichaient-elles à son endroit les œillades les plus assassines et leurs plus flamboyants sourires.

Mais le chevalier restait stoïque devant le gain comme devant la perte.

Il n'en était pas de même de son adversaire: M. le receveur général du clergé de France avait perdu trois cents pistoles et criait comme pour un million.

—Voulez-vous que je prenne votre place, Hanyvel? demanda le jeune marquis de Rubentel.

—Non pas, vraiment, répondit le financier. Quand je devrais vider tous les coffres de nos seigneurs les évêques des États de Languedoc, je veux savoir jusqu'où ira le bonheur du chevalier.

—Mon Dieu, fit négligemment celui-ci, j'avais besoin de quelques milliers d'écus pour mes bonnes œuvres, je ne pouvais mieux m'adresser qu'à la caisse générale du clergé.

—Chevalier, dit la marquise de Soubiran, prêtez-moi donc

cinquante pistoles pour tenir contre vous!

—Les voici, marquise; mais prenez garde, elles vont me revenir...

—Si elles vous reviennent, je les suivrai, fit résolument la jeune femme.

—Doublons-nous l'enjeu? demanda Hanyvel.

—Volontiers. Seulement, je vous préviens de ceci, messieurs; il est dix heures; dans une heure, je quitte la partie; j'ai rendez-vous quelque part.

—Un rendez-vous! s'écria la Marietta Zambolini, de la Comédie-Italienne; gageons que c'est avec l'une de ces pies-grièches de l'hôtel de Bourgogne!

—A moins que ce ne soit avec l'une de ces sauterelles du théâtre de la Foire, riposta mademoiselle Aurore de Boisrosé, tragédienne ordinaire du roi.

La Zambolini envoya à la tête de la Boisrosé un verre que Sainte-Croix attrapa au vol.

—Tout beau, mes amoureuses! commanda-t-il; vous faites tant de bruit que l'on n'entend pas perdre M. Hanyvel.

—Il a donc encore perdu? s'exclama la blonde Aurore.

—Pardieu! grommela le financier d'un air de mauvaise humeur, le chevalier a trop de chance pour ne pas avoir dans sa poche un morceau de la corde avec laquelle il sera un jour pendu.

Mademoiselle Aurore se coula sur les genoux du chevalier.

—Donne-moi ma part, fit-elle.

—Nous étions donc de moitié?

—Certainement, puisque tu as gagné.

La marquise de Soubiran, qui subvenait à toutes les dépenses d'un lieutenant de mousquetaires, se pencha à l'oreille de la présidente d'Embermesnil, laquelle était en train de ruiner un surintendant des gabelles, et murmura:

—Ces *histrionnes* me font pitié! Elles se donneraient pour un écu!

—Vous nous faites bien plus de pitié, répliqua la Zambolini, qui avait entendu; vous vous donneriez pour rien!

Le mot fit tumulte.

Les grandes dames se levèrent pour protester de bec et d'ongles.

Les comédiennes se préparèrent à les charger.

Rubentel et quelques autres se jetèrent entre les deux troupes, tandis que Sainte-Croix lançait sur le parquet une ou deux poignées de pistoles.

Grandes dames et comédiennes oublièrent leur querelle pour se ruer à la curée.

—Tout ceci, fit l'abbé de Sourdry, ne nous dit pas qui tu attends ce soir dans ton logis de la rue des Bernardins, chevalier.

—Serait-ce ma cousine de Flavigny? demanda Rubentel.

—Ou ma belle-sœur de Chastelluy? continua l'abbé.

—Ou la Champmeslée? fit un autre.

—Ou la belle drapière de la rue des Gravilliers? ajouta un troisième.

—Ou la duchesse de Chaulnes?

—Ou la petite Florimonde des parades du Pont-Neuf?

—Ou moi? dit madame de Soubiran.

—Ou nous? dirent la Zambolini et la Boisrosé.

—Vous vous trompez tous étrangement, répondit Sainte-Croix. Je dois recevoir aujourd'hui deux personnes: l'une est tout simplement mon directeur; l'autre, un professeur de chimie.

—Tu crois, donc en Dieu, chevalier? s'écria l'abbé.

—Comme je ne suis pas d'église, je puis répondre: *oui*...

—Et au diable? demanda Aurore.

—Tu m'y as fait croire pendant une heure, friponne.

Cependant la partie continuait. Les hommes buvaient, les femmes riaient. Tout en continuant son jeu avec une adresse sans pareille, Sainte-Croix parlait:

—Mon directeur, disait-il, un jésuite très éloquent et très érudit, a appelé mon attention sur certains points de la nouvelle doctrine.

Je me suis livré à un examen sérieux et approfondi de ces points, et le résultat de mes appréciations a été consigné par moi dans un livre que je compte publier prochainement.

Je suis pieux, messieurs, et je m'en fais gloire, ma piété n'ayant rien qui fronde ou qui gêne, et le Dieu qui a mes ferveurs étant un être trop raisonnable pour contrecarrer, en quoi que ce soit, les passions qu'il a mises en nous.

Je crois, en outre, qu'il est plusieurs façons de servir l'État, et, après l'avoir aidé de mon épée, j'essaie de l'appuyer de mes lumières.

C'est pourquoi, quand je ne joue pas, je pense; quand je ne me

bats pas, je cherche, quand je n'aime pas, je trouve.

Pour le moment la science est ma seule maîtresse...

—Et quelle sorte de science, chevalier?

—La toxicologie.

—Qu'est-ce que c'est que cela? interrogèrent les femmes.

—C'est la science des poisons, répondit tranquillement Sainte-Croix.

Les joueurs n'avaient point lâché prise. L'or roulait toujours sur le tapis.

La fortune s'acharnait contre le financier; le capitaine gagnait sans cesse.

Tout à coup il s'arrêta, et regardant successivement sa montre et les cartes:

—Vous avez encore perdu, Hanyvel, et voici qu'il me faut me retirer...

—Double! insista le receveur.

—Double! répéta Sainte-Croix, bien que ce fût intervertir les rôles.

Le chevalier gagna.

—Double! disait Hanyvel d'un ton de mauvaise humeur.

—Quitte ou double, si vous voulez, répondit son adversaire. Je vous assure qu'il faut que je m'en aille.

—Voilà un beau joueur! murmuraient les hommes.

Les femmes ne disaient rien, mais le chevalier et ses écus étaient mitraillés de regards.

Madame de Soubiran jeta la clef de son boudoir dans les enjeux.

—Si je la gagne, fit Sainte-Croix, je la rendrai à Guébriac.

Mais, cette fois, la chance tourna.

Le chevalier perdit.

—Bonsoir, messieurs, dit-il froidement.

Et poussant vers Hanyvel les montagnes d'or qui, pendant toute la soirée, n'avaient cessé de s'amonceler devant lui, il se leva et commanda à un valet de lui apporter son chapeau et son épée.

Le financier se vautrait dans ses écus en jubilant.

—Je savais bien, disait-il, que le proverbe ne pouvait mentir.

—Quel proverbe? fit Sainte-Croix en bouclant son ceinturon.

—Vous le connaissez aussi bien que moi: «Bonheur au jeu...»

—«Malheur en femmes,» n'est-ce pas? Mais je ne suis pas marié, monsieur Hanyvel.

—Il est vrai que vos amis le sont pour vous.

—Le chevalier, qui allait atteindre la porte, se retourna brusquement.

—Qu'entendez-vous par là? demanda-t-il avec une sorte de hauteur.

—J'entends tout simplement répéter ce dont tout le monde parle.

—Et de quoi parle tout le monde?

—Ne faites pas le discret, mon cher! Chacun sait que M. de Brinvilliers est de vos intimes et que cet excellent marquis possède une femme fort appétissante, laquelle a dû chercher chez vous ce qu'elle ne trouvait pas chez lui. D'ailleurs...

Le financier n'acheva point.

Sainte-Croix, tirant son épée, s'était impétueusement précipité sur lui.

—Que faites-vous? que faites-vous? s'écria-t-on de toutes parts.

—Ne le voyez-vous pas? répondit le chevalier en proie à une colère terrible. Cet homme est un coquin, et, vrai Dieu! il ne répétera plus ailleurs ses misérables calomnies!

Hanyvel essayait de mettre flamberge au vent: il était plus pâle qu'un cadavre.

Quelques hommes s'efforcèrent de retenir le chevalier et de le désarmer.

Or, ce n'était pas chose aisée.

Les femmes épouvantées s'enfuyaient dans tous les coins.

En ce moment, la porte s'ouvrit; un laquais de Sainte-Croix parut, et, se jetant à travers les groupes, parvint à se glisser jusqu'à son maître, à l'oreille duquel il lança ces mots:

—*On* vous attend, monsieur.

Le chevalier avait déjà le bras sur Hanyvel.

Aux paroles de son valet, il fit deux pas en arrière.

La tempête de colère allumée sur son front s'éteignit dans un éclat de rire.

Puis, repoussant son épée au fourreau:

—Allons, monsieur le receveur général du clergé, s'écria-t-il, remettez-vous! On n'en veut plus à votre peau, et vous êtes si laid quand vous tremblez, que votre peur a effrayé ces dames. Mais

surtout rendez grâce à La Chaussée, qui a su m'arrêter à temps; sans lui, aussi vrai que la marquise de Brinvilliers est la plus honnête des femmes, j'allais vous couper les oreilles.

Il salua ensuite la société avec une grâce altière et sortit.

Hanyvel empochait son argent. Mademoiselle Aurore de Boisrosé, la signorina Marietta Zambolini s'étaient empressées de se présenter pour l'aider dans cette besogne et pour le consoler de sa mésaventure.

Les rixes de cette sorte étaient fréquentes à cette époque, entre gens portant l'épée, dans les endroits publics semblables à l'établissement de La Vienne.

Aussi, après le départ du chevalier, se remit-on généralement au plaisir comme si rien n'était arrivé.

Un des assistants avait paru, bien qu'il ne s'y mêlât aucunement, prendre à cette scène le plus grand et le plus vif intérêt.

On l'appelait Reich de Penautier, et il était trésorier de la bourse des États du Languedoc.

Ami de Hanyvel, il n'avait pas fait un mouvement alors que Sainte-Croix menaçait le financier de son épée.

Accoudé au marbre de la cheminée, sur la blancheur duquel son habit de velours noir, garni de jais, se détachait en silhouette fantastique, il avait tout contemplé d'un regard impassible.

Seulement, quand la querelle s'apaisa presque aussi subitement qu'elle s'était élevée et quand le chevalier rengaîna sa rapière, un éclair de dépit sillonna l'œil vague du financier, et ses lèvres minces et pâles s'entr'ouvrirent pour laisser siffler ce seul mot:

—Maladroit!

Sainte-Croix sorti, M. de Penautier demanda son carrosse.

II

UN PÈRE ET UN MARI

A l'heure à peu près où chez La Vienne, le baigneur étuviste, se passait la scène que nous venons d'esquisser, un carrosse sans armoiries, largement drapé, suivant la mode de l'époque, s'arrêtait devant la porte richement sculptée de l'hôtel de Brinvilliers, l'une des plus magnifiques demeures de la rue des Lions-Saint-Paul au Marais, le quartier souverainement aristocratique du dix-septième siècle.

Presque aussitôt, et avant que le laquais eût pu abaisser le pesant marchepied du carrosse, trois personnages en descendirent: deux jeunes hommes et un vieillard.

Le vieillard, mis à la mode d'il y a cent ans, était M. Dreux d'Aubray, lieutenant civil, ancien conseiller de la reine Anne, au temps de la Fronde, père de la marquise de Brinvilliers; les deux jeunes gens étaient ses fils.

Tous trois tinrent un instant conseil sous l'abri de la porte-cochère; puis, au bout de quelques minutes, firent un signe au cocher, qui, fouettant ses chevaux, prit au grand trot la direction de la place Royale.

Les deux jeunes gens, relevant le collet de leurs manteaux et abaissant leurs larges feutres sur leur visage, furent se poster à quelque distance dans l'embrasure d'un mur en retrait.

Pour M. d'Aubray, il souleva le lourd marteau de la porte, qui

retomba bruyamment, éveillant les échos de la rue déserte.

La porte tourna sur ses gonds avec un grand bruit de ferrures.

Le suisse s'inclina profondément en reconnaissant le père de la marquise, et, sur son ordre, un laquais, armé de deux flambeaux, précéda à reculons le lieutenant civil dans l'escalier qui conduisait aux appartements de M. de Brinvilliers.

C'était un fort honnête homme que le marquis de Brinvilliers, mestre-de-camp au régiment de Normandie. La guerre ne lui laissant que peu de loisirs; il les mettait largement à profit, et passait, dans le monde joyeux des officiers et des dames faciles, pour un beau joueur et un amant magnifique.

A gagner cette réputation, il avait perdu sa fortune, ou à peu près; mais il s'en souciait médiocrement et se sentait la conscience en repos, ayant pris soin de mettre à l'abri de ses créanciers la dot de sa femme, avec laquelle il s'était séparé de biens, non pour se faire une réserve, il était trop bon gentilhomme pour avoir cette bourgeoise idée, mais pour ne pas la rendre victime de ses prodigalités.

M. de Brinvilliers avait fort aimé sa femme autrefois, mais le temps avait fort attiédi cette passion.

Il n'en était resté qu'une intimité douce et confiante. Suivant en cela les bonnes traditions, le marquis s'inquiétait fort peu de la conduite de la marquise et lui laissait galamment autant de liberté qu'il en réclamait lui-même.

Ce soir-là, le marquis était étendu dans un vaste fauteuil au coin de la haute cheminée de son cabinet.

Il dormait à demi, ayant soupé fort tard la nuit précédente et joué avec un malheur constant toute la journée. Aussi fut-il désagréablement surpris lorsqu'un laquais, ouvrant timidement la porte, lui annonça M. Dreux d'Aubray.

Mais le marquis était de trop bonne compagnie pour laisser voir son ennui d'être ainsi éveillé. Il se leva avec un empressement joyeux en apparence et courut au-devant de son beau-père.

Après les embrassades et les compliments d'usage:

—Parbleu, monsieur, lui dit-il, vous serait-il arrivé quelque fâcheuse affaire que vous, d'habitude si paisible, vous voici chez moi à cette heure? J'en serais presque bien aise, afin de me mettre entièrement à votre service, moi et tous les miens.

Le lieutenant civil ne répondit pas tout d'abord. Il s'assit lentement en face du marquis, et, après quelques instants, pendant lesquels il sembla se recueillir:

—Croyez, monsieur, dit-il, qu'il m'en coûte d'avoir à vous entretenir d'une affaire que je considère comme une honte pour ma maison. Je veux vous parler de ma fille.

—De ma femme?

—Hélas! oui, et du chevalier de Sainte-Croix.

Le marquis prit l'air piteux d'un homme qui, menacé d'un ennuyeux sermon, voit avec douleur qu'il ne peut l'éviter. Il poussa un long soupir.

—Pour Dieu! demanda-t-il, qu'a donc fait encore ce pauvre chevalier?

—Ce qu'il a fait! répondit M. d'Aubray, tenez, marquis, il n'est

pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir, et je vous crois de ceux-là. Le chevalier de Sainte-Croix abuse étrangement de votre amitié, et ma fille, votre femme, est sa complice.

—Vous vous trompez, monsieur.

—J'en suis sûr.

—Mais alors, s'écria le marquis impatienté, que voulez-vous que j'y fasse! Le chevalier de Sainte-Croix est mon ami, le plus honnête homme du monde. Moi-même, après l'avoir connu à l'armée, l'ai amené dans ma maison et présenté à ma femme. Dans les premiers jours, elle semblait avoir pour lui un éloignement inexplicable; peu à peu, cependant, elle prit goût à sa conversation, qui est très spirituelle, et ma foi, entre ma femme et mon ami, je me trouvai le plus heureux des hommes.

—C'est-à-dire qu'ils s'entendaient pour vous jouer.

—Vous me l'avez dit, du moins vous m'avez dit que cette amitié faisait scandale, et à mon regret, j'ai fermé ma porte au chevalier, que je regrette plus que vous ne sauriez croire; n'est-ce donc pas encore assez?

—Non, il faut encore surveiller votre femme.

—Oh! monsieur! fi! me ferez-vous l'injure de me croire jaloux de la marquise? Sachez que j'ai en elle la confiance la plus absolue.

—Elle vous trompe.

—Permettez-moi de n'en rien croire, je ne crois absolument que ce que je vois.

Le lieutenant civil frappa du poing avec colère le bras de son fauteuil.

—Et si je vous donnais des preuves, dit-il en se levant, si je vous faisais voir...

—Certes, monsieur, vous me causeriez un déplaisir sensible, et ce serait un triste service à me rendre. Mais, et le marquis se mit à rire, je suis, pardieu! fort rassuré sur ce point.

—Et vous avez tort, répondit M. d'Aubray d'un ton sévère; vous avez tort, car le père, pour cette fois, a fait le devoir de l'époux, et ces preuves, je puis vous les donner.

—Mais enfin, monsieur, objecta le marquis, admettons un instant que vos suppositions soient vraies, en quoi cela peut-il m'atteindre! La marquise, dès les premières années de notre mariage, ne m'a-t-elle pas donné des héritiers de mon nom?

—Eh quoi! s'écria le lieutenant civil indigné, c'est ainsi que vous comprenez la noblesse des familles et l'honneur des femmes. Oui, je sais ce que vous m'allez dire: vous allez me citer l'exemple des plus nobles familles du royaume, me prouver qu'il est de bon ton de se montrer mari facile, et de fermer les yeux sur les égarements de ces épouses indignes que nous nommions du nom qu'elles méritent. Mais je ne suis pas de la cour, moi, monsieur, et je ne crois pas ma noblesse assez haute pour être au-dessus de la flétrissure. Libre à vous d'abdiquer honteusement les droits sacrés dont vous arment Dieu et les hommes, je saurai revendiquer le droit sacré de mes pères. C'est à vous maintenant à voir si vous voulez me suivre et rejoindre mes fils qui nous attendent à la porte de votre hôtel.

—Quoi! à cette heure, par ce temps affreux?

—L'honneur commande, monsieur, l'honneur de deux nobles

maisons dont le blason jusqu'ici est resté sans tache. Il faut que ce scandale cesse.

—Soit, je vous suis, dit le marquis, quoique en vérité je ne voie aucunement en quoi cela nous avancera.

Et prenant des mains d'un de ses laquais son épée et son manteau, le marquis de Brinvilliers suivit M. le lieutenant civil.

Lorsque la lourde porte de l'hôtel se fut refermée derrière eux, le lieutenant civil modula un cri particulier, sans doute convenu à l'avance avec ses fils, car les deux jeunes gens, quittant leur poste d'observation, s'approchèrent aussitôt.

—Eh bien? interrogea M. d'Aubray.

—Rien encore, répondirent les deux jeunes gens.

—Attendons, alors, elle ne saurait tarder.

—Mais enfin, demanda avec impatience le marquis, m'expliquerez-vous, monsieur, ce que nous faisons ici?

—Soit, puisque vous ne voulez rien comprendre, répondit M. d'Aubray d'une voix sourde. Nous attendons ici votre femme qui chaque soir quitte votre hôtel pour courir au rendez-vous de son amant.

—Ah! dit le marquis, elle sort ainsi tous les soirs; ma foi! je ne m'en doutais pas.

—Nous allons la suivre, continua le lieutenant civil; avec nous, vous surprendrez les deux coupables, et alors, vous ne douterez plus.

—Attendons donc, dit avec découragement le marquis.

—Mais, pour cela, ne restons pas ici, objecta un des jeunes gens, nous ne pourrions la voir, car c'est par la porte du jardin qu'elle sort chaque soir.

—Ah! elle connaît la petite porte, dit le marquis, et moi qui croyais en avoir seul la clef. Mais savez-vous que c'est fort gracieux de sa part, de prendre de semblables précautions, car enfin, elle pourrait fort bien sortir par la grande porte de l'hôtel.

—Oh! rassurez-vous, répondit M. d'Aubray, ce n'est pas de nous que votre femme se cache, elle nous connaît trop pour cela.

Et les quatre hommes, traversant la rue avec précaution, disparurent bientôt dans l'enfoncement où les deux fils du lieutenant civil avaient attendu leur père pendant sa conversation avec le marquis.

M. de La Reynie n'avait pas encore allumé dans Paris les premières lanternes, et la lune, seule chargée de l'éclairage de la grande ville, remplissait on ne peut plus mal son emploi ce soir-là.

La nuit était effroyablement épaisse, et il tombait une de ces pluies fines et serrées qui, de tout temps, semblent avoir été un des privilèges de la capitale de notre beau pays.

Cependant, de l'endroit où ils étaient placés, les quatre veilleurs pouvaient, très distinctement, apercevoir la porte de l'hôtel, vaguement éclairée par une pieuse lampe qui fumait tristement dans une niche au pied d'une petite statue de la Vierge.

Pendant une demi-heure environ, aucun des quatre hommes ne proféra une parole; de temps à autre seulement, un juron du marquis entrecoupait le silence. Enfin, n'y tenant plus:

—Ne trouvez-vous pas, monsieur, dit-il à son beau-père, que nous faisons ici un triste métier, et inutilement encore?

—Chut! répondit seulement M. d'Aubray.

—Il fait, pardieu! un temps détestable, continua le marquis, et je ne vois guère ici à attraper que des rhumatismes.

Ni M. d'Aubray, ni ses fils ne répondirent.

—Corne du diable! continua le marquis, dont la mauvaise humeur augmentait de minute en minute, nous serions infiniment mieux dans nos lits; je sens, quant à moi, se réveiller sourdement les douleurs de certaine blessure autrefois reçue en Flandres.

—De grâce, marquis, murmura l'aîné des MM. d'Aubray, trêve de récriminations.

Pour toute réponse, le marquis étouffa à demi un énergique juron, et le silence recommença.

Enfin, dix heures sonnèrent tristement au beffroi de la petite chapelle des Célestins, et lentement les lugubres vibrations de l'horloge s'éteignirent dans la brume.

—Elle ne viendra pas ce soir, dit avec impatience M. d'Aubray.

Mais, presque au moment, la petite porte du jardin s'entrebâilla discrètement. Une femme allongeait la tête avec précaution: elle semblait interroger les ténèbres et vouloir percer leur profondeur, comme si elle eût deviné qu'elles lui cachaient un danger.

—La voilà, mon père, murmura le plus jeune des MM. d'Aubray.

—C'est, ma foi, vrai! dit le marquis.

La marquise, car c'était bien elle, rassurée sans doute par le

silence de la rue, s'était décidée à se mettre en chemin; doucement elle se glissa par l'entrebâillement de la porte qu'elle referma derrière elle, en faisant de visibles efforts pour amortir le grincement de la clé dans l'énorme serrure.

Un instant elle parut hésiter sur la route qu'elle devait suivre, mais bientôt, prenant son parti, elle s'engagea rapidement dans les petites rues qui conduisaient à la place de Grève.

Lorsqu'on l'eut presque perdue dans le brouillard:

—Suivez-la, dit le lieutenant civil à ses fils; deux hommes lui inspireront moins de crainte qu'un seul; le marquis et moi resterons en arrière.

Les deux frères s'élancèrent sur les traces de leur sœur.

—Eh bien! dit tristement M. d'Aubray au marquis de Brinvilliers.

—Vrai, répondit celui-ci, vous me voyez aussi surpris que possible.

Quel courage! qui se serait douté que la marquise, si timide et si peureuse, oserait jamais s'aventurer, seule et à pareille heure, dans des rues qui sont loin d'être sûres par le temps qui court? C'est aussi par trop imprudent.

—Vous lui auriez sans doute conseillé de se faire suivre par un laquais? demanda railleusement le lieutenant civil.

—Ma foi, oui! répondit le marquis de la meilleure foi du monde, et encore il eût été plus simple et plus digne de son rang et du mien de prendre un carrosse.

Le lieutenant civil ne put retenir une exclamation de colère; mais, ne trouvant pas le moment opportun pour entamer une discussion, il

ne jeta point à la face du marquis les méprisantes paroles qui montaient à ses lèvres. Le père et le mari continuèrent donc silencieusement leur route sans perdre de vue les deux jeunes gens qui les précédaient sur les pas de la marquise.

Elle allait, elle, d'un pas rapide et sûr, longeant les maisons, essayant de perdre son ombre dans l'ombre qu'elles projetaient, n'hésitant pas à se détourner de son chemin et à changer de côté, lorsqu'au loin elle apercevait quelqu'une de ces rares lumières qu'allumaient devant de saintes images des bourgeois dévotieux et dont la lueur faible et vacillante eût cependant pu la trahir.

Elle allait, sans paraître se soucier des larges flaques d'eau et des pertuis de la rue, qui, par un temps de pluie, faisaient de Paris un immense cloaque où ne s'aventuraient que ceux qui d'avance avaient fait le sacrifice de leurs vêtements.

Arrivée à la place de Grève, elle s'arrêta un instant pour laisser passer une ronde.

Alors, on ne savait lequel redouter le plus du guet ou des voleurs; puis, faisant le tour de la place, toujours en rasant les maisons, elle descendit vers le Louvre par les ruelles étroites et à peine praticables qui se croisaient et s'emmêlaient d'une façon presque inextricable autour du palais de la ville.

Elle marcha ainsi jusqu'à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui sans doute lui servait de point de repère, car, arrivée là, elle parut s'orienter un instant; elle assura son masque de velours, ramena sur son visage son capuchon soulevé par le vent, et rebroussa rapidement chemin.

Le lieutenant civil et ses fils s'attendaient sans doute à ce brusque changement de direction, car ils s'étaient rejoints, et tous trois, entraînant le marquis, s'étaient dissimulés entre deux piliers de la vieille église: la marquise passa à trois pas d'eux, sans s'apercevoir de leur présence.

Elle s'engagea alors dans la rue de l'Arbre-Sec, et les quatre hommes, sortis de leur cachette, arrivèrent derrière elle assez à temps pour la voir entrer dans une auberge de louche apparence, au-dessus de laquelle se balançait, en grinçant d'une lugubre façon, une enseigne représentant un More au visage noir et au turban blanc, soufflant de toutes ses forces dans une immense trompette. C'était l'enseigne bien connue du *More qui trompe*.

Par un même mouvement, M. d'Aubray, ses fils et le marquis vinrent coller leur visage aux carreaux sales du cabaret, et ils purent voir la marquise prendre une clé des mains de l'hôte, qui s'était découvert respectueusement, et s'élancer dans l'escalier en femme familière avec les êtres et les habitudes de la maison.

—Quelle honte! s'écria douloureusement le lieutenant civil, et plus bas il ajouta: Ma fille ose pénétrer dans un pareil bouge!

—C'est au moins de la prudence, dit un des frères; voyez, mon père, les hommes qui boivent dans cette salle; certes il ne viendra à aucun d'eux l'idée que la femme qui vient d'entrer peut être notre sœur, la marquise de Brinvilliers.

En ce moment, deux ivrognes qui sortirent en chantant du cabaret forcèrent les quatre hommes à se reculer.

—Quel bouge! dit encore M. d'Aubray.

—Oh! arrêtez, répondit le marquis, l'endroit ne paie pas de mine, mais c'est, je vous l'assure, une fort honnête maison.

—Vous la connaissez donc? interrogea M. d'Aubray.

—Pardieu! j'y ai maintes fois soupé avec mon ami Penautier, le trésorier de la bourse des États de Languedoc, mon ami, un fort galant homme, je vous assure.

—Alors, vous connaissez la disposition des appartements, marquis?

—On ne peut mieux. Corne du diable! le premier étage ne ressemble guère au rez-de-chaussée; il y a des chambres aussi richement meublées que celles de mon hôtel, et la cuisine de maître Hugonnet, l'hôte du *More qui trompe*, n'est pas à dédaigner.

Sans doute le marquis eût continué longtemps, entraîné par ses souvenirs, si le lieutenant civil ne l'eût brusquement interrompu.

—Eh bien! lui demanda-t-il, êtes-vous enfin convaincu?

—De quoi?

—Mais... des infidélités de votre femme.

—Moi! pas le moins du monde. Ma femme est très pieuse; qui vous dit qu'une bonne œuvre ne l'a pas amenée dans cette maison?

Elle est passablement crédule; ne peut-elle venir consulter une sorcière? Les sorcières sont fort de mode en ce moment, elles ont remplacé les robes volantes à la Montespan.

Enfin, rien ne me dit que le chevalier de Sainte-Croix soit dans la maison.

—C'est ce que nous allons savoir, dit le plus jeune des MM.

d'Aubray, et il siffla d'une façon particulière.

Aussitôt, à trois pas d'eux, du côté opposé à l'entrée du cabaret, un homme se détacha de la muraille, contre laquelle il était si bien collé, que jusque-là personne ne l'avait aperçu.

—Desgrais, lui demanda à voix basse le lieutenant civil, M. de Sainte-Croix est-il arrivé?

—Pas encore, monsieur, répondit l'homme, mais il ne saurait tarder, son valet La Chaussée l'étant allé quérir tout à l'heure chez La Vienne, où il soupait. Mais écoutez, il me semble...

On entendait en effet, à l'extrémité de la rue, le pas d'un cavalier.

—C'est lui, dit Desgrais avec ce flair que la police d'alors a précieusement légué à celle d'aujourd'hui. Ne bougeons pas: à la place où nous sommes, le chevalier ne saurait nous apercevoir.

Le groupe demeura immobile, se confondant si bien, grâce à la brume, avec les objets environnants, que le chevalier de Sainte-Croix,—car c'était bien réellement lui,—ne soupçonna même pas leur présence.

Il entra dans le cabaret, suivi de son laquais, dit quelques mots à l'hôte et disparut par l'escalier que, dix minutes auparavant, avait gravi la marquise, tandis que La Chaussée s'attablait devant un flacon assez grand pour lui faire prendre longtemps patience.

Pour la troisième fois, depuis le commencement de la soirée, le lieutenant civil s'adressa au marquis avec l'accent d'un juge:

—Eh bien, monsieur, êtes-vous enfin convaincu?

—J'avoue, répondit le marquis, que, pour un mari jaloux, il y aurait peut-être certains soupçons à concevoir.

—Eh! que comptez-vous faire, monsieur le marquis de Brinvilliers?

—Vous me voyez fort embarrassé. Entre gentilshommes, ces différends se vident ordinairement sur le pré...

—Y pensez-vous, marquis? On ne se bat pas avec un larron d'honneur.

—Alors, monsieur, avisez-y vous-même, je sais bien que d'aucuns maris usent, en cette circonstance, d'une lettre de cachet; mais outre que ce moyen me répugne, je vous avoue que je n'en ai pas sur moi.

—J'en ai une, moi, monsieur, et l'homme que vous voyez là a été mis à ma disposition pour faire exécuter l'ordre que moi-même j'ai sollicité de Sa Majesté.

—Quoi! vous voulez...

Pour toute réponse, le lieutenant de police se retourna vers Desgrais:

—Toutes vos mesures sont-elles prises? lui demanda-t-il.

—Soyez sans crainte, monsieur, répondit l'agent; le chevalier de Sainte-Croix ne mettra pas nos limiers en défaut; bien que débutant dans la carrière, j'ai tout préparé et tout prévu, et ce m'est un si grand honneur que de travailler pour votre famille, que je regarderais comme une honte si, avant deux heures, l'homme que vous m'avez désigné n'était pas entre quatre murailles sous les verrous de la Bastille.

—Qu'attendons-nous alors?

—Un carrosse que l'un de mes sergents est allé chercher.

—Le pauvre chevalier sera très sensible à cette attention, s'écria le marquis; mais ma présence ici est-elle bien nécessaire?

—Comment! monsieur, vous voulez nous quitter? dit le lieutenant civil.

—Entre nous, le spectacle d'une arrestation m'a toujours été très pénible.

Le sort du chevalier m'afflige plus que vous ne sauriez croire, et, bien qu'il ait eu des torts envers moi, à ce que vous prétendez, du moins, s'il faisait tout à l'heure appel à notre ancienne amitié, je crois, Dieu me pardonne, que je mettrais l'épée à la main pour charger ces coquins et l'en débarrasser.

—Adieu donc, monsieur, c'est moi qui vengerai votre injure.

M. de Brinvilliers fit deux pas et, se ravisant:

—Surtout, cria-t-il à son beau-père, dites bien au chevalier que je ne suis pour rien dans cette sotte affaire.

III

L'HÔTELLERIE DU MORE-QUI-TROMPE

Le marquis de Brinvilliers n'avait rien dit que de vrai lorsqu'il avait parlé de la somptuosité des appartements qui composaient le premier étage de l'hôtellerie du *More-qui-Trompe*.

Maître Hugonnet, en homme qui connaît les besoins de son époque, s'était appliqué à réunir en cette partie de son logis toutes les superfluités du luxe le plus raffiné, et s'il continuait à tenir au rez-de-chaussée un cabaret borgne des plus mal hantés, c'est qu'il savait que cette honteuse et sordide apparence ajoutait à la sécurité de ses hôtes, grands seigneurs ou grandes dames, qui venaient demander à sa maison un abri sûr pour leurs amours.

Et, disons-le en passant, maître Hugonnet ne manquait pas de pratiques, et des meilleures,—si bien que ses voisins, tout en blâmant son industrie, ne pouvaient s'empêcher d'envier la fortune assez rondelette qu'ils lui supposaient.

Certes, en entrant dans la salle commune, l'observateur le plus attentif ne se fût jamais douté des mystères des étages supérieurs.

Les poutres du plafond étaient noires et humides, les murs maculés; les tables boiteuses et malpropres, et le sol presque aussi détrempé que celui de la rue.

Enfin, l'escalier de bois à peine équarri, dont on apercevait dans le fond les premières marches disjointes, ne semblait pouvoir conduire qu'à de misérables greniers.

Mais, dès la dixième marche, cet escalier changeait d'aspect. Une triple porte soigneusement capitonnée et recouverte, du côté du cabaret, de lambeaux d'étoffe, le fermait en cet endroit.

Cette porte poussée, les enchantements commençaient.

La rampe était en bois précieux, d'épais tapis couvraient les degrés, de hautes tentures tombaient en plis soyeux le long des murailles.

La marquise, ainsi que nous l'avons dit, gravit rapidement cet escalier, et, ouvrant une petite porte cachée au fond d'un corridor étroit, pénétra dans un riche appartement où la main prévoyante de maître Hugonnet avait tout disposé pour la recevoir.

Des bougies parfumées brûlaient dans les candélabres, un grand feu flambait joyeusement dans la cheminée, et, dans l'un des angles de l'appartement, sur une petite table de bois de rose, était servie une délicate collation.

La porte soigneusement fermée, la jeune femme se débarrassa de sa mante, ôta son masque et échangea promptement ses vêtements souillés de boue et percés par la pluie, contre un négligé des plus galants, préparé dans un cabinet de toilette.

Alors seulement elle parut respirer; la grande dame se sentait chez elle.

Elle roula près de la cheminée un vaste fauteuil, s'y allongea paresseusement et présenta à la douce chaleur du foyer ses pieds mignons chaussés de délicieuses mules de velours.

Madame la marquise Marie-Madeleine de Brinvilliers était alors dans tout l'éclat de sa beauté; sa taille était petite, mais

admirablement prise et harmonieusement proportionnée; le pur ovale de sa figure avait toutes ces grâces enfantines, toute cette ravissante mignardise dont Largillière a doué certains portraits des femmes du grand règne.

Ses yeux bleus, calmes et profonds, avaient d'adorables caresses et voilaient parfois leurs rayons d'une douce mélancolie.

Dans la pourpre de ses lèvres, un peu dédaigneuses, flamboyaient une double rangée de perles.

Nulle crainte, nulle émotion ne troublèrent jamais la régularité de cette figure candide.

Telle était la puissance prodigieuse de la marquise sur elle-même, que jamais son visage ne trahissait les angoisses horribles, les poignantes émotions qui torturaient son âme.

Plus tard, mêlée aux drames les plus sombres, aux plus épouvantables crimes, elle garda toujours, même devant les juges, même dans la chambre de torture, cette froide et souriante impassibilité. Nul ne la vit se troubler ou rougir.

On eût dit une admirable statue, chef-d'œuvre taillé dans un bloc de glace des mers australes. Galathée, avant que Pygmalion eût pour elle dérobé l'étincelle de vie...

Depuis un quart d'heure environ, madame de Brinvilliers sommeillait au coin du foyer, lorsque le timbre sonore d'une grande horloge, placée entre deux fenêtres, la fit tressaillir.

—Il ne vient pas, murmura-t-elle, et moi qui craignais de le faire attendre!

Elle se leva et fit quelques pas à travers la chambre avec une

visible impatience.

—Lui serait-il arrivé quelque chose? murmura-t-elle.

Mais, au même moment, la porte s'ouvrit et Sainte-Croix, souriant, apparut sur le seuil.

—Enfin! exclama la marquise, et, de son doigt, elle montrait l'horloge qui marquait dix heures et demie.

—Oui, je le sais, dit le chevalier, j'ai à implorer mon pardon.

Et, se laissant glisser à genoux aux pieds de la marquise, il couvrit de baisers les belles mains qu'elle lui tendait.

—Pourtant, dit-il en se relevant, je vous assure que ces quelques minutes me coûtent assez cher. J'ai, pour accourir plus vite, laissé passer un fort joli tas de pistoles dans la poche de maître Hanyvel.

—Vous jouerez donc toujours, chevalier?

—Eh! dit tendrement Sainte-Croix, loin de vos beaux yeux, que voulez-vous que je fasse?

Oui, je joue, faute de mieux; mais, je vous en prie, mon cher cœur, ne parlons pas de ces misères, nos heures sont trop précieuses pour penser à autre chose qu'à notre amour.

—Hélas! fit tristement la marquise, ces heures que nous passons chaque soir ensemble et qui sont toute ma joie, vont peut-être nous être enlevées!

—Que voulez-vous dire, Madeleine?

—Je ne sais, mon ami, mais je sens au cœur une vague inquiétude, comme si un grand danger nous menaçait; M. Dreux d'Aubray...

—Quoi! votre père, encore! s'écria le chevalier. Oh! qu'il prenne

garde!

Je n'ai pas oublié que par lui est venu le plus grand malheur de ma vie; que par lui j'ai été honteusement chassé de votre hôtel.

—Il est mon père, chevalier!...

—Oui, Madeleine; mais je vous aime, moi; mais vous m'aimez, mais pour vous je donnerais avec ivresse la dernière goutte de mon sang, et mes droits sur vous sont plus sacrés que les siens...

Oh! je vous le répète, qu'il prenne garde!

Sainte-Croix s'était levé en prononçant ces paroles, la lèvre tremblante de colère, l'œil étincelant, les mains crispées, et comme s'il eût eu devant lui cet ennemi dont il voulait se venger.

La marquise, calme et souriante, le regardait tendrement. Cette fureur, à la seule idée de la perdre, n'était-elle pas une preuve d'amour?

—Calmez-vous, chevalier, dit-elle enfin, nul danger sérieux ne nous menace encore.

—Alors, pourquoi parler comme vous l'avez fait, chère et bien-aimée Madeleine?

Puis-je rester calme lorsque je pense à la possibilité de vous perdre?

Ne plus vous voir! mais à cette idée je me sens hors de moi, parce que rien ne me semble pire, non, rien, pas même la mort...

—Allons, chassez ces vilaines idées, répondit la marquise, et dites-moi plutôt si vous avez enfin des nouvelles de notre enfant.

Sainte-Croix ne répondit pas.

—Eh quoi! reprit la marquise, rien encore?

—Rien!

—Et vous dites que, loin de moi, les heures vous semblent lentes à mourir, que vos jours s'écoulent tristes et sans but!

Et nous avons de par le monde un enfant, un fils, et vous ne pouvez apprendre à sa mère ce qu'il est devenu, et je ne sais si je dois pleurer sa mort ou pleurer son existence!

Ah! si j'étais un homme!

—Madeleine, je vous en prie, ne m'accablez pas! Tout ce qu'il est possible humainement de faire, ne l'ai-je donc pas fait?

—Tout! vous dites que vous avez tout tenté! Mais savez-vous ce que je ferais, moi, si j'étais libre? J'irais de ville en ville, de hameau en hameau; je frapperais à toutes les portes, je pénétrerais dans toutes les maisons, je m'adresserais à toutes les mères et je découvrirais sa demeure, allez, pour le presser sur mon cœur, ou bien je trouverais sa tombe pour y aller pleurer...

—Mais vous me torturez, Madeleine! que vous ai-je donc fait?

—Ah! continua la marquise, vous ne l'aimez pas, cet enfant, dont la naissance a été une honte!

Pensez-vous quelquefois à ce qu'il peut faire à cette heure?

Songez-vous que, sans parents, sans amis, sans fortune, il se débat peut-être, seul, contre tous, et cela doit être bien triste...

—Oui, bien triste! dit douloureusement Sainte-Croix. Je le sais: cette vie n'a-t-elle pas été la mienne? Je n'ai qu'une amie au monde, et elle m'abandonne. Vous êtes toute ma vie, tout mon bonheur, et vous m'êtes plus cruelle que mon plus cruel ennemi!

Et cachant son visage entre ses mains, le chevalier se laissa tomber sur un fauteuil; il pleurait, lui, le soldat, le joueur, le capitaine d'aventures, il pleurait!

A la vue de ces larmes qu'elle faisait couler, la marquise se jeta au cou de son amant.

—Grâce! pardon! lui disait-elle en appuyant sur son épaule sa tête si gracieuse.

Oui, j'ai été cruelle, injuste, impitoyable; punis-moi comme je le mérite, cesse de m'aimer si tu le peux, puisque j'ai été malheureuse à ce point de te causer un instant de chagrin.

Un sourire de joie, rayon du divin soleil de l'amour, éclaira le beau visage de Sainte-Croix; il attira à lui la marquise et, la pressant sur son cœur:

—Ne plus t'aimer, murmura-t-il à son oreille, ne plus t'aimer! est-ce donc en mon pouvoir?

Qui donc pourrait jamais nous séparer? Nous sommes jeunes, nous nous aimons, l'avenir est à nous; l'avenir, c'est-à-dire le bonheur.

A ce moment, un coup violent, frappé à la porte basse du cabaret, troubla le silence de la rue de l'Arbre-Sec.

La marquise, s'échappant des bras de Sainte-Croix, bondit jusqu'à la fenêtre.

—Au nom du roi, ouvrez, disait une voix dans la rue.

Et plusieurs coups ébranlèrent la porte.

—Ciel! s'écria Sainte-Croix, à qui en veut-on?

—Chut! écoutez, dit la marquise en posant sa main sur la bouche de son amant.

On entendit en effet, la voix de l'hôte du cabaret du *More-qui-Trompe*; il avait ouvert une petite fenêtre, et parlementait avec les gens du dehors.

—Qui êtes-vous? demandait-il.

—Ouvrez, au nom du roi! répondait-on.

—Oh! continuait la voix de maître Hugonnet, je vous connais, je ne me laisserai pas prendre à votre piège; vous êtes des ivrognes qui voulez entrer boire chez moi: je n'ai plus de vin à pareille heure; allez vous coucher; bonsoir!

—Mort de Dieu! ouvriras-tu, hôtelier du diable? répétait-on du dehors.

—Au nom du roi, ouvrez-vous? reprenait une autre voix, votre hésitation pourrait vous coûter cher.

—Soit, reprit maître Hugonnet, je vais descendre retirer les barres; prenez un peu de patience. Mais si vous me trompez, par saint Leu, mon patron, j'irai quérir le guet... Donc, attendez un instant et ne vous en prenez pas à la porte d'une honnête maison.

Terrible était, durant cette courte scène, l'anxiété des deux amants.

Ivre de fureur, Sainte-Croix tournait autour du salon comme un tigre captif; on eût dit qu'il cherchait une issue, comme si le feu de ses regards eût pu faire s'entr'ouvrir la muraille pour lui livrer passage.

La marquise, elle, était restée debout près de la fenêtre. Le front appuyé sur la vitre, elle s'efforçait de voir les gens qui assiégeaient le

cabaret.

A ce moment, maître Hugonnet, suivi de La Chaussée, tout effaré, parut à la porte de l'appartement.

—Les gens du roi sont en bas, monsieur le chevalier, dit-il, que faut-il faire?

—Sur ta vie, s'écria Sainte-Croix, je te défends d'ouvrir!

—Ils enfonceront la porte, objecta La Chaussée.

—J'en ai terriblement peur, dit Hugonnet. Ah! quel scandale pour une honnête maison comme la mienne.

—Sûr, grommela La Chaussée, c'est à monsieur le chevalier qu'on en veut.

—Comment! hôtelier de malheur, exclama Sainte-Croix, tu n'as pas une autre issue pour nous faire échapper?

—Hélas! non, répondit tristement Hugonnet.

Et comme on continuait à frapper:

—Je vais ouvrir, dit-il; il pourrait m'arriver malheur.

Et il fit mine de sortir.

—Allez, mon ami, dit la marquise, laissez-nous.

Hugonnet se retira, suivi de La Chaussée. On frappait toujours.

—Si vous n'ouvrez, poursuivait-on, nous allons jeter bas la porte de cette caverne infâme...

A cette voix, la marquise demeura comme pétrifiée.

—Entendez-vous? dit-elle à Sainte-Croix...

—Nous nous défendrons, dit le chevalier. En même temps, il roulait près de la porte et entassait les uns sur les autres tous les

meubles de l'appartement.

—C'est inutile, mon ami; la voix que je viens d'entendre est celle de mon père, nous sommes perdus.

—Oh! pas encore, fit Sainte-Croix que la fureur transportait.

—Bien perdus, reprit la marquise avec un calme étrange et terrible, perdus! C'est la honte, le déshonneur, le couvent!

C'est notre séparation. O mon ami! c'est ma mort!

—Oh! malédiction! hurla Sainte-Croix; et personne pour nous défendre, personne pour nous sauver!

—Vous vous trompez, chevalier, il y a moi, dit une voix qui paraissait sortir de la muraille.

Sainte-Croix et la marquise se retournèrent épouvantés.

Un des panneaux de la boiserie avait pivoté sur lui-même, démasquant une issue secrète, et dans l'encadrement se tenait debout Reich de Penautier.

—Misérable! s'écria Sainte-Croix, tu nous as trahis!

Aveuglé par la colère, il avait, plus prompt que la foudre, tiré son épée, et s'était précipité sur le financier d'église.

Par un brusque retrait, Penautier évita le coup.

—Malpeste! dit-il tranquillement, vous n'y allez pas de main morte, chevalier.

—Comment vous trouvez-vous ici, monsieur? interrogea la marquise.

—C'est mon secret, madame, mais que vous importe, puisque je viens vous sauver.

—Est-il possible! s'écria Sainte-Croix.

Pour toute réponse, Penautier s'effaça le long de la boiserie, et offrant la main à la jeune femme:

—Passez, madame la marquise, dit-il avec une galanterie aussi tranquille que s'il eût été dans une salle de bal.

—Mais lui, fit Madeleine en désignant le chevalier.

—Il restera pour assurer notre retraite.

—Oh! s'il allait lui arriver malheur!

—Le pis, dit Penautier, est qu'il soit arrêté.

—Arrêté! répéta la marquise avec effroi.

—N'ayez souci de moi, Madeleine, et puisque cette voie de salut vous est ouverte, partez, au nom du ciel, partez!

—Le chevalier a raison, reprit le financier, le temps presse, venez, madame.

La jeune femme s'élança au cou de son amant.

—Mais comment saurai-je?...

—Un nœud à ce mouchoir que vous portera La Chaussée, vous dira que je suis à la Bastille; deux, hors de Paris; trois, hors de France.

—Encore une fois, partons! s'écria Penautier; on monte...

Et arrachant la jeune femme aux étreintes de son amant, il l'emporta presque dans le passage secret.

Le panneau tourna de nouveau, toute trace d'issue disparut.

Il était temps, on heurtait à la porte.

Sainte-Croix n'attendit pas que des sommations fussent réitérées: s'enveloppant de son manteau, enfonçant son feutre sur son front, et s'assurant que son épée jouait bien dans le fourreau, il marcha droit à la porte et l'ouvrit.

Il se trouva face à face avec Desgrais.

Quatre sergents suivaient leur chef. Dans la pénombre du couloir, le lieutenant civil et ses deux fils attendaient en groupe.

Enfin, sur les dernières marches de l'escalier, deux agents surveillaient La Chaussée.

Sainte-Croix prit l'offensive:

—Que voulez-vous, monsieur? demanda-t-il à Desgrais d'un ton hautain et impératif.

—Et d'abord, répliqua l'exempt sans se laisser intimider, veuillez répondre à mes questions.

—J'écoute, dit le jeune homme, se faisant visiblement violence pour conserver son sang-froid.

—Êtes-vous bien le chevalier Guadin de Sainte-Croix?

—C'est moi-même.

—Capitaine au régiment de Tracy?

—Oui.

—Alors livrez-nous passage, il y a dans cette chambre quelqu'un à qui nous avons affaire.

Le chevalier haussa les épaules.

—Vous vous trompez, mon maître, dit-il, il n'y a personne.

—Il ment, fit une voix dans le couloir.

Cette voix était celle de M. Dreux d'Aubray.

—Il ment, continua le vieillard, mais cette ruse ne sauvera pas sa complice. Entrez donc, messieurs, et faites votre devoir.

Un éclair de haine passa dans le regard de Sainte-Croix et alla frapper le lieutenant entre ses deux fils.

—Je ne sais ce que prétend celui qui m'accuse de mensonge et qui se cache là-bas, fit Sainte-Croix avec un sang-froid merveilleusement joué. En tout autre temps, en tout autre lieu, je saurais bien le faire repentir de son imprudente parole. Mais on doit le respect aux ordres du roi, et vous avez un ordre, n'est-il pas vrai, monsieur?

—Le voici, monsieur, fit Desgrais en exhibant un parchemin.

Sainte-Croix, qui ne démasquait pas la porte, parcourut minutieusement le papier.

—Mais qu'attendez-vous: donc? criait le lieutenant civil, entrez, entrez!

Sainte-Croix calcula que la marquise et Penautier devaient être hors de danger, et qu'on pouvait impunément forcer le passage secret, si ou venait par hasard à le découvrir: il se recula de deux pas, et dit ironiquement aux sergents:

—Faites ce qu'on vous dit, messieurs, entrez.

Desgrais se rua le premier. En un instant tous les coins et recoins de la chambre furent explorés, fouillés, sondés par l'exempt et par ses hommes.

—L'oiseau est déniché, s'écria l'exempt, mais sur mon âme, il était au nid, voilà encore ses plumes!

Et il montrait avec dépit au lieutenant civil et à ses deux fils, qui s'étaient élancés à sa suite, la mante et les vêtements encore humides abandonnés par la marquise dans le cabinet de toilette.

—Elle ne saurait nous échapper, s'écria M. d'Aubray, ce cabaret n'a qu'une issue.

—Eh! répliqua Desgrais, sait-on jamais à quoi s'en tenir avec ces maisons à double face, tavernes en bas, boudoirs en haut, machinés pour l'intrigue et toutes percées de trappes et de mystérieux passages!

—Cherchez partout, alors, sondez les murs, ne laissez pas pierre sur pierre.

—Inutile, je connais mon métier; celle que nous poursuivons est à l'abri de nos recherches.

—Celui-ci est resté pourtant, dit M. d'Aubray en montrant Sainte-Croix.

—Pardieu! il assurait la retraite. Oh! mais c'est égal, je prendrai ma revanche.

Pendant tout ce colloque, le chevalier était resté immobile, accoudé à la cheminée.

Le lieutenant civil se retourna vers lui.

—Finissons-en, commanda-t-il.

Aussitôt Desgrais s'approcha du capitaine, et le touchant à l'épaule:

—Au nom du roi, dit-il, je vous arrête, et vous somme de me suivre.

—Marchons, dit tranquillement Sainte-Croix.

Et il s'engagea dans l'escalier, précédé de deux sergents.

Arrivé à la porte, devant laquelle stationnait une voiture:

—Puis-je savoir où vous me conduisez? demanda-t-il.

—A la Bastille, répondit le lieutenant civil.

Sainte-Croix s'inclina sans mot dire, tandis qu'un sergent passait devant lui pour ouvrir la portière; mais pendant ce mouvement, il avait eu le temps de faire un nœud au coin de son mouchoir. Se reculant alors, il coudoya La Chaussée, debout, entre deux des hommes de Desgrais, et put lui glisser le mouchoir, avec ces deux mots:

—Pour la marquise.

—Allons, montez donc, monsieur, dit le lieutenant civil avec impatience, nous n'avons déjà perdu que trop de temps.

—Mort de Dieu! hurla Sainte-Croix, laissant éclater l'orage terrible qui depuis une heure s'amassait dans son âme, c'en est trop, à la fin, monsieur le lieutenant civil!

Et avec une force irrésistible, écartant les gardes qui l'entouraient, il tira son épée qu'on avait oublié de lui enlever.

—A vous, messieurs, cria-t-il aux fils de M. d'Aubray, à vous, lâches qui vous dites gentilshommes, qui oubliez votre épée, et n'avez au service de l'honneur d'une femme qu'une lettre de cachet et des suppôts de police.

Et avec un rugissement qui appartenait plutôt à une bête fauve qu'à une créature humaine, affolé par la fureur, il se précipita la tête baissée sur les deux jeunes gens.

Mais déjà les hommes de Desgrais étaient revenus de leur surprise. Ils se jetèrent sur lui et le serrèrent de si près, qu'il ne put faire usage de son épée.

—Je me rends, dit-il en laissant tomber son arme.

On le poussa alors dans la voiture où prirent place avec lui Desgrais et deux sergents.

M. d'Aubray lui-même referma la portière, et, se reculant un peu, fit signe au cocher de partir en lui jetant cet ordre sinistre:

—A la Bastille!

. . . . . .

Un escalier dérobé avait rapidement conduit madame de Brinvilliers et son sauveur improvisé jusqu'au carrosse de celui-ci qui stationnait dans une petite rue parallèle à celle de l'Arbre-Sec, et où l'hôtellerie du *More-qui-Trompe* avait, comme la plupart des lieux de rendez-vous de l'époque, une sortie de dégagement.

Quelques instants plus tard, le carrosse de Penautier les emportait tous deux vers la rue des Lions-Saint-Paul.

Toute trace du danger passé avait disparu sur le visage de la marquise.

La jeune femme semblait de marbre.

Pourtant les plus terribles inquiétudes dévoraient son esprit et agitaient son cœur.

Qu'allait-il advenir de Sainte-Croix.

Lui faudrait-il succomber dans une lutte inégale, sous l'épée du père, des frères de sa maîtresse, ou bien les portes d'une prison

éternelle devaient-elles se refermer sur lui?

Madame de Brinvilliers éprouvait pour son amant une de ces passions fauves que rien ne dompte, qui trouvent un âcre plaisir dans ce que nous pourrions appeler leur illégitimité et qui n'acceptent d'autres lois que celle de la satisfaction la plus entière.

Pour Sainte-Croix elle avait tout sacrifié, tout répudié, tout brisé; pour le conserver, elle n'eût hésité devant rien, pas même devant le plus abominable des forfaits; et elle était déjà à se demander comment elle pourrait, en se vengeant d'une surveillance importune, se débarrasser de toutes les entraves qu'un père trop soucieux de l'honneur de la famille osait opposer à la liberté de ses amours.

Pourtant, telle était la force de caractère de cette femme, appelée à jouer un si grand rôle dans les fastes criminels du monde entier, que déjà elle avait su donner à son maintien cette insolente froideur dont elle sut envelopper jusqu'à son agonie.

C'est donc d'une voix tranquille qu'elle s'adressa à Penautier, qui, tout en semblant respecter ses réflexions, n'avait cessé de l'épier d'un œil sournois.

—Puis-je savoir, monsieur, demanda-t-elle, où vous voulez bien me conduire, et à qui je suis redevable d'un aussi signalé service?

—A un ami du chevalier, madame, à un ami qui tiendrait à honneur de devenir le vôtre, Reich de Penautier, trésorier de la bourse des États de Languedoc.

J'ai donné l'ordre à mon cocher de vous conduire à votre hôtel; seulement, vous trouverez bon, je pense, que, pour y arriver, nous ne prenions pas le chemin le plus court. Je crains de fâcheuses

rencontres.

—Et puis, n'avons-nous pas quelque peu à causer, reprit gracieusement la marquise, et ne voudrez-vous pas m'apprendre comment vous avez pu venir à notre secours d'une façon si miraculeuse?

—Il me serait facile, madame, de rejeter sur le hasard tout le mérite de cette aventure; mais, à mon avis, le hasard est la providence des sots; je l'invoque peu par habitude; aussi vous dirai-je franchement que je ne me suis trouvé si à propos sur la dernière marche de cet escalier, dont vous ignoriez l'existence, que parce que je me doutais un peu de ce qui allait arriver.

—Quoi! vous saviez? mais qui donc...

—Oh! madame! répondit Penautier en s'inclinant, je suis un peu d'église, moi, et lorsque j'ai intérêt à savoir quelque chose...

—Eh bien?

—Je le sais toujours: un secret est une denrée qui cherche tout naturellement un acheteur.

La marquise regarda fixement le financier.

—Et vous aviez intérêt à acheter le nôtre?

Penautier salua en signe d'affirmation.

—Tout ce qui regarde ce cher chevalier, dit-il, me touche au plus haut point; je suis navré, madame, de voir un homme de son mérite végéter obscurément dans un état de fortune précaire et ambigu, quand la tendresse qu'il a su inspirer devrait certainement l'élever au premier rang.

M. de Sainte-Croix ne m'a rien demandé; partant, je n'ai rien pu

lui offrir; et vous l'avez vu, c'est un peu malgré lui, c'est presque à son insu que j'ai eu le bonheur de vous prêter assistance aujourd'hui.

Cependant, j'ai toujours rêvé que le chevalier me devrait un grand état dans le monde.

—Et qu'exigeriez vous en échange? demanda la marquise.

—Oh! peu de chose, un traité d'alliance offensive et défensive entre vous, lui et moi.

La marquise tendit ses belles mains au financier.

—Signez-le donc, dit-elle en souriant; M. de Sainte-Croix ne me désavouera pas.

Penautier mit galamment ses lèvres sur les doigts effilés de la jeune femme.

Le carrosse, à ce moment, s'arrêtait devant la porte de l'hôtel de Brinvilliers. Un homme attendait sous le porche.

Cet homme était encore tout haletant et tout couvert de la boue d'une longue course.

La marquise le reconnut.

—La Chaussée! s'écria-t-elle.

Le valet, sans mot dire, lui tendit un mouchoir.

Madame de Brinvilliers le déploya d'une main fébrile.

—Sainte-Croix à la Bastille! s'écria-t-elle.

—Rassurez-vous, madame, dit Penautier, nous l'en tirerons.

La marquise descendit, et la porte s'ouvrit devant elle.

Elle en allait franchir le seuil, quand, se retournant:

—Un mot encore, fit-elle à Penautier.

Le financier se pencha hors de la voiture.

—Vous qui connaissez tout, poursuivit la marquise, dites-moi donc qui avait vendu à mon père et le secret de notre retraite et celui de nos rendez-vous?

—Celui-là s'appelle Hanyvel de Saint-Laurent, répondit Penautier.

—Merci, fit la marquise, je n'oublierai ni le nom ni l'homme.

IV

A LA BASTILLE

Minuit sonnait à toutes les paroisses de Paris quand la sentinelle placée devant le poste extérieur qui flanquait le premier pont-levis de la Bastille, reconnut le carrosse où Sainte-Croix avait été jeté sous la garde de deux sergents.

A son appel, un bas officier sortit du corps-de-garde, escorté d'un soldat qui portait une lanterne, et vint s'aboucher avec Desgrais.

L'exempt échangea rapidement quelques mots avec lui, puis le carrosse pénétra dans l'intérieur de la forteresse.

Un autre soldat s'en fut quérir monsieur le lieutenant du gouverneur, qui arriva à moitié endormi, se détirant les bras et maugréant contre le fâcheux assez mal avisé pour se faire mettre en prison à une heure aussi avancée de la nuit.

M. de Baisemeaux de Montlezun, gouverneur de la forteresse royale, ne se dérangeait que pour des prisonniers d'importance.

On fit descendre Sainte-Croix, que les agents conduisirent au greffe; Desgrais exhiba sa lettre de cachet;

—Peuh! fit le lieutenant en la parcourant du regard, un simple capitaine au régiment de Tracy! prisonnier de quatrième catégorie! Sa Majesté y met du sien; nous regorgeons de ces espèces.

—Que voulez-vous, monsieur le lieutenant! dit Desgrais, on arrête ce qu'on peut.

Le lieutenant prit une plume en rechignant et écrivit sur le livre d'écrou:

«Ce jourd'hui 25 novembre 1665, à minuit, le sieur Guadin de Sainte-Croix est entré à la Bastille par ordre du roi et à la requête du sieur Dreux d'Aubray, lieutenant civil. Le sieur Sainte-Croix avait sur lui...»

—Combien avez-vous sur vous? demanda le lieutenant au prisonnier.

—Il y a deux heures, répondit Sainte-Croix, j'avais quelques milliers de pistoles; pour le présent, voici ce qui me reste.

Et il déposa sur la table une douzaine de louis.

—Avez-vous des bijoux? poursuivit le lieutenant.

—Ces deux bagues et cette montre.

—Donnez.

—Puis le lieutenant continua de libeller la formule ordinaire:

«... Le sieur Guadin de Sainte-Croix, n'ayant d'autres effets sur lui, a signé sa dite entrée jour, mois et an que dessus.»

Pendant que Sainte-Croix signait, le lieutenant se disait à lui-même:

—Où diable vais-je mettre cet importun? toutes nos chambres sont occupées, et je ne puis décemment donner à un petit officier de fortune un des appartements réservés aux prisonniers de première classe.

Il appela alors un guichetier et lui demanda à voix basse:

—Qu'avons-nous de libre en ce moment pour ce nouvel hôte?

—Rien, monsieur, répondit le guichetier.

—Alors, mettez-moi celui-ci avec un autre prisonnier: la société lui fera plaisir.

Le guichetier ordonna à Sainte-Croix de le suivre, et, après de nombreux détours à travers des escaliers ténébreux et des corridors froids et humides, il ouvrit une porte dont le bois disparaissait entièrement sous un arsenal de verrous.

Sainte-Croix fut poussé par lui à l'intérieur, puis les verrous grincèrent et la porte se referma.

Un instant, il demeura immobile sur le seuil; il écoutait avec une anxiété affreuse les pas lourds du guichetier qui se perdaient dans l'éloignement.

Il était comme étourdi sous le coup qui venait de l'atteindre, et une inexprimable angoisse lui serrait le cœur.

Quel sort l'attendait? Quel serait le terme de sa captivité? Était-il destiné à voir ses cheveux blanchir dans cette forteresse de la tyrannie? Entré jeune homme, n'en sortirait-il pas vieillard, et même en sortirait-il jamais? Comme aux portes de l'enfer de Dante, aux portes de la Bastille, les infortunés qui entraient devaient laisser toute espérance.

Lorsque tout bruit eut cessé, lorsque Sainte-Croix put se croire seul et pour jamais peut-être séparé du reste des vivant, il songea à explorer sa prison.

Pour se guider, il n'avait d'autre lueur que celle d'un pâle rayon de lune qui faisait sa trouée à travers une fenêtre étroite, percée à six pieds du sol et ornée d'un appareil formidable de grilles et de verrous.

Toute la lumière tombait en plein sur une mauvaise couche placée en un coin et laissait dans l'obscurité la plus complète tout le reste du cachot.

Sainte-Croix se dirigea vers ce grabat, en chancelant comme un homme pris de vin, et s'y laissa tomber avec une explosion de désespoir qui se traduisit en cris et en sanglots.

Par un de ces retours soudains qui suivent presque toujours les grandes catastrophes, il revoyait en un instant, comme dans un miroir fidèle, toute sa vie passée.

Tous les souvenirs heureux de son existence se présentaient en foule à sa mémoire et lui faisaient plus rudement sentir son malheur présent.

Il cherchait à se rappeler les moindres détails de cette soirée qu'il venait de passer près de la marquise, il croyait entendre encore à son oreille cette voix argentine, murmurant des paroles d'amour. N'était-ce pas de longues années de bonheur qu'il venait de perdre!

Avec tous ces souvenirs, sa colère montait terrible, effrayante; il s'était rué sur le lit comme une bête fauve, en poussant de ces rugissements qui semblent n'appartenir à aucune poitrine humaine, —note suprême de la fureur à cet instant où il faut que le cœur éclate ou se brise.

Il maudissait ces hommes qui, pour le plonger vivant dans une tombe, l'étaient venus arracher à sa vie libre et joyeuse: il blasphémait Dieu qui voyait et souffrait de tels crimes; enfin, il appela à son aide une puissance quelle qu'elle fût, offrant son âme et sa vie en échange d'un jour, d'une heure de liberté et de vengeance.

—Je t'attends et j'accepte, dit une voix étrange, tout près du prisonnier.

Pâle, l'œil hagard, les cheveux hérissés de terreur, le chevalier se dressa sur son lit.

Dans le cercle lumineux dessiné par la fenêtre, un homme, vêtu d'un pourpoint noir en lambeaux, était debout.

Lentement, par un acheminement presque insensible, il s'approchait du grabat. Il était hâve et maigre; ses cheveux longs retombaient sur ses épaules; sa barbe inculte se hérissait autour de ses pommettes saillantes, une lueur phosphorescente brûlait sous ses épais sourcils, et la lumière bleuâtre de la lune faisait comme une auréole autour de son front ravagé.

A cette apparition étrange le chevalier se signa instinctivement.

Les bûchers des derniers sorciers juridiquement brûlés pour avoir évoqué le *malin*, fumaient encore à cette époque; le nom de certains d'entre eux se lisait incrusté dans les murs de plus d'un cachot de la Bastille; on croyait au diable, et le chevalier n'était pas éloigné de penser qu'il se trouvait en présence de l'esprit des ténèbres.

Homme ou fantôme, l'apparition avançait toujours, et Sainte-Croix sentait une sueur froide pointer à la racine de ses cheveux et ses dents claquaient de terreur.

Machinalement sa main cherchait son épée à sa place habituelle, mais on lui avait enlevé son épée.

Enfin, il comprit que l'être étrange allait le toucher.

—Maudit, que me veux-tu? demanda-t-il d'une voix étranglée par

la peur.

—N'as-tu pas, dit l'apparition, n'as-tu pas demandé le secours d'une puissance quelle qu'elle fût? Tu as appelé, me voici.

—Qui donc es-tu!

—Pour toi, jeune homme, si tu le veux, je serai la vengeance.

—Certes, je le veux, au prix même de tout mon sang et de ma damnation éternelle; mais encore faut-il que je sache quel est celui qui me parle ainsi.

—Eh bien, je suis comme toi un hôte de la Bastille; je suis ton compagnon de captivité.

Voici dix ans bientôt que je compte une à une les heures dans ce cachot où tu n'es, toi, que depuis quelques minutes...

Sainte-Croix, à ces mots, eut un geste de découragement. Il était rassuré, il rougissait presque de sa frayeur, mais l'espérance insensée qui un instant avait fait battre son cœur lui échappait.

—Mais alors, interrompit-il, à quoi bon me parler de vengeance? Vous qui n'avez rien pu pour vous-même, que pourrez-vous pour moi?

—Tu es impatient, dit l'étranger; tu ne m'as pas encore laissé te dire mon nom.

—Il est à croire qu'il ne m'apprendrait pas grand'chose.

Le sinistre vieillard eut un pâle sourire.

—Peut-être, reprit-il. Je suis l'Italien Exili.

Plus épouvanté que lorsqu'il croyait avoir affaire à Satan en personne, Sainte-Croix se laissa retomber sur le grabat. La vision

infernale disparaissait, mais elle faisait place à une réalité plus effroyable encore.

C'est que ce nom d'Exili était affreusement célèbre en Italie et en France. Pour tous, il était le synonyme de meurtre et de poison. Depuis vingt-cinq ans, il était écrit en lettres de sang dans toutes les cours de l'Europe.

Disciple de René et de la Tophana, héritier des secrets mortels des Médicis et des Borgia, Exili, le terrible empoisonneur, avait depuis longtemps dépassé les forfaits de ces implacables meurtriers.

Jeune encore, il avait tenu à Florence boutique de poison.

Un héritage se faisait-il trop longtemps attendre? Voulait-on tirer d'une injure une lâche et ténébreuse vengeance? On s'adressait à Exili; aux uns il vendait la mort de leurs parents; aux autres, la mort de leurs ennemis.

Plus tard, à Rome, il avait mis sa science au service de madame Olympia, et pendant plusieurs années il avait semé la mort et l'effroi dans la ville éternelle, frappant au hasard, aveugle et implacable comme le destin, lorsqu'il s'agissait d'obéir à sa terrible protectrice.

Ainsi avaient péri plus de cent cinquante personnes des plus nobles familles, le peuple le disait, du moins; et c'est en se signant qu'il prononçait tout bas le nom d'Exili.

Chassé d'Italie bien plus par la haine des peuples que par la haine des gouvernements, l'empoisonneur était venu s'établir en France, mais déjà sa terrible renommée l'y avait précédé.

On ne lui laissa pas le temps d'exercer sa science funeste. Suspect à l'autorité il disparut un beau jour, sans que l'on sût ce qu'il était

devenu.

Il avait été arrêté et jeté à la Bastille, sans doute pour la vie.

Sainte-Croix savait tout cela, et pourquoi à ce nom d'Exili il sentit courir dans ses veines un nouveau frisson.

Il ne savait que trop quelle arme terrible pouvait mettre entre ses mains l'homme qui avait été l'instrument des vengeances de madame Olympia. Mais si grande que fût sa haine, il n'était point encore arrivé à ce point suprême où l'homme peut regarder en face les plus grands crimes.

C'est avec une réelle colère qu'il se dressa sur son lit. Étendant les mains en avant comme pour conjurer un danger:

—Retire-toi, démon, s'écria-l-il, retire-toi!

—Et tu dis que tu veux te venger, murmura Exili d'une voix méprisante. Pauvre fou! un jour viendra où, las de souffrir, tu voudras à la fois la liberté et des armes pour rentrer dans la mêlée du monde.

Ce jour-là, tu viendras à moi, et c'est à genoux que tu me demanderas de venir à ton secours et de te tendre la main.

—Jamais! répondit avec horreur le chevalier, jamais!

Exili se retira sans bruit comme il était venu, et, dans l'obscurité, regagna sa couchette, laissant le jeune homme en proie aux plus sombres pensées.

C'est avec une invincible horreur que le lendemain, au jour, Sainte-Croix se retrouva en présence de son terrible compagnon.

Il conjura le geôlier de le changer de chambre; mais le geôlier lui répondit qu'en ce moment il y avait presse à la Bastille et que

d'ailleurs on n'avait pas l'habitude de se soumettre à tous les caprices des prisonniers.

Sainte-Croix dut en prendre son parti.

D'ailleurs, sa répugnance pour son compagnon de captivité ne devait pas être de longue durée: le maître habile venait de trouver un digne écolier.

Sainte-Croix, avec son fatal caractère, assemblage de bien et de mal, de qualités et de vices, ne tarda pas à s'éprendre d'admiration pour cet homme étrange que son mauvais génie avait jeté sur sa route.

Et cette admiration s'explique facilement.

Exili n'était pas de ces empoisonneurs vulgaires dont la science consiste à donner brutalement la mort.

C'était un homme supérieur dans toute la force du terme; s'il eût appliqué au bien le rare génie que lui avait donné le Créateur, nul doute qu'il n'eût pris place parmi les bienfaiteurs de l'humanité et qu'il n'eût attaché son nom à quelqu'une de ces découvertes qui illustrent un siècle.

Penseur, philosophe, investigateur, il avait tout vu, tout étudié; sa prodigieuse mémoire était comme un vaste répertoire de toutes les sciences que Sainte-Croix pouvait interroger sans cesse et qu'il ne trouvait jamais en défaut.

Mais surtout et avant tout, Exili était un grand artiste en poisons.

Du meurtre il en avait fait un art. Dépositaire de secrets terribles, il avait voulu trouver des secrets nouveaux; et, sans relâche, sans trêve, il avait poursuivi ses travaux et ses expériences.

Il en était arrivé à soumettre la mort à des règles fixes et positives; en sorte que l'intérêt n'était plus son mobile, mais bien un irrésistible besoin d'expérimentation.

—C'est surtout lorsqu'il lui arrivait de causer de cette science fatale que Sainte-Croix écoutait avec une religieuse terreur.

—Que d'autres, disait Exili, le visage rayonnant d'orgueil et la voix inspirée, que d'autres s'épuisent à chercher le secret de la vie, ils ne le trouveront pas, et moi j'ai trouvé le secret de la mort.

—Hélas! murmura Sainte-Croix, où cela vous a-t-il conduit?

—A égaler Dieu, répondit le sombre alchimiste du néant. Dieu a conservé pour la puissance divine la création, la vie; aux hommes il a abandonné la destruction, la mort. Ne comprends-tu donc pas qu'en détruisant j'égale la divinité?

Et, comme le chevalier faisait un geste de doute, Exili continuait:

—Ne suis-je pas tout-puissant d'ailleurs, moi qui tiens la vie de tous dans ma main, moi qui peux frapper comme la foudre?

Quel est le roi dont le pouvoir égale le mien?

Un jour vint enfin où Sainte-Croix osa avouer à Exili que lui aussi s'était occupé de la science des poisons; il raconta ses précédentes expériences.

Son compagnon se prit à sourire.

—Vous en êtes encore, lui dit-il, aux premières, aux plus vulgaires notions de l'art.

Vingt années de travaux assidus vous mettraient à peine sur la voie de la science véritable, de cette science que se sont transmise tous les grands artistes de l'Italie; parce que leurs secrets, voyez-vous,

sont de ceux qui ne se divulguent pas, mais que chaque maître lègue mystérieusement à un élève favori longtemps éprouvé.

—Voulez-vous, s'écria Sainte-Croix, que je sois cet élève?

L'Italien hocha la tête d'un air indécis.

—Nous ne nous connaissons pas assez, dit-il; qui me répond que vous en êtes digne?

—Mon passé. Je suis jeune encore, mais j'ai déjà beaucoup souffert.

—Je ne vois pourtant pas, reprit Exili, ce qui a pu vous manquer dans la vie: vous êtes jeune, vous êtes riche, vous êtes beau, vous devez être aimé.

—Il m'a manqué un nom, interrompit Sainte-Croix, et Dieu m'avait mis l'orgueil au cœur.

Une satanique satisfaction illumina le visage d'Exili.

—L'orgueil! murmura-t-il, très bien; nous ferons quelque chose de vous, chevalier; mais, continuez, de grâce, car c'est dans le passé que je lis l'avenir.

—Tout le monde me croit de race à Paris ou feint de le croire; mon courage et mon épée m'ont du moins valu cela.

J'appartiens tout simplement à une de ces familles dont l'obscurité cache mal la misère. Mon père était un artisan. Il eût voulu en faire autant de moi sans doute; mais j'avais à peine le sentiment des choses de ce monde, que déjà la fièvre d'orgueil me tenait.

J'étais alors ambitieux d'argent, d'amusements et de parures: la vue d'un ruban, le bruit d'un verre, le choc des dés, le sourire d'une

grande dame, tout cela emplissait mon esprit précoce d'aspirations vagues et insensées.

Aussi, à l'heure où les enfants des pauvres pâtissent encore à l'atelier ou sur les bancs de l'école, j'avais déserté l'un et l'autre pour le cabaret, la salle d'armes et le tripot.

J'y acquis, en compagnie de tout ce que Montauban comptait de bretteurs et d'intrigantes, cette sûreté de coup d'œil, cette prestesse de main et ce bonheur au jeu qui m'ont rarement abandonné.

Mais mon père en mourut.

Je pleurai mon père.

—On n'est pas parfait dans un âge aussi tendre, interrompit Exili.

Le chevalier continua:

—J'avais seize ans lorsqu'une déplorable affaire,—homme tué ou fille séduite, je ne sais plus au juste,—me força de quitter le Languedoc.

Paris est le soleil autour duquel gravitent tous les satellites de ma trempe. Je vins à Paris.

Seulement, comme pour me faire ouvrir les portes du monde dans lequel je voulais entrer, il me fallait un nom, un titre, de la fortune, je m'appelai le chevalier Guadin de Sainte-Croix et les poches des niais me fournirent des subsides.

J'eus des duels. On ne s'appelle pas impunément le chevalier de Sainte-Croix.

Un gentilhomme de Beauvoisis trouva un jour mauvais que ses pistoles passassent si facilement de son escarcelle dans la mienne; il me le dit en termes de fort mauvais goût, et alla même jusqu'à

mettre en doute la légitimité de mon titre.

Je le priai de venir faire avec moi un tour derrière les Chartreux... et il ne douta plus.

—Vous l'aviez convaincu? demanda Exili.

—Je l'avais tué. Malheureusement l'affaire fit du bruit.

La famille réclama, et comme je ne voulais pas avoir maille à partir avec messieurs de la prévôté et du point d'honneur, je m'en fus à Compiègne recommencer une idylle de M. de Racan.

J'y vivais caché chez un mien ami, fripon retiré, qui s'était fait hôtelier pour ne point changer d'état, quand il m'arriva la principale aventure de ma vie.

—Comment se nommait cette aventure? interrogea Exili.

Elle se nommait Marie-Madeleine d'Aubray; elle avait seize ans, j'en avais dix-huit, c'était une délicieuse enfant qui est devenue une femme ravissante.

Le hasard nous mit en présence dans un sentier perdu au fond des grands bois qui entouraient le château d'Offemont, où son père, le lieutenant civil, était venu vers cet automne se délasser des troubles politiques et de ses importants travaux.

Madeleine portait au cœur un de ces besoins effrénés de tendresse que la femme voue à Dieu quand il ne se rencontre pas un homme pour les voler au créateur.

Nous nous aimâmes...

C'est là un de ces souvenirs que le plus insoucieux des aventuriers conserve précieusement pour en rafraîchir son existence brûlante.

Pour me rapprocher d'elle, je franchissais chaque nuit les murs du parc, et je m'introduisais furtivement dans le vieux manoir d'Offemont, dont ma maîtresse avait su faire pour moi un paradis caché à tous les yeux.

M. Dreux d'Aubray était retourné à Paris, où l'appelaient les devoirs de sa charge, laissant sous la garde d'une vieille gouvernante sa fille chérie, dont les langueurs avaient besoin du grand air libre des forêts.

Notre ivresse dura peu.

Le lieutenant civil revint,—et Madeleine était enceinte.

Ce qu'il fallut à la jeune fille de soins, de ruses, de courage pour cacher à l'œil vigilant d'un père la faute que celui-ci eût punie comme un crime, vous le comprendrez quand vous saurez que le caractère de ma maîtresse partage cette indomptable énergie dont la prison seule a pu me priver.

Elle accoucha la nuit, seule, sans appui, sans aide, à quelques pas du lit où dormait M. Dreux d'Aubray, l'inflexible vieillard.

Cette nuit-là, j'errais dans le parc. Tout à coup, une femme, écrasée par la douleur, par la crainte, par le remords, se traîna jusqu'à moi, à travers les massifs, et me mit un enfant dans les bras.

Les chiens de garde hurlaient et les valets commençaient à s'agiter dans le château. Je m'élançai dans la campagne emportant mon fardeau.

Au jour, continua Sainte-Croix, je frappais à la porte d'une métairie isolée, sur la route de Beauvais, et la femme du métayer prêtait le sein à mon fils,—car j'avais un fils.

—Sur la route de Beauvais, dites-vous? interrompit Exili, qui, depuis quelque temps, semblait prêter au récit du chevalier une inexprimable attention.

Absorbé par ses souvenirs, Sainte-Croix ne répondit pas à l'interruption de l'Italien.

—J'étais là, poursuivit-il, je regardais l'enfant, je songeais à la mère, quand un bruit d'armes et de chevaux sonna sur la route.

Des cavaliers de la maréchaussée se dirigeaient à franc étrier vers la métairie.

M. Dreux d'Aubray avait-il découvert notre secret et son déshonneur, ou bien ma présence dans le pays avait-elle été signalée aux gens du roi? C'est ce que j'ignorais alors.

Toujours est-il qu'affolé par la terreur présente et par les émotions de la nuit, je jetai sur une table tout l'or que je portais sur moi, et, ouvrant la fenêtre, je sautai dans le petit jardin qui s'étendait derrière la maison et gagnai en un instant les bois où je trouvai un asile.

Deux jours après, le lieutenant civil avait emmené sa fille à Paris et j'endossais la casaque des cadets du régiment de Tracy.

Exili fixa sur son compagnon un regard pénétrant.

—N'êtes-vous jamais revenu à la métairie, lui demanda-t-il, et ne savez-vous pas ce qu'est devenu votre fils?

—La guerre m'avait pris tout entier, comme m'avait pris l'amour, comme m'avait pris le plaisir.

Pendant dix ans je me battis en Espagne, dans le Piémont, dans les Flandres, partout où l'on se battait, et je défie tous ceux qui m'ont pu voir à l'œuvre d'avancer que le chevalier de Sainte-Croix n'a pas

fait vaillamment son devoir de soldat.

Quand je revins en France, j'étais capitaine. Il ne me restait de cette équipée de ma jeunesse qu'un vague désir de savoir...

Je me rendis à la métairie de la route de Beauvais. Là, on m'apprit que l'enfant oublié par un inconnu, dix ans auparavant, avait été allaité par la fermière tant qu'avait duré l'or laissé par celui qu'on croyait son père.

Les métayers n'étaient point riches; l'enfant était une charge pour eux; ils avaient voulu s'en débarrasser, et ils songeaient déjà à le déposer dans l'un de ces asiles ouverts par la pitié, quand un jour, un voyageur, dont on ne pouvait m'apprendre ni le nom, ni l'état, s'était offert à en prendre soin.

L'enfant lui avait donc été cédé, et il était parti.

Mais s'il ne m'était pas donné de retrouver mon fils, je devais, quelques mois plus tard, me rencontrer face à face avec la mère.

Pendant la dernière campagne de Flandres, je m'étais lié avec un gentilhomme d'excellente maison et du plus charmant caractère.

La guerre terminée, nous nous retrouvâmes à Paris.

J'étais pauvre, il était riche.

Il m'offrit à la fois sa bourse et ses services; je n'avais pas de raison pour refuser. Mon joyeux compagnon d'armes était marié.

Il me proposa de me présenter à sa jeune femme; j'acceptai, et, jugez de ma surprise, Marie-Madeleine d'Aubray était devenue madame la marquise de Brinvilliers.

Le marquis menait grand train; il se ruinait un peu, je crois. Il m'offrit de l'y aider, et je vins habiter son hôtel.

La passion sommeillait en moi; la vue de la marquise suffit pour la réveiller plus forte et plus impétueuse que jamais.

Madeleine n'aimait plus son mari, et celui-ci, d'humeur accommodante et facile, laissait à la marquise la liberté dont lui-même voulait profiter.

Que vous dirai-je? Madeleine était belle et l'âge n'avait point éteint en moi la tempête des désirs à peine assouvis; nos années de séparation s'oublièrent dans un baiser.

De son rôle d'auditeur attentif, Exili en revint à celui d'interrogateur presque soupçonneux.

—La marquise, demanda-t-il, avait-elle quelques nouvelles de son enfant, quelques indices qui aient pu la mettre sur sa trace, quelque chose enfin qui ait pu guider ses recherches? Car elle avait fait des recherches, n'est-il pas vrai, chevalier? Une mère doit avoir souci de son fils, enlevé ou perdu.

—Madeleine, répondit le chevalier, non sans quelque embarras, avait l'intime persuasion que j'avais emporté son fils, et qu'il avait été élevé près de moi.

Son désespoir fut immense quand il lui fallut apprendre la vérité; aujourd'hui encore, la perte de cet enfant est le seul nuage de nos amours.

—Vous lui avez donc dit la vérité?

—Tout entière.

—Pourquoi, adroit comme vous paraissez l'être, n'ayez-vous pas cherché à tromper ses regrets, en lui affirmant, par exemple, que son enfant était mort entre vos bras quelques minutes après sa

naissance?

—Je ne puis mentir à Madeleine, répondit gravement Sainte-Croix.

Son compagnon sembla de nouveau s'absorber dans une contemplation muette qui lui servait tout bonnement à déguiser ses réflexions.

Le récit du chevalier touchait à sa fin.

—Nous nous livrions sans contrainte, continua-t-il, à toutes les joies d'une passion que rien ne semblait devoir troubler.

M. le marquis de Brinvilliers s'occupait peu de nous; commensal du logis, j'y avais remplacé le maître, et nous pouvions tous les jours, à toute heure, sans dangers, abrités par son insouciance, nous enivrer de voluptés, quand le soupçon entra dans notre intérieur sous la figure du lieutenant civil.

C'est un terrible gentilhomme que M. Dreux d'Aubray, et nous aurons plus d'un compte à régler ensemble.

Le marquis avait fermé les yeux; M. d'Aubray les lui ouvrit par force. Par ses soins, par ses déclamations tyranniques, par ses violences même, je dus quitter l'hôtel.

Nous n'avions pas pourtant renoncé à nous voir, et j'avais découvert un nid discret et mystérieux pour y cacher nos amours.

Servi par je ne sais quel démon, le lieutenant civil parvint à découvrir notre retraite.

Il avait deux fils, pourtant, et ces deux fils portent l'épée!...

L'arbitraire lui parut une arme plus sûre pour nous atteindre. Muni d'une lettre de cachet, entouré de suppôts de police, il fit un jour

irruption dans notre bonheur, et les portes de cette prison se refermèrent sur moi.

Oh! mais j'en sortirai un jour, dussè-je user ma vie à l'œuvre de délivrance.

Rentré dans le monde des vivants, oh! j'en ferai sortir cet homme et ses fils. Ils ont répudié l'épée pour me frapper, ce n'est pas par l'épée que j'assurerai ma vengeance!

Voilà pourquoi, Exili, je me suis donné à vous, voilà pourquoi la réflexion m'a rendu fort contre les folles terreurs, contre de stupides scrupules; voilà pourquoi, enfin, il me faut votre science, car votre science tue.

Elève ou complice, prenez-moi, ni l'un ni l'autre ne failliront à la tâche.

Pour toute réponse, l'Italien se leva et marcha droit au mur contre lequel s'étendait sa couchette.

Sous la pression de sa main, une large pierre tourna dans son alvéole et démasqua aux yeux étonnés de Sainte-Croix une cavité profonde dans laquelle se trouvaient rangés, comme dans une armoire, quelques cornues, des alambics, divers récipients de grès ou de verre, des pots renfermant des substances inconnues, des fioles pleines d'une liqueur mystérieuse, un petit tas de charbon et un réchaud.

Il apporta silencieusement ce réchaud au milieu du cachot et alluma le charbon.

Puis, répondant à l'interrogatoire muet de son compagnon:

—Les gens qui ont besoin de moi, dit-il, et il y en a qui touchent

au trône, ne m'ont laissé ici manquer de rien. C'est par eux et pour eux que j'ai improvisé ce laboratoire.

Il y a ici, ne vous en déplaise, de quoi satisfaire toutes les ambitions et assurer toutes les vengeances. Jusqu'alors, je n'avais eu à mes côtés que des compagnons,—ceux-là sont morts,—il me fallait un disciple.

Sainte-Croix interrogea anxieusement Exili des yeux.

—Oui, reprit l'Italien, ils sont tous morts; l'air de ce cachot est fatal; le médecin de la Bastille a assisté, impuissant, à leur agonie, et c'est à peine si à ces maladies étranges il a pu assigner un nom.

Mais pour toi, nul danger, mes espérances te sauvegardent; le démon de l'orgueil t'a envoyé ici, il ne pouvait me donner meilleur disciple.

Sois l'héritier de mes secrets, sois le ministre de mes haines; à toi cette science fatale. Si nous sortons ensemble, nous dominerons ensemble, si tu sors seul, tu me vengeras. Et maintenant, à l'œuvre, mon élève!

V

UN MAITRE EMPOISONNEUR

Ils travaillèrent longtemps, les sombres alchimistes! Une année entière les vit penchés sur le creuset où s'élaborait le grand œuvre des poisons.

Sainte-Croix, désormais tout acquis à l'Italien, et converti au meurtre plus encore par la violence de ses ressentiments et de son caractère que par les déclamations vertigineuses et les paradoxes infâmes de son compagnon, Sainte-Croix, disons-nous, s'était jeté à corps perdu dans cette science du crime.

Il y apportait cette passion que nous lui avons vu mettre au service des actes les moins importants de sa vie, et cette passion s'aiguillonnait encore, dans les circonstances actuelles, de toute la fureur de sa haine pour ceux qu'il accusait de l'avoir enlevé à son monde d'aventures, de plaisirs et d'amours, de toutes les angoisses d'une captivité dont la durée menaçait de devenir éternelle.

La Bastille s'était refermée sur un homme médiocrement dangereux; elle devait se rouvrir sur un véritable fléau.

Le chevalier s'était, du reste, toujours senti entraîné vers les mystères de la toxicologie. Sans but avoué, sans projets déterminés, par séduction et par caprice, il avait cherché à approfondir et à s'approprier les secrets de cet art qui fut la grande occupation de cette partie du dix-septième siècle.

Jugez quelle ardeur il dut apporter, quels progrès il dut faire, sous

un maître tel qu'Exili, et avec la pensée d'associer à ses vengeances le résultat de ses travaux.

L'Italien était merveilleusement doué pour enseigner; sa parole avait un éclat qu'on eut cru dérobé aux flammes du royaume infernal, une sauvage éloquence dont les prédications des *illuminés* des Cévennes allaient nous donner des modèles, et je ne sais quelle logique implacable qui divinisait l'assassinat en l'assimilant à la justice.

Nous n'hésitons pas à le déclarer, et l'histoire l'a enregistré avant nous, Exili était un empoisonneur de *génie*, si toutefois le nom de cette faculté sublime peut être appliqué à tout ce qui n'émane pas d'en haut, à tout ce qui ne s'exerce pas au profit de l'humanité.

C'était une de ces anomalies terribles comme les fastes criminels n'en ont fourni que trop à l'échafaud, depuis Cardillac jusqu'à Papavoine et Eliçabide.

Possédé de la rage de la destruction, comme ces *thugs* de l'Inde qui croient, en étranglant, bien mériter de leurs sanglantes idoles, il avait consacré toute son existence à la combinaison de substances vénéneuses et les avait réduites à une formule d'une effrayante simplicité.

—Je n'ai qu'un poison, disait-il souvent à Sainte-Croix, mais il est composé de tous les autres, et voici trente ans que je travaille à le perfectionner.

Ses effets sont certains. Seulement, ils varient selon la dose et suivant le *sujet*.

Administré dans une proportion mathématiquement réglée, il peut

mettre des mois, des années à agir; quelques grains mis en plus, quelques gouttes ajoutées, et voilà une tombe ouverte aussi instantanément que par le couteau qui troue une poitrine, que par la balle qui frappe au cœur, que par la foudre qui brûle, qui broie, qui pulvérise!...

Ce poison-là revêt toutes les formes, s'attaque à tous les organes, déjoue toutes investigations.

Ouvrez les cadavres qu'il fait, nul désordre ne décèlera sa présence, et souvent une maladie imaginaire deviendra sa complice.

Les Borgia, ces grands artistes, ont légué à ceux qui m'ont précédé ces secrets qui se perdraient, sans doute, dans l'avenir, si tu n'étais pas là pour les recueillir et les employer.

Mais les Borgia n'étaient que des enfants auprès des grandes choses que je rêve. Nous sommes destinés, l'un et l'autre, à reculer jusqu'aux dernières limites du possible le domaine des phénomènes toxiques.

Rendre mortel un fruit, un breuvage, un gant, une fleur, tout ce qui s'ingère, se touche ou se respire, niaiseries tout au plus dignes du Florentin René, le chimiste élémentaire de la reine Catherine! Il me faut l'idéal.

J'ai déjà découvert le narcotique, qui est l'image de la mort; je veux trouver le poison qui soit l'image de la vie, le poison invisible et impalpable qui corrompt l'air, qui tue à distance, qui peut, décentralisant son action, sacrifier aussi bien un peuple qu'un homme...

La satisfaction la plus absolue de toutes les passions qui dévorent

l'humanité est dans la découverte de ce poison, mon fils, et il ne faudrait pas chercher ailleurs la pierre philosophale et le moyen de faire de l'or, à la poursuite desquels toutes les générations ont usé leur corps et perdu leur âme.

Le chevalier écoutait avec avidité ces divagations insensées.

Pourtant les jours se succédaient sans apporter de changement à son sort. Aucun bruit du dehors n'arrivait jusqu'à lui; rien ne lui annonçait la liberté prochaine; nulle nouvelle que sa maîtresse ou ses amis s'employassent en sa faveur, ne transperçait la quadruple enceinte de la forteresse pour relever son abattement par l'espérance.

Des amis? en avait-il donc d'autres que des compagnons de plaisirs, insouciants de lui comme il l'avait toujours été d'eux-mêmes, et la maîtresse qui, pour se livrer à ses caresses, avait trompé père et mari, ne pouvait-elle pas se montrer d'aussi facile composition à l'endroit de son souvenir?

Oh! quand Sainte-Croix songeait à tout cela, c'était dans le cachot d'effroyables tempêtes de douleur, de colère et de désespoir.

Les noms de Madeleine et du lieutenant civil retentissaient dans les sanglots, les cris et les imprécations.

Le prisonnier se tordait sous des accès de folie furieuse, les cheveux hérissés, l'écume aux lèvres, meurtrissant ses poings aux barreaux ou menaçant de se briser la tête contre la muraille.

Puis il retombait sur sa couchette, dompté, anéanti—et il pleurait —il pleurait, lui, l'aventurier jadis cuirassé contre toutes les émotions, lui qui avait abandonné sans remords son enfant au

hasard, lui qui avait pu contempler d'un œil sec les larmes de sa mère!

Cependant Exili poursuivait avec calme:

—Pour que l'empoisonnement passe à l'état d'art et soit légitime comme tel, il a impérieusement besoin de l'impunité.

Je n'entends pas parler ici de cette impunité mesquine qui résulte de la faiblesse des hommes, de leur impuissance à châtier, de l'ignorance ou de l'oubli de la justice.

René le Florentin est mort tranquillement dans son lit. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le Béarnais lui avait pardonné la pomme de senteur de Jeanne d'Albret et les gants parfumés de madame de Sauves?...

Mais la culpabilité de René était connue, et le peuple maudit sa mémoire.

Le pape Alexandre VI ne l'a pas eue, lui, cette impunité; le vieux démon s'est laissé prendre à son propre piège; il a tenu, sous sa vigne de Saint-Jean-de-Latran, compagnie dans le trépas aux cardinaux qu'il avait conviés à souper, et madame Olympia a été inquiétée à Rome.

Moi-même je suis à la Bastille.—Pourquoi?—Parce que, à tous, il restait quelque chose à apprendre.

Crois-tu, par exemple, que, s'ils avaient possédé le secret que je cherche, René aurait eu besoin de la pomme et des gants qui l'ont décrété d'infamie, et Borgia du vin d'Orviéto qui l'a envoyé dans l'autre monde.

Crois-tu que la populace romaine poursuivrait de boue et de

pierres le carrosse de ma protectrice, et que le nom de ton compagnon serait par toute l'Europe un symbole d'horreur et d'effroi?

O mon élève, ô mon fils! l'impunité que je veux pour nous est celle qui s'étend au delà du tombeau, et qui, après nous avoir faits puissants, riches, aimés, honorés dans la vie, nous laissera publiquement estimés dans la mort où nous serons venus escortés des regrets universels.

Voilà ce qui est vraiment digne de nous et ce qui nous fera dominer de toute la hauteur d'une perversité sublime cette misérable foule que nous aurons trompée et dont nous pourrons rire au fond du cercueil!

Sous ces paroles Sainte-Croix se relevait et se remettait à l'étude.

Les deux compagnons n'étaient nullement dérangés dans leurs travaux et leurs expériences.

Exili passait à la Bastille pour un prisonnier débonnaire, d'intelligence quelque peu fêlée, mais sans velléité d'évasion ou de révolte.

D'aucuns protecteurs de haut lieu, et qui recouraient parfois à ses services, avaient, d'ailleurs recommandé que l'on se bornât à le garder soigneusement, sans s'occuper outre mesure de ce qu'il pouvait faire, et le geôlier, auquel il abandonnait volontiers sa ration de vin et dont il avait acheté les bonnes grâces en le guérissant d'une fièvre, le laissait entièrement libre de vaquer à «sa diabolique cuisine.»

Quant à Sainte-Croix, c'était un pensionnaire de trop médiocre

importance pour qu'on s'en inquiétât beaucoup.

Le chevalier commençait à ne plus attendre sa liberté que de lui-même.

Il avait parlé d'évasion.

Mais l'Italien avait répondu:

—Plus tard. Nous n'avons pas encore trouvé...

—Nous fuirons donc ensemble? s'était écrié Sainte-Croix.

—Quand je n'aurai plus rien à t'apprendre.

Un matin, le geôlier dit en entrant au chevalier:

—Voici une visite qui vous arrive.

Puis, introduisant un gentilhomme:

—Vous avez un quart d'heure à bavarder; mettons vingt minutes en considération de la double pistole que je viens de recevoir, et après cela, en route! Je viendrai vous reprendre...

Le geôlier sortit, et M. Reich de Penautier faillit étouffer Sainte-Croix d'embrassades.

Un cri sortit des lèvres de Sainte-Croix.

—M'apportez-vous la liberté?

M. le trésorier de la bourse des États du Languedoc eut des mélancolies trop bien jouées pour être réelles.

—Hélas! mon pauvre chevalier, répondit-il, vous avez des ennemis puissants, et toutes nos sollicitations sont venues échouer contre leur crédit.

Le plus affreux découragement remplaça sur le visage du prisonnier le rayon d'espérance qui l'avait éclairé un instant.

Puis, ses colères reprenant le dessus:

—Quels misérables ont donc juré de me faire pourrir dans cette tombe de granit! dit-il d'une voix sifflante; et quelle si grande faute ai-je commise pour que le monde entier s'acharne ainsi sur ma personne?

—Une faute qu'un père ne pardonne pas, répondit Penautier d'un air contrit, et que réprouvent à la fois les lois de la morale et celles de notre sainte religion.

Songez-y, chevalier, la paix d'une famille troublée, le déshonneur apporté dans un ménage, un mari séparé de sa femme, une fille éloignée de son père, voilà des crimes que le monde ne pardonne qu'à la seule condition qu'ils restent enfouis dans le plus profond mystère, et qu'ils se passent entre gens de race.

Mais votre passion, si malheureusement partagée par madame la marquise de Brinvilliers, a quelque peu cassé les vitres, et si j'en crois les bruits malveillants qui ont couru, le capitaine Guadin de Sainte-Croix serait loin d'égaler en noblesse les gens qu'il a offensés.

Le financier se tut, attendant l'effet de ses paroles.

Mais Sainte-Croix n'y avait prêté qu'une médiocre attention.

—Et Madeleine, murmurait-il, Madeleine que je croyais à jamais unie à mon sort, Madeleine qui avait juré de me consacrer son existence tout entière, de vivre de ma vie, de mourir de ma mort; Madeleine à laquelle m'attachent et le passé et le présent, m'a-t-elle donc déjà renié, elle aussi?

Voilà plus d'une année que je me heurte aux murs de ce cachot;

plus d'une année dont chaque jour n'a été pour moi qu'un long regret, qu'une douleur immense, qu'un désespoir de tous les instants!

Et elle, elle qui aurait pu me consoler, elle qui pourrait encore m'empêcher de maudire, elle qui seule pourra dans l'avenir se dresser entre moi et mes vengeances... elle n'a pas daigné donner un mot de souvenir à l'homme qu'on a arraché de ses bras pour le jeter ici, les lèvres encore humides de ses baisers.

—Vous vous trompez, chevalier, répondit doucement Penautier. Vos accusations sont injustes. Je vous les pardonne devant votre malheur, comme madame la marquise vous les pardonnerait elle-même. Ignorez-vous les exigences qui retiennent malgré elle une femme de qualité?

—La passion vraie, interrompit Sainte-Croix, méprise ces conventions humaines qu'on appelle les exigences du rang.

—Elle l'aurait voulu, que la chose lui eût été impossible. Croyez-moi, mon ami, madame de Brinvilliers n'a jamais cessé de vous aimer; depuis l'instant où vous l'avez quittée, elle vous pleure, et ses larmes sont sa seule force.

D'ailleurs, surveillée, espionnée, gardée à vue comme elle l'est, se débattant entre la sévérité paternelle et les calomnies de ceux qui vous sont hostiles...

—Et qui donc, excepté MM. d'Aubray, a quelque motif de haine contre moi?

—Je n'entends nommer personne; mais interrogez votre mémoire, chevalier, elle vous répondra certainement.

—Interroger ma mémoire?...

—Un homme comme vous, qui a eu beaucoup d'aventures, beaucoup de succès et qui est doué de vos qualités, a dû semer bien des ennemis sur sa route.

Et tenez, pour ne point faire de médisance,—car l'on est trop porté à nous incriminer de ce défaut, nous autres gens d'église,—n'avez-vous pas souvenance d'avoir, le soir même de votre arrestation, cruellement offensé certaine personne en la forçant de pâlir devant votre épée et d'avouer sa couardise devant tous!

Le chevalier mit son front dans ses mains et se prit à songer.

—Cherchez bien! continua Penautier.

Sainte-Croix releva la tête et regardant en face le financier:

—Si vous me dites de chercher, monsieur, c'est donc que vous avez trouvé?

—Mon Dieu! la charité m'oblige à vous venir en aide, et quelque chagrin que j'éprouve à constater les faiblesses de mon prochain, ne vous semble-t-il pas que chez La Vienne, Hanyvel...

—Lui, s'écria Sainte-Croix, allons donc, impossible!

—On dit qu'il aimait la marquise, répondit hypocritement Penautier. N'est-ce pas sur un mot imprudent de sa part que vous avez tiré l'épée?

—C'est vrai. A présent, je me rappelle...

—Ce mot que, sans considération pour vous, il a dit devant tous, n'a-t-il pas pu fort bien le souffler à l'oreille de M. Dreux d'Aubray! Il connaissait votre retraite, et ils étaient bien rares ceux qui avaient votre secret.

—Oh! si j'étais sûr! s'écria le chevalier les dents serrées.

—Notez, continua Penautier, que je n'affirme rien. Je crois tenir un fil de ce mystère; je le suis, je cherche; les probabilités sont malheureusement contre Hanyvel.

—C'est bien, interrompit Sainte-Croix, cet homme est condamné.

L'éclair de joie que nous avons vu briller dans les yeux du financier d'église au moment où, dans le tripot du baigneur, Sainte-Croix menaçait Hanyvel de sa rapière, transfigura de nouveau sa physionomie douceâtre, et ce fut presque emporté par je ne sais quel mouvement imprévu qu'il s'écria:

—Touchez là, chevalier, nous vous ferons sortir d'ici.

Un troisième personnage intervint dans la conversation: c'était Exili, qui, pendant tout ce qui précède, était étendu sur sa couchette en feignant de dormir, et qui, pourtant, n'avait pas perdu une parole.

—M. de Sainte-Croix n'a pas besoin de sortir de la Bastille pour atteindre ses ennemis, prononça-t-il d'une voix grave et prophétique.

Devant l'apparition de l'Italien, dont la tête fantastique et le grand corps émergeaient de l'ombre, M. Reich de Penautier se recula.

—Oh! n'ayez pas peur, dit Sainte-Croix, c'est mon compagnon, mon ami, mon maître.

—On m'appelle Exili, continua l'empoisonneur; vous voyez bien, mon maître, que nous pouvons nous entendre.

—En vérité, monsieur, je ne sais, balbutia Penautier, qui faisait d'incroyables efforts pour ressaisir son sang-froid.

—La chose est cependant bien facile à comprendre, et si les violences bien légitimes de son caractère n'absorbaient pas M. de Sainte-Croix, mon élève et mon fils, il aurait compris depuis longtemps: une haine commune vous réunit contre Hanyvel.

—Vous vous trompez, monsieur.

—Je ne me trompe jamais: l'homme dont vous parlez n'est-il pas receveur général du clergé? Une fort belle place, si j'en juge par les soixante-quinze mille livres qu'elle fait deux fois l'an encaisser à celui qui en a le brevet.

Et n'ai-je pas entendu dire par le chevalier que vous étiez vous-même trésorier de la bourse des États de Languedoc, partant parfaitement apte à remplacer le seigneur de Saint-Laurent si un malheur venait à lui arriver?

—Eh bien?

—Eh bien, le malheur lui arrivera.

—Monsieur! monsieur! s'écria Penautier tout haletant d'émotion, je vous somme de vous expliquer.

En ce moment on entendit résonner le pas du geôlier.

—Nous n'en avons pas le temps, répondit l'Italien.

Puis, allant à l'endroit où il renfermait le résultat de ses travaux, il y prit une petite fiole, et la présentant au financier, qui, tout pâle, essuyait de son mouchoir de dentelles la sueur qui baignait son front:

—Prenez ceci, dit-il; deux gouttes suffiront pour que notre ami Sainte-Croix soit débarrassé d'un souvenir pénible, et pour que la marquise de Brinvilliers n'ait plus à redouter les indiscrétions d'un malavisé,—ceci sans préjudice de la charge de receveur général du clergé, qui pourrait, certes, vous incomber si le sieur Hanyvel arrivait à décéder.

Le geôlier entrait.

—Prenez donc, fit Sainte-Croix à voix basse, prenez.

Le financier saisit la fiole d'une main tremblante et la dissimula sous les riches broderies de ses manchettes.

—Allons, monsieur, il faut sortir, commanda le geôlier.

Penautier gagna la porte en chancelant; il allait disparaître, quand Exili lui jeta comme un salut d'adieu ce ricanement sinistre:

—Mes compliments, monsieur le receveur général du clergé!...

Lorsque la porte se fut refermée sur les prisonniers, que les pas se furent perdus dans le dédale des corridors, Exili s'approcha de Sainte-Croix en lui prenant la main.

—Chevalier, lui dit-il, sais-tu quel est le traître à qui tu dois

demander compte? Sais-tu l'homme qui, avec la patience d'un bénédictin et la fourberie de Tartuffe, a ourdi contre toi le complot infâme qui t'a jeté à la Bastille? Cet homme-là, mon fils, je te le dis, c'est l'hypocrite qui sort d'ici, c'est M. Reich de Penautier.

—Je le savais, dit tranquillement Sainte-Croix.

L'Italien regarda son compagnon avec un profond étonnement.

—Oui, poursuivit Sainte-Croix, je l'avais soupçonné dès le commencement de l'entretien, et la fin a changé mes doutes en certitude.

—Et tu as pu rester impassible?

—Oui, car c'est sur cet homme que je compte pour ma fortune à venir.

—Bien, très bien! s'écria l'Italien en prenant les mains du chevalier; de ce jour je te reconnais véritablement pour mon fils bien-aimé, pour mon digne disciple.

VI

LE PACTE DE LA MORT

Depuis la visite de Penautier, visite si brusquement terminée par l'intervention d'Exili, le caractère de Sainte-Croix avait complètement changé.

Plus d'éclairs de gaieté, d'emportements furieux: un sombre abattement, toujours.

Souvent son compagnon de cachot le surprenait le regard fixe, l'œil démesurément dilaté, si profondément plongé dans ses méditations, qu'il n'entendait même plus la voix qui l'appelait.

—Ne me direz-vous pas, chevalier, demanda l'Italien, un jour qu'il avait été plus taciturne encore que de coutume, ne me direz-vous pas quelles inquiétudes plissent ainsi votre front et vous arrachent par instants des paroles sans suite?

Sainte-Croix parut hésiter un moment.

—Soit, répondit-il enfin avec emportement, je vous l'avouerai. J'ai peur.

—Vous, chevalier! Fi donc! vous vous calomniez. Votre cœur, j'en suis sûr, est au-dessus des angoisses sans raison, des terreurs folles qui assiègent le vulgaire.

—Non, je vous le répète, j'ai peur.

—Mais enfin, de quoi?

—De l'arme terrible que vous avez osé mettre aux mains du

trésorier des États du Languedoc.

—Des remords! dit L'Italien avec stupéfaction, des remords!

Le chevalier haussa les épaules.

—Êtes-vous bien sûr de votre poison, Exili? demanda-t-il.

—N'est-ce que cela? Eh bien, rassurez-vous.

—C'est en Penautier que j'ai mis toute mon espérance; s'il allait échouer? s'il allait être surpris, jugé, mis à la torture, ne nous livrerait-il pas? Et alors c'en serait fait pour jamais de ma liberté.

—Insensé! les poisons que je distille ne m'ont jamais trahi!

—Oh! que ne puis-je vous croire!

—T'ai-je donc trompé quelquefois?

—Eh! le sais-je, moi? répondit le chevalier. Ne m'a-t-il pas toujours fallu vous croire sur parole? Vous m'avez dit: «Ceci est un poison.» Je vous ai cru. Vous m'avez dit: «Cette substance produit tels effets.» Je vous ai cru encore. Mais je n'ai jamais eu une preuve.

Jamais une expérience ne m'a prouvé matériellement que vous aviez raison. Et voilà pourquoi j'ai des doutes que je ne puis vaincre; voilà pourquoi cette terrible pensée m'obsède.

Le moment venu, l'élixir mortel fera-t-il son œuvre? et le cadavre d'Hanyvel ne révélera-t-il pas le secret de ma vengeance et la cupidité de Penautier.

L'Italien réfléchit quelques minutes.

—C'est juste, dit-il enfin; il vous faut une expérience, chevalier, vous l'aurez; car enfin les expérimentations faites sur quelques rats

que nous avons réussi à prendre, ne doivent pas vous convaincre complètement.

Il nous faut un homme, nous l'avons sous la main.

—Comment cela?

—Attendez, homme de peu de foi, et sans doute, comme l'apôtre, après avoir vu, après avoir touché, vous croirez, et vous ne douterez plus de la parole du maître.

L'Italien, alors, tira de son sein une fiole microscopique, qu'il déboucha avec d'étonnantes précautions.

Puis, trempant une aiguille dans la liqueur qu'elle contenait, il en secoua par deux fois la pointe au-dessus de l'un des gobelets qui servaient aux prisonniers pour leurs repas.

Deux gouttes presque invisibles tombèrent dans le gobelet.

En ce moment entrait le guichetier, portant le dîner des deux compagnons.

—Bombance, messeigneurs! dit cet homme en posant sur la table deux bouteilles chaperonnées de vert; c'est aujourd'hui la fête de Mgr de Baisemeaux de Montlezun, et notre digne gouverneur a voulu que ses hôtes la célébrassent en buvant à la santé du roi.

Goûtez-moi cela, mes maîtres, et vous m'en direz des nouvelles.

Et le geôlier fit claquer sa langue contre son palais avec une grimace de béatitude qui témoignait hautement de l'estime grande professée à la Bastille pour le vin de *gala* de M. le gouverneur.

Exili jeta à Sainte-Croix un regard significatif, et, désignant une bouteille au guichetier:

—Servez-nous d'échanson, mon brave, lui dit-il, et dégustons ensemble les bienfaits de M. de Baisemeaux.

Le porte-clés déboucha prestement la bouteille et remplit les gobelets.

—Voulez-vous boire, chevalier? demanda l'Italien à Sainte-Croix.

Le chevalier fit un signe négatif.

—Vous avez tort, par ma foi, mon gentilhomme, le vin est le soleil des prisonniers: quand vous aurez passé dix ans encore en notre compagnie, vous ne bouderez pas ainsi devant cette grande consolation.

Et, offrant au guichetier le gobelet dans lequel il avait laissé tomber une goutte de la petite fiole, il prit l'autre, le heurta légèrement contre celui de son partner et en avala le contenu après s'être écrié:

—Dieu donne longue vie à Sa Majesté Louis le quatorzième.

Et le geôlier, lui aussi, avait porté le gobelet à ses lèvres...

Mais à peine avait-il effleuré les bords, que, s'affaissant sur lui-même, il tomba comme foudroyé.

Sainte-Croix avait regardé cette scène avec stupeur.

—Eh quoi! cet homme est mort? s'écria-t-il.

—Oui, si je le veux, répondit tranquillement Exili. Pour l'instant, je me suis contenté de... l'endormir un peu brusquement. Mais si je ne le tirais de ce sommeil terrible, qui a, vous le voyez, toutes les apparences du trépas, il ne se réveillerait jamais.

Sainte-Croix se pencha sur le corps inerte du geôlier étendu sur les dalles.

—Oh! dit l'Italien, regardez, examinez, soulevez ce bras raidi; posez votre main sur ce cœur qui a cessé de battre; plongez votre regard dans ce regard atone, et dites-moi si ce n'est pas un cadavre que vous avez sous la main?

Le chevalier avait suivi toutes les indications de son maître; bientôt il sentit que les mains du malheureux geôlier se refroidissaient.

Il se releva alors, et ce fut d'une voix presque épouvantée qu'il s'écria:

—Vous vous trompez, Exili, cet homme est bien mort; vous l'avez tué!

—Je pourrais, continua l'Italien impassible, le laisser ainsi impunément trente heures encore.

Oui, j'ai fait cette expérience plusieurs fois. J'ai pu ainsi suspendre la vie pendant près de deux journées et ressusciter pour ainsi dire des morts.

Attendre davantage est imprudent, je m'en suis convaincu par mainte expérience.

—Est-ce donc ainsi que mourra Hanyvel?

—Oui, plus promptement encore. Deux minutes après être tombé, il aura cessé de vivre; car la dose sera infiniment plus forte, et tout mon art ne pourrait rallumer l'étincelle de la vie lorsqu'elle est éteinte.

—Mais les médecins! si on avait des soupçons, si la famille exigeait l'autopsie?

—Les médecins découvriraient qu'il est mort de la rupture d'un des vaisseaux du cœur.

Mais si on analyse le reste du vin contenu dans son verre?

—Eh! ne vous l'ai-je pas dit cent fois, mes élixirs peuvent défier toutes les recherches; n'ai-je pas vu cent fois les plus habiles chimistes de l'Italie essayer vainement les vins que madame Olympia servait à ses hôtes, vins exquis qui donnaient la mort?

—Et ils ne trouvaient rien?

—Rien.

Il y eut un long silence entre les deux complices. Un infernal orgueil éclairait la figure de l'Italien; Sainte-Croix était anéanti, écrasé.

—Quant à cet homme étendu là, reprit Exili, seul, je puis le tirer du néant où je l'ai plongé, seul. Le scalpel des chirurgiens déchiquetant ses chairs, ne l'éveillerait pas.

Exili prit alors dans l'armoire secrète pratiquée dans le mur, un flacon plein aux trois quarts d'une liqueur rougeâtre.

—Regardez bien, chevalier, dit-il.

L'Italien souleva alors la tête du malheureux guichetier et la plaça sur ses genoux; à l'aide d'un couteau, il lui desserra les dents et fit glisser dans sa bouche cinq ou six gouttes du liquide.

Le geôlier fit un mouvement.

Exili laissa s'écouler quelques minutes et recommença la même opération.

Cette fois, le pauvre porte-clefs ouvrit les yeux.

—Que m'est-il arrivé? demanda-t-il après un moment.

—Rien de grave, mon ami, répondit l'Italien.

Et, s'adressant à Sainte-Croix:

—Soutenez donc à votre tour ce pauvre homme, que j'achève de le remettre sur ses pieds.

Sainte-Croix obéit, et son compagnon ayant rempli d'eau un gobelet et y ayant versé la moitié de ce qui restait de liquide dans le flacon, le présenta au geôlier en lui disant:

—Buvez, mon brave, voici qui vous remettra.

—Ah! merci, mon gentilhomme, fit-il quand il eut bu; je me sens mieux; j'ai la tête encore bien lourde, pourtant, et il me semble que j'ai le feu dans la poitrine.

—Ce ne sera rien, reprit Exili, il faudra simplement vous faire tirer quelques palettes de sang.

—Vous croyez, monsieur?

—J'en suis sûr. Vous pouvez vous flatter, par exemple, d'avoir du bonheur; si une chose semblable vous était arrivée dans un autre cachot, vous étiez perdu.

—C'est pourtant vrai, fit le guichetier en frissonnant à cette idée, le médecin de la Bastille habite Versailles; avant qu'il soit prévenu, on a le temps de mourir dix fois.

—C'est fort rassurant pour les prisonniers, objecta Sainte-Croix.

—Oh! monsieur! vous n'avez rien à craindre, vous; votre ami n'est-il pas là? il vous sauverait comme il vient de me sauver moi-même.

Prenant alors la main d'Exili et la portant à ses lèvres:

—Soyez béni, monsieur, continua-t-il; je vous devais déjà la vie de ma femme, aujourd'hui je vous dois encore la mienne. Quoi que vous me demandiez, soyez sûr que je le ferai.

Excepté de ce qui est pour s'évader, toutefois, vu que mon aide ne vous servirait à rien et me ferait certainement perdre ma place.

—C'est bien, c'est bien, dit l'Italien; allez, mon ami, on pourrait mal interpréter votre absence.

—Je vous quitte, monsieur, mais laissez-moi vous remercier encore. Ah! quand je pense qu'il y en a qui disent comme ça que vous êtes un empoisonneur! Faut-il que le monde soit méchant!

Et le porte-clefs s'éloigna, laissant Exili triomphant et Sainte-Croix confondu.

Le surlendemain, ce même geôlier tira à part l'Italien.

—Monsieur, lui dit-il, j'ai trouvé moyen de risquer ma place pour vous.

—Comment cela?

En me chargeant d'un billet pour votre ami, M. de Sainte-Croix.

—Qui vous l'a remis?

—Un homme que je ne connais pas. Il m'a donné en même temps dix pistoles. Je les ai prises, mais je les lui rendrai si vous me le dites.

—Tu peux les garder, mon brave; mais ce billet.

Le geôlier regarda de tous côtés, comme s'il eût redouté l'espionnage des murailles, et, rassuré par son examen, tira de sa poche un petit billet soigneusement roulé, de manière à réduire le papier à son plus mince volume, il le remit à celui qu'il n'appelait plus que son sauveur, et s'enfuit en courant.

—Des nouvelles de Penautier, chevalier! s'écria Exili; bonnes

nouvelles.

—Donnez, donnez! dit Sainte-Croix, donnez...

Il déroula le billet. Il n'y avait que ces mots:

«Notre belle amie a daigné se charger de remplir la coupe du festin. *Il* l'a vidée jusqu'à la dernière goutte, tout est bien. On espère bientôt revoir son cher prisonnier.»

—Malédiction! s'écria Sainte-Croix. Cet infâme Penautier a chargé la marquise d'empoisonner Hanyvel. Il avait peur, le lâche! Et elle, elle, c'est par amour pour moi qu'elle a consenti...

—Où est le malheur? demanda doucement Exili.

—Souiller la main de cet ange! flétrir d'un crime une âme aussi belle!

—Vous déraisonnez, mon ami; ne faut-il pas que la marquise s'exerce?... Vous aurez besoin de son aide le jour où vous vous attaquerez à M. Dreux d'Aubray et à ses fils.

—Soit! Nous voici quatre maintenant unis par le pacte terrible du sang.

Tu m'appartiens, Penautier, et ce billet que dans ta joie tu as eu l'imprudence de me faire parvenir, après avoir eu la folie de l'écrire de ta main, ce billet te livre à moi; tu m'appartiens, Penautier, et désormais ma volonté devra être la tienne, si tu ne veux pas que je te perde; car, par la mort de Dieu! je le ferais, fallût-il pour cela me perdre moi-même.

—Je croyais Penautier plus habile, dit Exili en hochant la tête. Écrire! pour un homme d'église la faute est impardonnable. Mais cet événement me décide. Maintenant, une fois hors d'ici, les

ressources pour quitter la France ne nous manqueront pas.

—Que voulez-vous dire?

—Rien, sinon que l'heure est venue, je crois, de notre liberté.

A ce mot de liberté qui résume à lui seul toutes les pensées, toutes les inspirations du prisonnier, Sainte-Croix ne put retenir une exclamation.

—Nous pourrions être libres! s'écria-t-il.

—Je le crois.

—Cependant, maître, vous m'avez répondu cent fois que vous aviez renoncé à votre liberté.

—Je vous ai répondu que l'heure n'était pas encore arrivée; aujourd'hui c'est autre chose.

Je vous ai appris tout ne que je pouvais vous apprendre ici; dussè-je vous faire faute, maintenant votre science est assez grande pour que vous puissiez poursuivre seul des études commencées ensemble.

Je vous ai livré les secrets que j'avais pieusement reçus de mon maître, et si je ne vous ai pas dit le dernier mot, c'est qu'après vous avoir éprouvé dans le malheur, j'ai besoin de vous voir à l'œuvre dans la prospérité.

Trouvez-vous que cette année d'épreuves et d'études a été perdue pour vous?

Pour toute réponse, Sainte-Croix serra les mains du vieil alchimiste.

—Elle ne le sera pas non plus pour l'humanité, je l'espère, continua

Exili, car vous êtes bien l'homme que j'avais vainement cherché jusqu'à ce jour.

Un infernal sourire plissa les lèvres minces du terrible empoisonneur, tandis qu'il prononçait ces mots.

Si convaincu qu'il fût par d'abominables théories, par des déclamations insensées, le chevalier ne put s'empêcher de frissonner.

—Non, je n'ai jamais renoncé à ma liberté, reprit Exili après une pause, mais j'ai su attendre par dévouement pour la science.

Autrefois, d'ailleurs, j'espérais pour vous et pour moi, en ceux qui, depuis que je suis ici, ont utilisé ma science; ils sont assez puissants pour me faire ouvrir les portes...

—Et aujourd'hui?

—Sans doute, ils croient pouvoir se passer de moi; peut-être même souhaitent-ils ma mort. Nous saurons nous passer d'eux.

—C'est une évasion alors, que vous voulez tenter?

—Vous l'avez dit, chevalier.

Sainte-Croix demeura immobile et rêveur; mais sur son front et dans ses yeux, Exili pouvait lire, comme dans un livre ouvert, toutes les pensées qui remuaient son âme.

Il récapitulait tous les obstacles qui s'opposaient à une fuite. Une à une, il comptait toutes les précautions prises pour que la Bastille ne rendît jamais sa proie, geôliers, sentinelles et murailles, et il se demandait ce que pouvaient contre tant de barrières deux pauvres prisonniers.

Cette récapitulation, bien souvent déjà il l'avait faite, et à chaque

fois il s'était répondu: impossible.

Cette fois encore, il arriva à cette désolante conclusion; aussi est-ce avec un morne découragement que, répondant plutôt à ses pensées qu'aux paroles de son compagnon, il s'écria:

—S'évader! inutile et cent fois folle tentative!...

—Non, dit Exili d'une voix ferme, non, quand on a pour soi une chance contre cent.

—Mais cette chance, cette chance unique, l'avons-nous?

—Je l'ai.

—O mon Dieu! murmura le chevalier transporté jusqu'au délire à cette idée, mon Dieu! faites que nous réussissions!

—Peut-être, mon cher élève, avez-vous tort d'invoquer Dieu en cette affaire. Il serait assez de son intérêt que nous ne sortissions jamais d'ici.

Exili prononça ces paroles d'un ton de mépris impossible à rendre, et, en appuyant sur les mots: «Mon cher élève,» l'empoisonneur, qui invoquait le génie du mal, affectait de ne pas croire en Dieu.

Sainte-Croix rougit. Il croyait digne de son orgueil d'égaler son maître en tout ce qu'il pouvait y avoir d'abominable en lui.

—Je vois, dit-il d'une voix sourde, que vous m'avez voulu donner une fausse joie; il vous a plu d'éprouver la force de mon caractère: c'est une triste expérience que vous venez de faire là.

—Vous ai-je donc jamais trompé? répondit sévèrement Exili. Croyez-vous donc que, depuis mon emprisonnement, j'aie perdu de vue une seule minute ma liberté?

Vous étiez libre encore que déjà mon plan était fait. Son invraisemblance même est un élément de succès; et voilà pourquoi je vous dis: «Espérez; voilà pourquoi je vous répète: Nous avons une chance pour nous.

—Oh! parlez, je vous en conjure, exclama le chevalier haletant, parlez, dites-moi vos projets, vos espérances, vos espérances plutôt!

L'Italien ne répondit pas.

S'armant d'une espèce de ciseau fabriqué avec le manche en fer d'un ustensile de cuisine dérobé au guichetier, il alla s'agenouiller au pied du mur contre lequel était adossée la couchette de Sainte-Croix.

Pendant quelques instants, il examina l'emplacement, et, ayant enfin trouvé ce qu'il cherchait, il commença à gratter le ciment qui unissait les carreaux en cet endroit.

Sainte-Croix remarqua que ce ciment, loin de se pulvériser sous l'instrument, se détachait en bandes longues et minces.

Il se pencha à son tour pour se rendre compte de ce phénomène, et il vit alors que ce qu'il avait pris pour du mortier était simplement de la mie de pain.

—Oh! dit-il joyeusement, notre besogne, je le vois, sera singulièrement simplifiée!

L'Italien sembla n'avoir pas entendu la remarque de son compagnon.

Il travaillait avec une fébrile activité. Déjà cinq ou six carreaux, soulevés avec les plus grandes précautions, venaient de mettre à

jour les briques de champ et les voliges de chêne qui les soutenaient.

Exili dérangea quelques-unes de ces briques descellées à l'avance, et, déplaçant une poutrelle, ménagea une ouverture assez large pour qu'un homme pût y passer aisément.

Alors, avec une agilité qu'on n'eût certes pas attendue de son âge, il se glissa par l'étroite issue en faisant signe à son compagnon de le suivre.

Tous deux se trouvèrent alors dans une sorte de soupente ménagée entre le plafond inférieur et le plancher de leur cachot.

Cet espace était assez grand pour qu'un homme pût s'y tenir, seulement en se courbant un peu.

—Comment diable! dit Sainte-Croix, M. de Baisemeaux, qui est si embarrassé de ses locataires, n'a-t-il pas encore songé à utiliser ce réduit en y installant deux ou trois prisonniers.

—Il est probable qu'il ignore l'existence de cette soupente, ménagée il y a longtemps, sans doute, pour diminuer la hauteur d'étage de la prison située au dessous, occupée par quelque prisonnier d'importance. Mais regardez, chevalier.

Exili venait, avec de grandes précautions, de détacher de son alvéole une grosse pierre noircie par la fumée.

—Oui, dit le chevalier, par là il serait facile de s'introduire dans le conduit de la cheminée; mais le conduit ne nous mènerait-il pas simplement dans quelque autre cachot?

—A cet égard, vous pouvez vous rassurer: mais remontons; à cette heure, on pourrait nous surprendre; maintenant je puis vous

expliquer mon plan.

Et il replaça la pierre.

Tous deux, avec quelque peine, regagnèrent leur cachot. La volige et les briques furent remises dans leur état primitif; les carreaux soigneusement ajustés et les interstices de nouveau bouchés avec de la mie de pain.

Exili s'assura que nul ne pouvait s'apercevoir du travail qui avait eu lieu; pour plus de sûreté, il répandit en cet endroit une poignée de poussière, et seulement alors il parut disposé à reprendre sa confidence.

—Je vous écoute, maître, dit Sainte-Croix, que l'impatience dévorait.

—Sans doute, commença l'Italien, vous savez que la *chambre de la question* est située au rez-de-chaussée de la tour que nous occupons?

—Je l'ignorais.

—Je fis, moi, cette remarque, si heureuse pour nous, dès le second jour de mon entrée à la Bastille; car on avait eu l'idée de me torturer un peu pour m'arracher quelques confidences.

—Eh quoi! mon ami, on vous appliqua la question!

—Hélas! oui, chevalier, mais d'une façon fort douce, je vous jure. On voulait des révélations; je parus fort disposé à en faire. Jamais patient n'eut la langue si bien déliée.

Sainte-Croix regarda Exili d'un air singulièrement étonné.

—Comment! dit-il, vous, toujours si fort, vous vous êtes senti faible à l'approche de la douleur?

L'Italien ne répondit que par un sourire à la question de son jeune compagnon.

—Les juges, continua-t-il, me voyant si bien disposé à parler, furent saisis d'une épouvante vraiment extraordinaire.

—Que pouvaient-ils donc craindre?

—Peu de chose: seulement d'entendre mes réponses.

—Que vous demandaient-ils donc?

—Les noms des personnes qui m'étaient venues visiter depuis mon arrivée en France.

—Oui, je comprends.

—Véritablement, l'inquiétude de ces pauvres juges me faisait pitié.

Leur bouche m'interrogeait, leurs yeux me commandaient le silence.

Peut-être vous sera-t-il donné un jour de voir un tribunal interroger en tremblant un accusé, et redouter ses réponses plus qu'il ne redoute ses questions; c'est ce qui m'arriva, et c'est l'histoire de tous ceux qui se sont trouvés mêlés aux intrigues intimes de la cour.

Les grands, en général, aiment peu les hommes que le hasard ou la curiosité a rendus maîtres de leurs petites histoires, et je sais, moi, pas mal de secrets fort dangereux à porter.

—Je m'explique, dit Sainte-Croix, qu'on aime à vous savoir en lieu sûr. La Bastille garde les secrets.

—Ce fut tout à fait l'avis de mes juges; mais ils préférèrent ne pas partager mes secrets, dans la crainte de partager aussi ma prison; et comme je réussis à leur persuader que je parlerais à la première

douleur de la torture, ils y allèrent avec infiniment de précaution.

—Ah! s'écria Sainte-Croix, en se frappant le front, tout m'est expliqué maintenant.

—Quoi donc?

—La longueur de ma captivité, les difficultés qu'éprouvent mes amis lorsqu'ils sollicitent ma liberté.

—Que voulez-vous dire?

—Oui, c'est bien cela, continua le chevalier en repoussant son compagnon avec une sorte d'horreur; on sait que je partage votre cachot, ou peut croire qu'ensemble nous avons remué la cendre de vos souvenirs; qui sait! M. de Baisemeaux s'imagine peut-être que vous m'avez confié tous vos secrets, et votre amitié me condamne comme vous à une prison éternelle.

—Enfant, répondit l'Italien d'un air de pitié, les choses dont je vous parle passent bien au-dessus de la tête de M. le gouverneur de la Bastille; pour lui je ne suis qu'un fou peu dangereux.

Non, votre captivité ne viendrait pas de là, mais bien plutôt de Penautier, qui, s'il était un homme habile, devrait à tout jamais vous laisser ici.

—Oh! si je le croyais!

—Mais peu importe, puisque avant peu nous serons libre. Donc, écoutez-moi.

Tandis qu'on me torturait avec toute la douceur imaginable et qu'on faisait semblant de me serrer les pieds dans les *brodequins*, je pus examiner à loisir la chambre où je me trouvais.

Dans le fond, je remarquai une espèce de fourneau de forge où

l'on faisait chauffer les fers. On y fait grand feu quelquefois; par conséquent, je me dis que le conduit pour la fumée devait être fort large et allait directement jusqu'au toit. Je calculai ensuite que le mur contre lequel était adossé ce fourneau devait correspondre à l'un des murs de ma prison.

—Alors, c'est ce conduit que nous venons de voir?

—Précisément. Mais, comme bien vous pensez, je ne trouvai pas du premier coup.

Vainement, pendant plus de huit jours, j'interrogeai tous les murs, je sondai toutes les pierres, les unes après les autres, à la hauteur de notre étage; en effet, le conduit fait un coude brusque, de telle sorte que si la soupente entre les deux plafonds n'eût pas existé, toutes mes espérances étaient évanouies, car déjà, sur ce conduit, j'avais, par la pensée, bâti un plan d'évasion.

—Mais cette soupente, qui vous la fit découvrir?

—Le hasard. Appelé au greffe un jour, je vis ouverte la porte du cachot situé au-dessous du nôtre; j'aperçus le plafond.

Instinctivement j'en mesurai la hauteur; puis, ayant compté les marches pour remonter ici, j'en arrivai à me convaincre qu'il devait y avoir un grand espace vide. La nuit même je me mis à l'œuvre, je descellai les carreaux et bientôt j'eus trouvé ce que je cherchais.

—Mais, objecta Sainte-Croix, une fois dans la chambre de la question, en quoi serons-nous plus avancés?

—Attendez donc, poursuivit l'Italien. On devait m'appliquer la question de l'eau.

On y renonça. Mais lorsque les juges donnèrent l'ordre de me

reconduire dans ma prison, je pus voir le bourreau jeter l'eau préparée à l'avance dans un grand trou circulaire situé non loin du fourneau, et dont l'orifice était caché par des planches.

Je prêtai l'oreille. Un bruit sourd et prolongé me prouva que cette eau devait tomber à une grande profondeur; j'en conclus que ce trou pourrait bien être quelque citerne abandonnée communiquant avec les fossés de la Bastille. Il s'agissait de s'en assurer.

Aussitôt donc que j'eus découvert la soupente et trouvé le conduit de cheminée, je n'hésitai pas à m'y glisser. Arrivé à la Chambre des tortures, sans autres difficultés que deux grilles à desceller, je courus à ce que je croyais être une citerne, je soulevai le couvercle et je m'y engageai sans hésiter...

—Et vous vous étiez trompé, n'est-ce pas? interrompit Sainte-Croix, qui écoutait avec une anxiété terrible le récit de son impassible compagnon.

—Non, je ne me trompais pas. Arrivé, non sans périls, au fond de la citerne, j'y trouvai une espèce de canal bas et étroit où croupissait un demi-pied d'une eau puante et vaseuse.

Déjà je me croyais sauvé, je me voyais libre, lorsqu'au bout d'une quinzaine de pas, je fus arrêté court par un obstacle imprévu.

Une pierre énorme obstruait le canal en cet endroit, au-dessous, une très petite ouverture laissait seulement un libre écoulement à l'eau.

Hélas! contre cette masse tous mes efforts se brisèrent, inutilement je m'y ensanglantai les mains.

Enfin, je compris que je ne pouvais rester davantage, le jour allait

venir; je remis mon travail à la nuit suivante, et je regagnai mon cachot; je comptais creuser un passage au-dessous de la pierre. Malheureusement, le lendemain, j'avais un compagnon.

Sainte-Croix frissonna à ces mots, il se rappela la mort étrange de ceux qui jusqu'alors avaient partagé le cachot du terrible empoisonneur.

—Ce prisonnier, reprit Exili après un moment de silence, pouvait m'être un aide précieux.

Mais, avant de lui confier mes espérances, je voulais savoir s'il en était digne; une imprudence pouvait me coûter la liberté.

—En quoi? Son désir d'être libre ne devait-il pas être votre sûr garant?

—Enfant, dit Exili, une trahison pouvait aussi bien lui donner cette liberté! Pour l'éprouver, je lui fis une confidence insignifiante; dès le lendemain, il fit appeler le major général et lui révéla ce que je lui avais confié.

—Et ce fut son arrêt de mort?

—Vous l'avez dit.

—Malheureux! murmura Sainte-Croix.

—Oui, continua amèrement Exili, le malheureux! qui, sans scrupule, eût trahi la confiance d'un compagnon de misère!

Ah! cette mort-là ne me pèse guère! N'étais-je donc pas dans mon droit en me défendant?

Seul de nouveau, je renouvelai bien des fois encore le périlleux voyage; mais je dus renoncer à creuser un passage sous la pierre; le canal était soigneusement pavé, et les dalles de grès résistèrent à

tous mes efforts.

Alors j'entrepris de desceller la pierre. Œuvre gigantesque et qui eût paru folle à tout autre qu'un prisonnier, j'étais privé de toute espèce d'instruments et obligé de travailler dans l'obscurité la plus profonde.

Mais le temps et la patience sont deux forces auxquelles rien ne résiste. Donnez-moi des siècles et avec une épingle je renverserai la Bastille. La goutte d'eau presque impondérable qui tombe toutes les secondes, finit par user le rocher; ainsi j'espérais renverser cette pierre qui seule me séparait de la liberté.

Pendant deux ans de suite, toutes les nuits, j'entrepris mon périlleux voyage; on me donna un autre compagnon, il mourut; je voulais être libre.

J'avais réussi à me fabriquer quelques instruments: une scie, une sorte de ciseau, un levier...

Enfin, une nuit, après d'incroyables efforts, je sentis que la pierre commençait à se remuer dans son alvéole; j'eus comme un délire de joie, bientôt calmé, hélas! car je venais de m'apercevoir que jamais, avec mes seules forces, je ne parviendrais à détourner assez la masse pour m'ouvrir un passage.

—Oh! mais maintenant, s'écria Sainte-Croix, maintenant que je joindrai mes forces aux vôtres, nous renverserons cet obstacle.

Venez, Exili, n'attendez pas une minute. Oh! tenez, je sens dans mes bras une vigueur à remuer le monde.

Exili sourit.

—Vous êtes impatient, chevalier, dit-il.

—Impatient! lorsque je vois que je touche à ma liberté, seule chose précieuse ici-bas.

O mon ami! pourquoi m'avoir laissé agoniser à vos côtés pendant plus d'une année, dans ce cachot fatal, lorsque vous pourriez m'en ouvrir les portes!

Du jour où vous m'avez jugé digne d'être votre élève, pourquoi ne m'avez-vous pas dit: Viens, partons, soyons libres!

Mais vous ne comprenez donc pas que par ce bienfait, vous m'enchaîniez à vous pour toujours, bien plus que vous ne l'avez fait en partageant avec moi votre science fatale!...

—Je ne vous ai pas encore dit tous les obstacles, interrompit Exili; il en est un que le temps seul pouvait lever.

—Et lequel?

—Tout en travaillant la nuit à mon œuvre de délivrance, le jour j'employais toute mon intelligence à me procurer un plan exact de cette partie de la Bastille; il m'importait de savoir à quel point pouvait aboutir mon souterrain.

Il serait trop long de vous dire les mille ruses auxquelles je dus avoir recours pour en arriver à mon but. Enfin, après bien des essais, il me fut prouvé que le canal ne communiquait pas aux fossés de la Bastille, mais bien à une autre citerne située dans le jardin même du gouverneur.

—Et le découragement ne s'est pas emparé de vous? demanda le chevalier que stupéfiait tant de patience et de volonté.

—L'homme de cœur ne se décourage jamais; il tourne les difficultés qu'il ne peut surmonter, voilà tout. Aux imbéciles de

s'asseoir désespérés au pied de l'obstacle qui les arrête.

En feignant une maladie, je pus visiter le jardin du gouverneur.

J'ai vu la citerne; la remonter est un jeu d'enfant, et une fois sur le bord, il n'y a plus qu'une barrière matérielle, le rempart.

Il s'agit de descendre dans le fossé, et la hauteur est prodigieuse.

Il faut une échelle, me dis-je, mais cette échelle, je la ferai.

Et depuis, assembler les matériaux nécessaires, est devenu ma seule pensée.

Ce linge que vous m'avez vu demander pour vous et pour moi, matériaux; ces bandes de toile que j'obtenais du chirurgien pour un mal à la jambe que je n'eus jamais, matériaux.

Mais telle est votre inexpérience et la légèreté de votre caractère, que jamais vous ne vous êtes aperçu de rien.

—C'est vrai! s'écria Sainte-Croix, je me rappelle maintenant.

Que de fois je vous ai vu couper des bandes aux draps de votre lit et refaire ensuite la couture; mais ma pensée était si loin d'une évasion, que je ne songeais même pas à vous demander ce que vous en vouliez faire.

Mais pourquoi ne m'en avoir pas prévenu plus tôt?

Exili hocha la tête en souriant.

—En vous avertissant de mes projets, je rendais votre captivité mille fois plus pénible encore.

Par mes leçons, par mes travaux, j'ai pu vous abréger le temps.

—Mais ne pouvais-je vous aider?

—En rien. Il n'y avait qu'à attendre, et vous ne savez pas attendre.

—Cependant...

—Regardez-vous plutôt! Vos mains tremblent, votre visage est en feu, vos yeux tout hagards comme ceux d'un insensé.

Oh! je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, et j'ai bien agi comme je devais le faire.

Mais à cette heure? à cette heure tout est prêt, nous avons les matériaux nécessaires. Il faut peu de temps pour fabriquer une échelle solide, je sais où trouver un gîte sûr en sortant d'ici, dans un mois, chevalier, nous serons libres.

Délirant de joie, Sainte-Croix serra convulsivement Exili entre ses bras.

—O mon ami! mon maître, mon bienfaiteur, disait-il, que ne puis-je, à cette heure, donner tout mon sang pour vous, pour vous qui, après m'avoir fait fort contre les hommes, redoutable et puissant par votre science, me traitez comme un père son enfant, et m'admettez à partager le fruit de votre patience et de votre courage.

Oh! merci! mille fois merci! Madeleine, ma bien-aimée Madeleine! je vais donc te revoir, je vais donc être heureux encore, doublement heureux, par l'amour et par la vengeance!

—Encore faudra-t-il qu'à nous deux nous puissions remuer la pierre, interrompit le vieil alchimiste, qui sourit doucement de l'exaltation de son élève.

—En doutez-vous, Exili? Est-ce sérieusement que vous vous demandez si la masse cédera à nos efforts? Oh! je ne doute pas, moi...

Cependant Exili avait soulevé les couvertures de sa couchette.

Il éventra son matelas, plein de linges de toute sorte, amassés depuis près de deux années.

—Voilà nos richesses, dit-il.

Sur l'heure ils se mirent en besogne.

Le temps, pour Sainte-Croix, passait rapide comme l'éclair.

Seules, les nuits lui semblaient d'une intolérable longueur.

Il ne pouvait dormir. Fermait-il les yeux, d'épouvantables fantômes peuplaient son sommeil, ses rêves étaient toujours un horrible cauchemar.

Il se voyait dans le souterrain, s'épuisant en vains efforts pour ébranler la pierre; elle résistait; puis elle finissait par tomber sur sa poitrine; elle l'écrasait de sa masse...

Une autre fois il se croyait vraiment sur le rempart de la Bastille, tous les obstacles étaient franchis; il avait passé, sans être vu, à deux pas des sentinelles du jardin du gouverneur.

Il attachait solidement son échelle et se laissait glisser le long de la muraille. Il allait toucher terre, il était libre... Mais des soldats l'entouraient, il était pris.

Alors il s'éveillait en sursaut, le front mouillé d'une sueur froide...

Il n'avait même pas la ressource de son compagnon. L'impassible Italien dormait ou feignait de dormir d'un profond sommeil.

Assis tristement sur sa couchette, il attendait le jour avec une fébrile impatience; il attendait le jour pour reprendre l'œuvre de délivrance.

Il mangeait à peine et sans avoir la conscience de ce qu'il faisait.

—Vous vous tuez, lui disait souvent Exili; vous vous laissez abattre, vous usez vos forces en de folles impatiences; le moment décisif venu, votre vigueur vous trahira.

—Jamais. La fièvre ne me quittera que le jour où je serai hors d'ici.

Jadis Sainte-Croix attendait avec un certain plaisir les visites quotidiennes du guichetier apportant la pitance.

C'était pour lui comme un ressouvenir du monde dont il était depuis si longtemps séparé, un trait d'union entre la société des vivants et celle des morts.

Maintenant ces visites lui paraissaient insupportables. C'était chaque fois une demi-heure au moins de perdue.

Autrefois il aimait à faire causer le geôlier; il le retenait le plus qu'il pouvait, il lui demandait des détails sur la Bastille, sur M. de Baisemeaux, sur les autres prisonniers. Depuis que seule la pensée de la liberté emplissait son cerveau, il feignait de dormir, pour éviter de parler ou même de répondre.

Le porte-clefs même s'était aperçu de ce changement et s'en inquiétait.

—Bien sûr, disait-il à Exili, M. le chevalier doit être malade.

—C'est l'effet de la prison, répondit l'Italien.

—Vous devez avoir raison. Il avait pourtant l'air de s'y habituer.

—Il n'en avait que l'air.

—Ah! il a bien tort de se désoler ainsi et de se rendre malade; ça ne l'avance à rien d'abord, ensuite il est fort ennuyeux ici.

Que lui manque-t-il, excepté la liberté! Rien absolument.

—Dans le fait, il ne lui manque que cela.

—Alors, que n'en prend-il son parti?

Je ne sais quelle manie ont tous nos pensionnaires de soupirer après la liberté, comme s'il n'était pas tout simple de s'en passer!

—C'est ce que je dis au chevalier.

—Vous avez bien raison, monsieur. Qu'il demande plutôt à M. le gouverneur d'augmenter sa ration de vin, et il ne s'ennuiera plus.

—Je l'y engagerai.

—Enfin, concluait toujours le geôlier, il est avec vous, monsieur, et c'est un grand bonheur, car s'il était dangereusement malade, vous sauriez bien le guérir.

Le guichetier parti:

—Cet homme et son insipide bavardage me font mourir, s'écriait Sainte-Croix.

—Ce qui n'empêche, mon cher chevalier, que s'il était tant soit peu clairvoyant, il devinerait bien vite nos projets.

—Malheur à lui! s'il en était ainsi. Je suis votre élève, Exili, et comme vous, je saurai défendre ma liberté.

Si je savais qu'un soupçon eût germé dans sa creuse cervelle, j'aurais vite, et pour toujours, fermé sa bouche indiscrète.

L'œuvre avançait cependant, lentement, mais sans interruption.

Selon les calculs d'Exili, l'échelle devait être bien près d'atteindre la longueur nécessaire.

Dans toute la partie terminée, les deux prisonniers avaient, avec le

plus grand soin, essayé sa solidité. Elle pouvait porter un poids dix fois plus considérable que celui de chacun d'eux.

De distance en distance, de gros nœuds avaient été placés, afin de faciliter la descente.

Enfin, deux morceaux de fer qu'ils possédaient avaient été tordus de manière à former deux crampons à toute épreuve.

Sainte-Croix et son compagnon en étaient arrivés à compter non plus les jours, mais les heures qui les séparaient de leur fuite.

Tout était convenu, décidé. Au dernier moment, ils devaient briser une de leurs couchettes, afin de se procurer un levier pour desceller la pierre du souterrain.

Un après-midi, la veille de la nuit fixée pour leur évasion, les deux prisonniers terminaient leurs préparatifs, lorsque les verrous de la porte grincèrent dans leur pène.

Ils se hâtèrent de cacher tout ce qui pouvait les compromettre.

—Une visite à cette heure, murmura Sainte-Croix, qu'est-ce que cela veut dire?

—Rien de bon, sans doute, répondit Exili sur le même ton.

Le geôlier entra.

—Bonne et mauvaise nouvelle, messeigneurs, dit-il, bonne pour vous, monsieur le chevalier, mauvaise pour monsieur votre ami.

—On veut nous séparer? demanda Exili inquiet.

—Hélas! continua le geôlier, si ce n'était que cela! mais j'ai ordre de conduire monsieur le chevalier au greffe: ce soir il sera libre.

—Libre! s'écria Sainte-Croix, pâle d'émotion, libre!

Puis il chancela, battit l'air de ses bras inertes, et, comme une masse, se laissa tomber sur sa couchette.

—Ah! mon Dieu! s'écria le geôlier, il se meurt. Et moi qui croyais lui faire tant de joie; j'aurais dû prendre plus de précautions pour lui apprendre cette grande nouvelle.

Exili, courbé sous le poids d'une émotion tout autre, ne répondit pas.

—Merci, mon ami; ce n'est rien, dit Sainte-Croix, je vais mieux; ce n'est qu'un étourdissement déjà passé. Marchez, je vous suis.

Et il essayait de se relever.

—Quoi! murmura Exili, pas un mot pour moi?

Sainte-Croix ne sembla pas l'entendre.

—Je vous suis, répétait-il au guichetier; je vous suis, sortons d'ici...

—Je vous demande pardon, monsieur, répondit le guichetier, mais il faut auparavant que j'aille chez un autre de mes locataires. J'ai pris sur moi de vous prévenir quelques instants plus tôt, afin de vous laisser faire vos adieux à votre ami.

—Mais vous ne tarderez pas, je vous en prie, insista Sainte-Croix, on étouffe ici...

—Soyez sans inquiétude, monsieur le chevalier, je reviens.

Et le geôlier se hâta de sortir en refermant la porte.

Sainte-Croix, lui, qui paraissait avoir oublié la présence de son ami, colla son oreille à la serrure.

—Les pas s'éloignent, murmura-t-il, je les entends dans les escaliers; ils se perdent à l'étage au-dessous. Grand Dieu! s'il allait

ne pas revenir!

—Il reviendra, soyez-en sûr, prononça Exili d'un air sombre.

Cette voix sembla tirer le chevalier d'un songe; il fixa celui qu'un instant avant il appelait encore son sauveur.

—Pardon, dit-il, pardon, ma joie me fait honte, Exili; mais je n'ai pas été maître de moi. Songez donc que je m'attendais si peu à cet événement. Dire que je vais être libre!

—Oui, et votre liberté me condamne désormais à une éternelle prison. Vous l'avez oublié.

—Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit, mon ami, pardonnez-moi, mais croyez bien...

—Comment ne vous pardonnerais-je pas? reprit Exili en se contraignant visiblement; votre égoïsme est si naturel. C'est celui des gens heureux.

Pour vous, les portes s'ouvrent, que vous importe celui qui reste?...

—Oh! vous êtes cruel.

—Non, mais je connais les hommes pour les avoir pratiqués. Je ne me plains même pas du sort qui m'attend.

—Mais vous exagérez votre malheur. Tout est prêt pour votre évasion. Je devais vous aider, un autre vous aidera; vous ne tarderez pas, sans aucun doute, à avoir un autre compagnon.

—Je n'en ai que trop eu déjà.

Sainte-Croix eut un moment d'impatience presque aussitôt comprimé, mais Exili l'aperçut.

—Je comprends, continua-t-il, l'ennui que je vous cause.

—Mon ami, dit le chevalier, vous savez bien avec quel dévouement je vous aime; mais que puis-je pour vous? Une fois dehors, intriguer pour vous faire sortir?

—C'est inutile.

—Eh bien! alors?

—Écoutez-moi et ne perdons pas en vains propos le peu de répit que nous donne le geôlier. Vous pouvez tout pour moi.

—Vous exagérez, sans doute.

—Non, mais soyez sans inquiétude, ce que je vous demande ne vous compromettra pas.

—Quoi! vous penseriez...

—Que vous ne voudriez rien faire qui pût vous ramener ici, certainement, et c'est fort naturel.

Sainte-Croix voulut protester, l'Italien lui coupa la parole.

—Hâtons-nous, dit-il, de cette voix dure et brève que le danger et une grande détermination prise donnent aux hommes les plus forts.

Hâtons-nous, et retenez bien ce que je vais vous dire. Je suis las de la Bastille, votre départ me fera trouver la prison cent fois plus horrible.

Je ne saurais me résoudre à y rester encore, et je ne veux pas, je ne puis pas attendre un compagnon.

Demain je serai libre ou mort.

En prononçant ces paroles, l'Italien fixait sur Sainte-Croix ses yeux ardents, comme s'il eût voulu découvrir au fond de sa poitrine ses

plus secrètes pensées.

—Vous connaissez mes poisons, reprit-il enfin, avez-vous gardé le souvenir de celui que nous expérimentâmes ensemble sur notre malheureux porte-clefs?

—Que voulez-vous dire?

—Ce soir même, c'est sur moi que je ferai l'expérience.

—Vous empoisonner! Exili, y pensez-vous?

—C'est le seul moyen.

Ce poison, vous le savez, est le plus puissant des narcotiques; ne vous l'ai-je pas expliqué? Grâce à lui, je puis, pendant plus de vingt-quatre heures, arrêter sans danger mon existence. Ce soir donc on constatera ma mort...

—En quoi cela vous servira-t-il pour recouvrer votre liberté? Mon ami, votre douleur vous égare.

—Demain, deux guichetiers porteront mon cadavre au cimetière, sans plus de façons.

Le corps d'un prisonnier depuis longtemps oublié ne s'enterre pas à une grande profondeur; on creuse tant bien que mal un trou, on y jette le corps, et par-dessus on laisse tomber quelques pellettes de terre.

Puis, les geôliers s'en vont boire un coup au cabaret et tout est dit.

—Vous êtes sûr que c'est ainsi que cela se pratique?

—Notre guichetier me l'a dit cent fois. Maintenant, si là, au cimetière, se trouvait à propos un homme, un ami, possesseur de ce breuvage dont quelques gouttes ont rendu la vie au porte-clefs, que

vous croyiez mort, qu'arriverait-il?

—Ah! s'écria Sainte-Croix, je tremble de vous comprendre.

—Cet ami déblaierait bien vite la fosse, déchirerait le sac renfermant mon cadavre, et, faisant glisser dans ma gorge quelques gouttes de la liqueur bénie, me rendrait à l'existence.

—Mais c'est un moyen terrible, effroyable.

—C'est le seul, et je veux être libre. Maintenant, chevalier, vous plairait-il d'être cet ami?

—Non, jamais, jamais. Permettre à l'homme que j'aime le mieux au monde de risquer ainsi sa vie est au-dessus de mes forces. Je refuse.

—Soit. Personne alors ne viendra interroger ma fosse, peu importe. Mon corps ne sera plus à la Bastille demain.

—Maître, je vous obéirai, dit Sainte-Croix, agité d'une émotion terrible; je serai au cimetière demain.

—Et je ne manquerai pas au rendez-vous, chevalier; mais, sur toutes choses, hâtez-vous, aussitôt que les fossoyeurs se seront retirés, et souvenez-vous de la façon dont j'ai administré le contre-poison au guichetier.

Il remit alors à son compagnon une petite fiole qu'il était allé prendre dans la cachette aux poisons.

—Voici ma vie, lui dit Exili d'un ton solennel en fixant sur lui ses yeux ardents; ma vie est désormais entre vos mains. Pour tous, ce soir, Exili aura cessé de vivre.

L'Italien achevait de donner à son élève ses suprêmes instructions lorsque rentra le guichetier.

—Êtes-vous prêt, monsieur le chevalier? demanda cet homme.

Sainte-Croix se jeta dans les bras d'Exili:

—Adieu, mon maître, adieu, mon ami, lui dit-il. Puis, tout bas: A demain! ajouta-t-il.

—A demain! murmura l'Italien.

Et la porte se referma avec son bruit lugubre de serrures et de verrous.

Resté seul, le terrible alchimiste se promena longtemps avec une terrible agitation dans son cachot. Son exaltation était tombée.

Seul, désormais face à face avec lui-même, face à face avec la mort, il ne songeait plus à composer son visage, et les angoisses épouvantables qui l'agitaient auraient pu se lire sur sa figure d'ordinaire si impassible.

De temps à autre des mots entrecoupés lui échappaient.

—C'est folie, disait-il, de tenter une si dangereuse aventure. C'est défier Dieu que de défier ainsi la mort.

Et il reprenait sa promenade insensée.

—Eh! qu'importe, reprenait-il encore. Ne vaut-il pas mieux une mort violente et rapide qu'une longue agonie?

Qui sait? abattu par la maladie, affaibli par le désespoir, je donnerais peut-être à ceux qui entoureraient mon grabat un spectacle ridicule.

J'aurais peur, peut-être, moi qu'on ne vit jamais ni trembler ni pâlir. Qui peut répondre de soi lorsque vient l'heure suprême.

Qui sait? Je demanderais peut-être un prêtre. Ah! un prêtre! Exili,

l'empoisonneur! Exili, l'alchimiste, l'exécuteur des hautes-œuvres de madame Olympia, demander un prêtre!... Qui sait? sa curiosité pieuse m'arracherait peut-être mes secrets; il ouvrirait à mes yeux les soupiraux de l'enfer, il troublerait mon âme agonisante, égarerait ma raison vacillante, et je me confesserais humblement; j'avouerais tout, je demanderais pardon à Dieu!... Quelle comédie grotesque!...

Un sinistre ricanement, qui retentit lugubrement dans le cachot, ponctua ces dernières paroles.

—Non, non, continua l'empoisonneur, plus d'hésitation, plus de faiblesses.

Eh! si je meurs je ne connaîtrai que plus tôt le grand problème. La curiosité vaut bien un sacrifice.

Allons, le sort en est jeté; mes poisons, qui ne m'ont jamais trahi lorsqu'il s'agissait des autres, ne me trahiront pas lorsque ma propre existence est en jeu.

Et, se précipitant vers l'endroit où étaient cachées toutes ses richesses, il brisa les flacons et les creusets, répandit dans les cendres de l'âtre les élixirs mortels, jeta aux vents de la fenêtre les poudres mortelles.

Puis il souleva les carreaux de la soupente et y jeta tous les débris. Il y cacha aussi l'échelle presque terminée.

Comme il achevait ce travail:

—Il serait malhonnête, se dit-il, de priver le pauvre diable qui me succédera de ces moyens de s'enfuir; prévenons-le.

Et il retraça à la hâte le récit de ses espérances, joignant un plan à cette relation, et attacha le tout à l'extrémité de l'échelle.

Montant alors sur un escabeau, il grava sur la muraille, à l'aide d'une pointe de fer, ce seul mot:

Cherchez!

De la dernière lettre de ce mot, partait une ligne qui aboutissait aux carreaux descellés.

—A moi, maintenant! dit-il.

Déjà il saisissait la coupe où était préparé le narcotique, lorsqu'une réflexion, qui traversa son esprit comme un éclair, le cloua immobile.

—Si Sainte-Croix ne venait pas au rendez-vous! s'écria-t-il.

Et il réfléchit longtemps.

Ce profond observateur repassait dans sa mémoire les moindres circonstances qui avaient marqué les longs mois de sa captivité avec le chevalier.

Il rapprochait toutes les paroles, toutes les actions de son ancien compagnon; il en analysait le sens caché, les condensait jusqu'à en tirer des conséquences presque mathématiques. Enfin, de déductions en déductions, il en arriva à cette certitude horrible.

—Non, il ne viendra pas. Ou s'il vient, ce sera pour s'assurer de ma mort. Qui sait! il piétinera peut-être sur la terre fraîchement remuée, dans la crainte de me voir tôt ou tard sortir de la tombe comme un remords.

Oui, continua-t-il, se parlant tout haut à lui-même, tant était forte son émotion, oui, il doit me trahir; il me trahira.

La logique sans cela ne serait pas la logique. Il me doit tout, donc il me hait.

J'ai mis des armes entre ses mains, donc il les doit tourner contre moi.

Enivré du peu que je lui ai donné de ma science, il se croit fort, tout-puissant, maître du monde.

En moi, il a toujours vu plutôt un maître qu'un ami: son orgueil en est blessé.

Il croit pouvoir se passer de moi, il cherchera à me supprimer. Libre, que serais-je pour cet homme? Un complice.

On se débarrasse toujours de ses complices, lorsqu'on le peut sans danger; c'est élémentaire.

Mon ancien ami est donc aujourd'hui mon plus mortel ennemi.

Que peut être l'amitié pour un homme qui a lâchement abandonné son fils? A sa place, d'ailleurs j'agirais comme il agira; il est mon élève, c'est tout dire.

Oh! mais prends garde, chevalier, tôt ou tard je me vengerai. Je ne suis pas dans le cercueil encore; et un homme comme moi, lorsqu'il a deviné le danger, l'évite toujours.

J'ai encore une ressource!...

Exili s'assit alors devant la table, unique meuble du cachot, et, prenant une plume, couvrit deux pages de son écriture fine et serrée.

Dans cette feuille de papier, dont il avait relu attentivement plusieurs fois le contenu, il roula soigneusement une petite fiole semblable à celle qu'il avait donnée à Sainte-Croix, et serrant le tout dans un mouchoir, il sembla plus tranquille.

Sa figure reprit cette souriante ironie d'un homme qui vient par son adresse de conjurer un extrême péril.

La suscription de la lettre portait ces seuls mots:

A mon fils Olivier.

Lorsque le geôlier, portant le dîner des prisonniers, parut dans la prison à l'heure accoutumée, il trouva l'Italien étendu sur sa couchette.

—Seriez-vous malade, monsieur? demanda-t-il avec intérêt.

—Je me sens fort mal, répondit Exili.

—Il ne faut pas, monsieur, vous laisser ainsi abattre; vous avez perdu votre ami, mais bientôt M. de Baisemeaux vous enverra un autre compagnon.

—Le nouveau prisonnier trouvera la prison vide.

—Ne parlez pas ainsi, monsieur, reprit le geôlier en s'avançant vers la couchette de celui qu'il appelait son sauveur; vous ne sauriez croire combien vous m'attristez; allons, bon courage, votre tour d'être libre viendra, et si une bouteille de bon vin...

—Merci, mon ami, de votre intérêt; mais, je le sens, mon heure est

venue; je suis vieux, voyez-vous, très vieux, et j'ai beaucoup souffert dans ma longue existence.

L'âme est forte encore, l'esprit sain; mais l'enveloppe s'est usée; ma vie n'était plus qu'une lueur vacillante que le moindre souffle devait éteindre. La douleur d'une séparation inattendue m'aura tué.

Exili parlait ainsi d'une voix affaiblie. Le geôlier, attendri, essuyait dans le coin de ses yeux de grosses larmes d'attendrissement.

—Au moins, monsieur, si je pouvais quelque chose pour vous!

—Hélas! mon ami, on ne peut plus rien pour moi. Et cependant, si vous aviez gardé souvenir des quelques services que j'ai été heureux de vous rendre...

—Eh bien?

—Il ne tiendrait qu'à vous d'adoucir mes derniers instants.

—Que faudrait-il faire pour cela?

—Peut-être risquer votre place, votre liberté. C'est trop vous demander.

Le guichetier se redressa comme indigné qu'on pût douter de sa reconnaissance et de son dévouement.

—Je vous dois la vie de ma femme, monsieur, et la mienne. Ma vie est à vous, disposez-en.

—Eh bien! reprit lentement Exili, il faudrait, aujourd'hui même, faire parvenir ce paquet à l'adresse indiquée et me faire savoir, avant ce soir, si on a trouvé le gentilhomme auquel il est adressé.

Il y va du bonheur, de l'avenir, de la vie même de l'être que j'aime le plus au monde. Pouvez-vous faire cela?

Le geôlier se gratta le front, suivant son habitude, quand il poursuivait une idée:

—C'est terriblement difficile, prononça-t-il; vous savez que nous autres nous sommes prisonniers aussi, que nous ne sortons jamais de la Bastille.

Mais... attendez, oui, c'est égal; je vais envoyer un soldat prévenir ma femme que je veux lui parler; je la verrai au greffe, je lui glisserai votre paquet, et avant une heure elle viendra me rendre la réponse que vous désirez.

—Merci, mon ami, dit l'Italien visiblement attendri de cet humble dévouement, merci. Vous aurez adouci les dernières heures d'un mourant.

—Hélas! monsieur, je suis honteux de ne pouvoir faire que cela; mais, moi non plus, je ne suis pas heureux, allez.

—Quoi! vous n'êtes pas content de votre sort, vous, employé dans une forteresse royale?

—Ah! monsieur! si je n'avais une femme et des enfants...

—Eh bien?

—Il y a longtemps que j'aurais jeté au diable ce trousseau de clés.

—Que feriez-vous alors?

—C'est bien ce qui m'embarrasse. Qui voudrait employer un ancien guichetier de la Bastille? Ah! si j'avais des protections!...

—Vous avez donc une ambition?

—Hélas! oui; je voudrais être guichetier au Châtelet. Voilà une bonne place! bien payé, des profits, sans compter que là au moins

on n'est pas prisonnier: on peut aller, venir, dépenser un peu de ce qu'on gagne avec des amis.

—Eh bien! mon brave, outre que je suis médecin, je suis un peu prophète, je vous annonce qu'avant trois mois d'ici votre rêve sera réalisé.

—Dieu vous entende, monsieur, je vais toujours faire votre commission.

C'est avec une fébrile impatience que l'Italien attendit le retour de son messager. Enfin, comme six heures sonnaient, la porte du cachot s'entrebâilla, c'était l'honnête guichetier.

—Monsieur, cria-t-il, on a trouvé le gentilhomme!...

Et il s'enfuit en courant, craignant d'être surpris.

Une joie infernale éclata sur le visage d'Exili.

—A nous deux, chevalier, murmura-t-il, à nous deux, si tu manques à ta promesse.

S'asseyant alors sur son lit, il prit d'une main ferme le terrible narcotique, le porta à ses lèvres et retomba comme foudroyé.

. . . . . .

Le soir même, au moment de la première ronde de nuit, le chirurgien constata la mort du vieux prisonnier italien.

Le major général donna des ordres pour qu'on l'enterrât dès le lendemain.

Un seul homme pleura: l'honnête guichetier.

Il acheta un cierge et pieusement l'alluma devant la couchette du mort.

VII

LES AMOURS D'OLIVIER

Non loin de la place des Victoires, à deux pas de l'hôtel des Fermes, s'élevait le magnifique hôtel et s'étendaient les splendides jardins du riche financier Hanyvel, ce rival détesté de Penautier.

Le quartier compris entre la rue Saint-Honoré et la rue Jean-Jacques-Rousseau était alors comme la terre natale des hommes d'argent. Comme les dévots autour du clocher de la paroisse, tous étaient venus se grouper autour de l'hôtel des Fermes, temple du Plutus de l'époque, et leurs luxueuses demeures donnaient à ces rues, qui nous paraissent aujourd'hui si étroites et si sombres, la vie et le mouvement de la richesse.

De tous ces hôtels, où s'entassaient à profusion toutes les merveilles du luxe et des arts, un des plus riches était, sans contredit, celui de messire Hanyvel, seigneur de Saint-Laurent, receveur général du clergé de France.

A prix d'or, il avait racheté de vastes terrains encombrés de sordides masures, et, comme au coup de baguette d'un enchanteur, de riants jardins ombragés de grands arbres étaient comme sortis de terre, avec leurs pelouses, leurs massifs de fleurs rares, leurs charmilles, leurs jets d'eau et leur peuple de statues.

Rien ne troublait la délicieuse solitude de ce paradis terrestre, que révélaient seuls les grands arbres qui dépassaient les murs. A force d'argent, le financier avait fait fermer toutes les fenêtres qui, des

maisons voisines, dominaient son jardin, et il était bien maître et bien seul chez lui.

Seule, une petite lucarne placée presque sous les toits d'un hôtel contigu prenait jour sur l'oasis du receveur du clergé.

Cette lucarne, il ne l'avait jamais vue, et l'eût-il remarquée, que certainement il n'en eût pris aucun souci, des gens logés si haut n'existant pas pour un financier si riche.

Or, précisément à l'époque où le chevalier de Sainte-Croix fut arrêté, au sortir de l'hôtellerie du *More-qui-trompe*, un tout jeune homme, à la mine grave et austère, un peu triste même, était venu occuper le petit appartement d'où dépendait la chambre éclairée par la lucarne.

L'aspect du jardin, des pelouses, l'ombre des grands arbres l'avaient décidé, et, pour être sûr de n'être pas dépossédé, il avait payé une année d'avance, bien que ce ne fût point encore un usage établi par messieurs les propriétaires, et il n'avait pas tardé à prendre possession de son modeste logement.

Jamais il n'avait été si heureux.

On était alors aux premiers jours du printemps, les rayons du soleil avaient retrouvé leur chaleur, si bienfaisante aux pauvres gens; les arbres, les fleurs, les gazons renaissaient sous les tièdes caresses des brises d'avril.

Accoudé à son étroite fenêtre, le jeune locataire bénissait comme une grâce de Dieu la fortune de son voisin le financier.

Lui, pauvre habitant des mansardes, n'était-il pas de moitié dans le bonheur de l'homme riche? Ne jouissait-il pas du jardin comme s'il

en eût été le propriétaire.

Peu à peu, il s'était habitué à considérer un peu comme siennes toutes ces choses. Il disait en riant: *Mes* arbres, *mes* gazons, *mes* statues, *mes* fleurs.

Il gourmandait tout bas le jardinier paresseux qui s'endormait sur sa bêche, il se fâchait contre le maladroit qui déracinait une plante; bien mieux qu'Hanyvel, il connaissait au bout d'un mois toutes les richesses du jardin.

Bientôt, à ce grand attrait qui l'attirait à la fenêtre, vint s'en joindre un autre plus doux et plus impérieux.

Un matin, au détour d'une charmille, il aperçut la fille du seigneur de Saint-Laurent.

C'était une blonde et ravissante jeune fille, à la démarche légère et gracieuse; son cou, d'un dessin exquis, avait l'admirable blancheur de la nacre; d'épais cheveux faisaient à son front pur comme une divine auréole; sa bouche, petite et mignonne, était adorable d'expression, et ses lèvres roses en s'entr'ouvrant laissaient voir le plus riche chapelet de perles qu'eut jamais rêvé un empereur de l'Inde.

Ses yeux enfin, bleus et profonds, avaient des scintillements d'étoiles par une belle nuit de mai.

Ébloui de cette beauté surnaturelle, le jeune homme ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit la vision avait disparu, elle s'était évanouie comme un de ces rêves enchantés que l'on fait à vingt ans.

Ce n'était pas un songe, elle devait lui apparaître encore, cette

vision céleste...

Mais c'en était fait de son bonheur si tranquille jusque-là.

A demi-caché sous les plis d'un rideau, ses journées entières se passaient à épier la venue de la jeune fille dans le jardin.

Paraissait-elle, il s'enivrait de sa vue. Pour la mieux regarder, il eût voulu pouvoir arracher tous ces arbres qui faisaient ses délices quelques jours auparavant et dont les feuilles à chaque instant la cachaient à sa vue.

Tous les matins, à la même heure à peu près, elle venait visiter une magnifique volière placée au milieu d'un massif de plantes rares! c'était pour le jeune homme le plus beau moment de la journée.

Il l'aimait?

Et déjà son amour était si grand, si immense, qu'il ne tarda pas à reconnaître que désormais sa vie était perdue; qu'il avait au cœur une de ces passions profondes dont on meurt, parce qu'elles sont sans espoir.

Hélas! cette jeune fille était promise sans doute à quelque financier riche comme un galion, ou à quelque grand seigneur désireux de redorer son blason.

Et lui, qui avait osé lever les yeux sur elle, qui l'aimait de toutes les forces de son âme, d'où lui venait cette audace? qui était-il?

Il s'appelait Olivier et ne se connaissait ni parents, ni famille, ni personne au monde qu'il pût nommer de ce doux nom d'ami. A peine il savait son âge et il ignorait jusqu'au lieu exact de sa naissance.

Souvent il avait cherché à ressaisir les fugitifs souvenirs de ses

premières années, il ne se rappelait rien de précis; les quelques tableaux de son enfance, restés en sa mémoire, étaient vagues, indistincts, confus, comme ces réminiscences du rêve à l'heure où l'esprit flotte encore entre la veille et le sommeil.

Il se rappelait vaguement avoir été élevé à la campagne, au milieu des paysans.

En fermant les yeux, il croyait voir encore une petite ferme couverte de chaume, bâtie sur le bord d'une grande route à quelque pas d'un bois immense.

Il se souvenait encore des compagnons de ses premiers jeux, trois ou quatre petits paysans bien pauvres, bien sales, à peine vêtus, avec lesquels il allait se rouler dans les herbes ou jeter des pierres dans un petit ruisseau aux eaux bleues, qui coulaient à l'extrémité d'un grand jardin.

Là, s'arrêtaient toutes ses notions sur son passé, jusqu'au jour où il avait quitté la ferme pour n'y plus revenir.

Ce grand jour, par exemple, était resté merveilleusement présent à son esprit. C'était le premier épisode bien distinct de sa vie, le plus décisif aussi sans doute.

Un matin, un carrosse qui lui avait semblé magnifique, mené grand train par quatre chevaux et deux postillons, s'était arrêté devant la ferme.

Un vieux gentilhomme, que deux laquais traitaient avec le plus profond respect, en était descendu et avait demandé à se rafraîchir et à se reposer quelques instants.

Naturellement sa demande avait été accueillie. Tous les gens de la

ferme, ravis de la présence d'un si riche seigneur dans leur pauvre demeure et comptant sans doute sur une généreuse récompense, s'étaient empressés autour de l'étranger et s'étaient, à qui mieux mieux, efforcés de prévenir tous ses désirs.

Le gentilhomme cependant les laissait faire, sans paraître y prendre garde, avec cette suprême indolence des gens persuadés que tous les hommages leur sont dus. De tous les mets qu'on avait disposés pour lui sur une table rustique, à l'ombre d'une tonnelle, devant la porte de la ferme, il ne voulut accepter que quelques fraises et une jatte de lait.

Alors il s'était pris à regarder curieusement les marmots qui se tenaient debout à quelques pas, saisis d'admiration et de crainte, éblouis sans doute par la richesse de ses habits. Après un muet examen, qui dura près d'un quart d'heure, il s'entretint tout bas avec le fermier et sa femme.

Les propositions que l'étranger faisait aux pauvres habitants de la ferme étaient, paraît-il, bien séduisantes, car le mari et la femme poussèrent une exclamation de joie et commencèrent un long chapelet de remerciements et de protestations.

Le gentilhomme les interrompit en jetant sur la table une bourse assez lourde, dont le fermier s'empara avec avidité.

La fermière, elle, prit la main du petit Olivier, qui l'appelait maman comme, les autres, et, l'attirant près de l'étranger:

—Regarde bien ce digne seigneur, que le ciel bénisse, mon *fils*, il veut faire ton bonheur. Nous étions trop pauvres pour t'élever, il va t'emmener avec lui. Il te donnera de beaux habits et de bonnes

choses à manger; ainsi, remercie-le bien et tâche d'être sage et de l'aimer comme si tu étais son fils.

Ces paroles avaient si vivement frappé l'imagination de l'enfant, que, jeune homme, il croyait encore les entendre résonner à son oreille.

Mais, au moment où elles furent prononcées, elles lui parurent un arrêt terrible. Il n'y comprit rien, sinon qu'il allait quitter la ferme, ceux qu'il appelait son père, sa mère, ses frères, qu'il ne les reverrait plus; qu'il allait être obligé de suivre cet homme à l'air si sévère et si dur qu'il ne connaissait pas.

Il poussa des cris déchirants, et de ses petites mains se cramponnant à la fermière, il se débattit de toutes ses forces et se défendit tant qu'il put contre celui qui voulait l'emmener.

Mais ses chétifs efforts furent vains. Les deux laquais le saisirent, le transportèrent dans le carrosse où déjà était remonté le gentilhomme, la portière se referma, les fouets claquèrent et les chevaux partirent au galop.

Longtemps l'enfant pleura, la tête cachée entre les coussins du carrosse. Mais les plus grandes douleurs s'usent vite à cet âge; la source de ses larmes se tarit, et bientôt il s'enhardit jusqu'à regarder entre ses doigts, légèrement écartés, celui qui venait de l'enlever si brusquement à sa famille. Il lui trouva l'air doux et bon.

Le gentilhomme, qui n'avait cessé de l'observer, l'attira alors à lui, le prit sur ses genoux, et, écartant les cheveux bouclés de l'enfant, le baisa doucement sur le front.

—Cesse de pleurer, mon petit ami, lui dit-il d'une voix caressante,

ne vois-tu pas que je t'aimerai bien? Tu seras bien plus heureux avec moi qu'avec les pauvres gens que nous venons de quitter; car je suis très riche, très riche, et désormais tu seras mon fils. Tu n'auras qu'à désirer, et aussitôt tes désirs seront exaucés. Voyons, veux-tu que je sois ton père?

Le souvenir de la ferme, de celle qu'il appelait sa mère, traversa le cœur du pauvre petit, et de nouveau il se mit à sangloter et à se débattre en criant:

—Maman! maman! Je veux retourner près de maman.

—Ah! murmura le vieillard, à cet âge heureux tous les mauvais instincts dorment encore dans le cœur de l'enfant; mais le germe y est, et je saurai bien les éveiller lorsque cela sera nécessaire.

Et il se reprit à caresser son petit compagnon.

—Comment te nommes-tu, mon enfant? demanda-t-il d'une voix qu'il cherchait à faire la plus douce possible.

—Olivier.

—Eh bien! mon petit Olivier, pour commencer ta nouvelle existence, nous allons aller t'acheter de beaux habits, car nous voici arrivés à une grande ville; mais sèche tes pleurs.

La voiture, en effet, entrait au grand galop à Compiègne. Elle s'arrêta devant la plus belle hôtellerie, et un courrier avait sans doute précédé le voyageur, car l'hôte, son bonnet à la main, l'attendait sur le seuil et, s'inclinant respectueusement, lui offrit de le conduire à l'appartement qu'on avait préparé pour lui.

En moins d'une demi-journée, grâce à la facilité avec laquelle l'or glissait entre ses doigts, le vieux gentilhomme fit habiller son petit

protégé.

On le parfuma d'essences, on le confia à un coiffeur, si bien que le soir même il ressemblait à l'héritier de quelque grand seigneur de la cour; car, pour son petit costume, on n'avait épargné ni la soie, ni le velours, ni les dentelles.

Lorsque tout fut terminé:

—Regarde-toi un peu, mon enfant, dit le vieillard; commences-tu à moins regretter ta ferme et les guenilles qui te couvraient? J'espère que, si maintenant tu rencontrais un de ces petits paysans avec lesquels tu jouais, tu ne les regarderais même plus.

—Oh! je les aime bien, je voudrais retourner près d'eux, répondit le pauvre petit.

Le gentilhomme fit une grimace qui ne laissait aucun doute sur le peu de satisfaction que lui causait cette réponse.

—Serais-je par hasard tombé sur une bonne nature, grommela-t-il, sur une de ces âmes d'élite que ne gagne jamais la gangrène du vice, et qui traversent la vie sans être atteintes par la contagion du mal?

Ce serait, pardieu! une rare et curieuse déveine bien faite pour moi, en vérité. Mais, baste! quand cela serait, j'y trouverais encore un intéressant sujet d'études qui me reposerait des autres. Voir un honnête homme grandir sous ma tutelle, ne serait-ce pas miraculeux?

Par ma foi, je ne ferai rien pour changer la nature de cet enfant; il sera libre de suivre ses instincts, bons ou mauvais.

Le soir même, après un excellent souper, auquel Olivier fit à peine

honneur, tant il avait le cœur gros encore, le marquis ordonna qu'on lui amenât des chevaux.

Cet ordre sembla consterner l'hôte. Singulièrement attaché par la libéralité de sa nouvelle pratique, il espérait la garder au moins quelques jours, quitte à se surpasser.

Mais vainement il raconta les charmes des campagnes environnantes, les délices de sa maison, le moelleux de ses lits, le savoir-faire de son chef, le voyageur ne sembla même pas l'entendre.

La voiture fut attelée et bientôt continua sa route, menée à fond de train par les postillons largement payés.

Depuis cette mémorable journée dont les moindres détails étaient restés gravés dans sa jeune mémoire, Olivier pouvait facilement reconstruire sa vie tout entière; rien depuis ne lui avait échappé.

Jamais cependant il n'avait pu percer un étrange mystère qu'il sentait vaguement autour de lui, et lui répugnait.

Son protecteur, autant qu'il en avait pu juger, était un grand seigneur italien, immensément riche, qu'on appelait le marquis de Florenzi.

C'était un de ces hommes à la physionomie impassible, dont les traits de bronze n'accusaient jamais les années, et qui, vieillard avant l'âge, semblent rester toute leur vie sur les limites extrêmes d'une verte vieillesse, sans jamais tourner à la décrépitude.

D'une humeur douce et égale, affectueuse même, le marquis, dès les premiers jours, sembla vouloir sérieusement remplacer pour l'enfant la famille absente.

Il eut pour lui les soins les plus attentifs, l'entoura de maternelles prévenances, et ne le laissa pas, comme bien des fils de grand seigneur, aux seules mains de valets mercenaires.

Aussi Olivier n'avait pas tardé à s'attacher à son ami de toutes les forces de son âme aimante. Bien peu de mois s'étaient écoulés, que déjà il avait presque perdu le souvenir de la ferme.

Pour lui l'existence datait du moment où il avait été entraîné dans le carrosse de l'étranger.

A mesure que sa vive intelligence grandissait, les mobiles impressions de l'enfance s'évanouissaient, et à peine se souvenait-il d'avoir donné à un autre le doux nom de père qu'il donnait à son protecteur.

A la suite du marquis, Olivier avait traversé la France et l'Italie. Pendant quelques mois il avait séjourné à Florence; il avait ensuite passé l'hiver à Venise, et enfin était venu reprendre possession de son palais de Rome.

Le palais du marquis de Florenzi dans la ville éternelle suffisait à lui seul pour justifier la réputation de richesse de son possesseur.

C'était une de ces magnifiques demeures où dix générations ont pris plaisir à accumuler toutes les splendeurs du luxe et des arts de leurs époques.

Meubles, tableaux, tentures, armes rares, bahuts précieusement sculptés, argenterie miraculeusement ciselée, statues, bijoux, jamais plus magiques spécimens des richesses de l'Italie, la riche entre toutes, ne fit pousser à un connaisseur de plus justes cris d'admiration.

Le propriétaire de toutes ces merveilles était sans doute depuis longtemps blasé par leur possession, car il semblait n'y attacher aucun prix, et les ébahissements de quelques visiteurs privilégiés révélèrent seuls, à l'enfant la beauté de toutes les choses qui l'entouraient.

Le marquis recevait peu de monde. Il vivait presque seul, ne sortait que la nuit. Il passait des journées entières dans une grande bibliothèque, encombrée de manuscrits et de bouquins poudreux, communiquant par une petite porte, masquée par des rayons, avec une sorte de laboratoire d'où s'échappaient parfois d'étranges senteurs et une fumée âcre et pénétrante.

C'est dans cette bibliothèque que chaque matin Olivier venait embrasser celui qu'il appelait son père; parfois dans l'après-midi il y restait à jouer.

Les nombreux domestiques qui animaient le palais étaient d'ailleurs aux ordres de l'enfant, ils prévenaient ses moindres désirs. Voulait-il sortir, une voiture était bientôt attelée; jouer, il avait d'immenses jardins et des salles pleines des jouets les plus nouveaux.

Des maîtres de toutes sortes, les plus habiles de l'Italie, étaient chargés de son éducation, et leur tâche était facile, car il apprenait à merveille; son intelligence était comme une de ces terres fertiles qui rendent au centuple le grain qu'y hasarde la main du laboureur.

A Rome, il atteignit sa onzième année, et tous ceux qui l'entouraient ne pouvaient s'empêcher d'admirer le développement hâtif de ses facultés, la maturité précoce de sa raison.

Ainsi il vivait heureux, insouciant, lorsqu'une nuit, le marquis parut

au pied de son lit:

—Mon enfant, lui dit-il, il faut te lever et partir avec moi. Dis adieu à ce beau ciel de notre chère Italie; adieu à ce palais, merveille des arts; adieu à toutes ces choses qui t'entourent, que tu aimais et que peut-être tu ne reverras plus. Il faut partir.

Le visage du marquis, en prononçant ces paroles, était singulièrement altéré; sa voix était émue, une larme tremblait au bord de sa paupière.

L'enfant ne répondit d'abord qu'en jetant ses petits bras autour du cou de son ami.

—Pourvu que je ne te quitte pas, père, dit-il en l'embrassant, je ne regretterai rien.

—Pauvre enfant! reprit le marquis en le pressant sur sa poitrine, Dieu sait que tu seras le seul être que j'aurai aimé sur cette terre.

Ta douce voix et tes innocentes caresses m'attendrissent comme le bonheur et me troublent comme le remords.

Oh! que n'ai-je pu répandre plus tôt sur toi les trésors d'affection que je sens en mon cœur, de ce cœur qui n'avait jamais aimé auparavant!

Et comme Olivier, surpris et effrayé de l'exaltation de son ami et de la violence de paroles qu'il ne comprenait pas, s'attristait jusqu'aux larmes, le marquis continua d'un ton plus calme:

—Ne crains rien, enfant; à tout prix je saurai te faire une vie à l'abri des terribles vicissitudes de ma vie. Le souffle empesté du mal qui a flétri et desséché mon cœur ne t'atteindra pas. Je serai toujours là pour te protéger. De près ou de loin je serai ton égide.

Ma vie entière sera pour toi. Je te dois cela et plus encore...

Alors les domestiques étaient venus.

A la hâte on avait habillé Olivier.

Pêle-mêle, dans les coffres, on avait jeté les objets les plus précieux.

Les laquais allaient et venaient effarés, sans ordre, presque sans savoir ce qu'ils faisaient.

Ce n'était pas un départ, c'était une fuite.

Tous les préparatifs terminés, le moment venu de quitter le palais, le marquis fit venir un vieux serviteur de confiance que, dès le premier jour, il avait spécialement chargé du service d'Olivier.

Il lui ordonna de fermer toutes les portes.

—Cosimo, lui dit-il, lorsqu'il fut certain de n'être entendu par aucune oreille indiscrète, Cosimo, je suis entouré de dangers et d'embûches. Madame Olympia ne peut plus rien pour moi, demain la populace viendra se ruer dans ce palais.

Je me décide à fuir devant l'orage; mais je puis être pris, tué, emprisonné, que sais-je? On a peut-être déjà armé du poignard la main qui doit me frapper...

—O mon maître! balbutia le valet ému, ne parlez pas ainsi.

—Cosimo, tu m'es dévoué, n'est-il pas vrai? Tu me l'as prouvé cent fois...

—Oh! s'il ne fallait que mon sang...

—Je le sais, continua le marquis de cette voix brève que l'imminence du danger donne aux hommes résolus. Aussi ai-je

compté sur toi.

Je te confie cet enfant qui m'est plus cher mille fois que la vie; toi-même, tu l'aimes, tu me l'as dit cent fois.

Si je viens à disparaître, d'une façon quelconque, qu'il soit ton fils et ton seigneur.

Défends-le contre tous, même contre ma mémoire, si jamais on arrivait à savoir... et que pas un cheveu ne tombe de sa tête tant qu'un souffle te restera.

Le vieux serviteur étendit la main vers un crucifix d'ivoire qui se détachait sur le velours noir d'un cadre magnifique, le long des lambris de l'appartement.

—Je jure de ne plus vivre que pour l'enfant, prononça-t-il.

—Merci, mon vieil ami, dit le marquis, et maintenant prends ce portefeuille, tu l'ouvriras le jour où je viendrai à manquer à notre fils.

Le marquis, alors, jeta sur ses épaules un grand manteau sombre, prit la main d'Olivier, et, quittant le palais par une porte de service, gagna, par des rues détournées, les portes de Rome, suivi de quelques domestiques éplorés.

A l'extrémité du faubourg, une voiture de modeste apparence attendait les fugitifs; ils y prirent place lorsqu'on y eut entassé les richesses échappées au naufrage.

Puis on partit.

Mais les tristes prévisions du marquis ne se réalisèrent pas et les fugitifs purent gagner Naples sans être inquiétés.

Ils y restèrent cachés pendant cinq jours, au bout desquels Cosimo vint annoncer à son maître qu'il s'était entendu avec le

capitaine d'un navire anglais, qui s'engageait à les transporter dans le port de France qu'on lui indiquerait.

Mais en même temps il apportait une fâcheuse nouvelle: il avait vu trois ou quatre hommes de mauvaise mine rôder autour de la maison qui servait d'asile aux proscrits, ce ne pouvait être que des espions; s'embarquer devenait urgent.

Mais comment gagner le navire hospitalier?

Ici une généreuse discussion s'éleva entre le marquis et son serviteur. Ils ne pouvaient songer à quitter leur retraite ensemble: si on avait des soupçons, ils se changeraient en certitude lorsqu'on verrait deux hommes et un enfant.

Cosimo voulait que son maître partît le premier, puisque lui seul était en péril.

Le marquis déclarait qu'il ne se hasarderait dehors qu'après avoir la certitude qu'Olivier et Cosimo seraient en sûreté.

Enfin, après un assez long débat, il fut convenu que, sitôt la nuit venue, le marquis s'aventurerait le premier et tâcherait de gagner un endroit où une embarcation du navire anglais devait venir le prendre.

Olivier et Cosimo sortiraient une demi-heure après lui et iraient épier le résultat de la tentative. Si le plan réussissait, le marquis devait faire allumer un fanal sur l'embarcation qui l'aurait reçu et aussitôt son fils adoptif et le vieux serviteur s'embarqueraient pour venir le rejoindre.

Il fut fait ainsi qu'on en était convenu.

Le marquis quitta son asile; Olivier et Cosimo sortirent quelques

instants après lui et prirent une autre route.

Longtemps, errant sur les bords de la mer, l'enfant et le vieillard épiaient avec anxiété le signal qui devait leur annoncer le salut de l'homme qui leur était si cher.

En vain, pendant plus de deux heures, ils attendirent, interrogeant l'horizon muet.

—Il lui sera arrivé malheur, murmurait Cosimo; peut-être est-il mort à cette heure: qui sait, l'embarcation ne se sera pas trouvée au lieu indiqué!

Déjà il parlait de retourner sur ses pas, de se mettre à la recherche du marquis, lorsqu'il fut interrompu par un cri de joie de son jeune compagnon.

—Vois, disait l'enfant; vois le signal, il est sauvé!

Une lumière venait en effet d'apparaître à la poupe d'une petite embarcation qui glissait silencieuse sur les vagues au milieu des ténèbres.

Sans perdre une minute, Cosimo et Olivier sautèrent dans un batelet amarré près du bord et rejoignirent l'embarcation.

Tout danger pressant avait disparu.

Deux mois plus tard, les fugitifs s'installaient à Paris, dans un petit hôtel isolé, non loin du Jardin du roi.

Ils y habitèrent quelques mois, tranquilles en apparence. Le marquis avait repris ses habitudes et ses travaux, et Olivier, aussi heureux que dans le somptueux palais de Rome, avait recouvré son insouciance et sa gaieté.

Un matin, M. de Florenzi fit appeler son fils adoptif.

—Olivier, lui dit-il, je vais être forcé de te quitter pour longtemps, sans doute. Des motifs que tu connaîtras plus tard me commandent impérieusement cette séparation.

Je te laisse Cosimo, il me remplacera près de toi.

J'ai assuré ton existence et ton avenir; sans être riche, tu seras de beaucoup au-dessus du besoin.

Travaille, obéis à ta conscience, tâche d'être un homme.

—Non, jamais, jamais! s'écria Olivier en fondant en larmes, je ne veux plus, père, être séparé de toi.

—Il le faut, mon enfant, continua le marquis d'une voix grave et triste.

Je suis heureux de croire que tu te souviendras toujours de ton vieil ami. Autant que je le pourrai, je te donnerai de mes nouvelles; Cosimo prendra les mesures nécessaires pour me donner des tiennes.

Et maintenant, séparons-nous: cette maison, pour toi, ne serait pas sans danger. Cosimo a dû chercher pour vous un logement dans un autre quartier de la ville; occupez-le ce soir même.

Après bien des recommandations encore, qui prouvaient toute la tendresse, toute la sollicitude de M. de Florenzi pour son fils, l'heure des suprêmes adieux arriva.

Jamais Olivier n'oublia les dernières paroles du marquis; elles renfermaient l'énigme de sa vie.

—Mon enfant, lui avait-il dit, je ne suis pas ton père, bien que j'en aie la tendresse. Mais les gens qui t'ont confié à moi n'étaient pas

tes parents, et ta famille leur était même inconnue.

Un jour, un étranger t'avait confié à eux et, depuis, n'avait pas reparu. Les braves gens t'élevaient par charité.

Le jour où notre réunion n'offrira plus de dangers, si mon affection ne te suffit pas, eh bien! nous chercherons ta famille et, à nous deux, nous trouverons.

Depuis ce jour, Olivier n'avait pas revu le marquis de Florenzi.

A de rares intervalles seulement, Cosimo remettait à son jeune maître quelque billet mystérieusement parvenu et l'engageait à y répondre.

Olivier obéissait et remettait ses lettres au vieux serviteur. Parvenaient-elles au marquis? c'est ce qu'il ne pouvait savoir.

Maintes fois il avait à cet égard accablé Cosimo de questions.

Il le conjurait de lui dire ce qu'était devenu le marquis, le lieu de sa retraite, comment on recevait de ses nouvelles, comment on pouvait lui faire passer les réponses.

A ces sollicitations diverses, presque désespérées, Cosimo restait muet ou ne répondait que ces seuls mots:

—Je ne puis dire.

Ou encore:

—J'ai juré sur le Christ de me taire.

Force a été à Olivier de se résigner et bientôt même, voyant le chagrin qu'il causait à son fidèle serviteur, il renonça complètement à l'interroger sur ces secrets, dont la seule pensée lui causait un horrible serrement de cœur.

Les années s'écoulèrent paisibles depuis cette époque. Mûri par l'expérience et le malheur, Olivier fut homme avant l'âge.

Seul, sans autre ami que Cosimo, il ne vivait que par la pensée, dans le passé ou dans l'avenir, le présent lui semblait lourd à porter.

Déshérité de toutes les affections légitimes qui sont ici-bas le vrai bonheur, il s'était replié sur lui-même; mais sous les glaces de son abord, sous l'austérité de sa parole, se cachaient une âme ardente, un cœur fait pour aimer jusqu'au dévouement le plus absolu.

Une timidité presque invincible, un légitime orgueil de soi-même, une certaine honte de son isolement empêchaient Olivier de chercher des amis de son âge.

Il craignait de donner son amitié ou trop haut ou trop bas.

Trop bas pour son orgueil, pour sa dignité; trop haut pour son état et pour sa fortune.

Décidé à vivre seul, l'ambition devint la seule passion de cette âme ardente. Non cette ambition sombre et funeste qui fait les criminels atroces, mais cette ambition généreuse et ouverte qui fait regarder haut et ferme devant soi.

Le travail, ce divin consolateur, combla l'abîme des désirs qu'il sentait en lui.

Il travaillait pour arriver. Il voulait se faire un nom, lui qui n'avait pas de nom; un état, lui qui n'avait ni état ni protecteurs, ni aucun moyen de parvenir; une famille, lui qui n'avait pas même un ami dans le sein duquel il put verser ses douleurs ou ses espérances.

Lorsqu'il atteignit dix-sept ans, il voulut partir pour l'armée.

—Avec mon courage, disait-il, avec mon savoir, je serai tué ou

j'aurai un beau grade avant la troisième campagne. Au jour du combat, il pleut sur le champ de bataille des cordons, des épaulettes et des brevets de noblesse. Je me ferai noble par le sang.

Mais Cosimo combattit cette résolution. Il représenta à son jeune maître que le marquis désapprouverait cette entreprise. Il pouvait revenir d'un jour à l'autre. Quelle consolation resterait-il à ses vieux jours si son enfant bien-aimé venait à être tué!

Olivier se rendit à toutes ces raisons et essaya, en désespoir de cause, de se frayer un chemin dans la magistrature. Mais, là, il fallait au moins un premier protecteur.

Cosimo leva toutes les difficultés. Grâce à de mystérieuses relations, à des lettres de recommandation obtenues en cachette par le vieux serviteur, Olivier fut admis en qualité de secrétaire près de messire de Mondeluit, conseiller au Châtelet, membre du parlement, un des hommes les plus justement considérés de la magistrature d'alors.

Convaincu de la nécessité de s'instruire et de s'instruire vite, Olivier se consacra tout entier à sa nouvelle profession.

Rien ne lui coûta, ni les rebutantes recherches, ni les veilles prolongées; à la science aride des lois, il avait donné tout ce qu'il avait en lui de passion.

Souvent Cosimo, épouvanté des écrasants labeurs de son jeune maître, se prenait à regretter le jour où il lui avait facilité les moyens d'arriver près de messire de Mondeluit; il le conjurait de prendre quelques vacances.

—Vous vous tuez, monsieur, lui disait-il; est-il raisonnable,

vraiment, de travailler ainsi que vous le faites, jusqu'à compromettre votre santé? Ne devriez-vous pas suivre un peu les plaisirs des jeunes seigneurs de votre âge? Car, enfin, rien ne vous serait si aisé.

—Tu crois, mon vieil ami?

—Certes, monsieur; car enfin vous êtes riche et nous ne dépensons seulement pas le quart des revenus que vous a assurés M. le marquis, mon digne maître; nous vivons, c'est-à-dire vous vivez presque comme un gueux; excusez-moi, je veux dire comme un pauvre cadet ou comme un malheureux clerc.

N'était la facilité avec laquelle vous prodiguez l'argent pour soulager les infortunes que vous rencontrez sur votre route, je croirais presque que vous êtes avare, ce qui est une bien lamentable infirmité pour un seigneur jeune et beau comme vous l'êtes.

Olivier souriait aux remontrances de son fidèle serviteur.

—Tu m'appelles seigneur, répondait-il, et tu ne saurais seulement me dire mon nom.

Est-ce avec ce nom d'Olivier que je puis me présenter et faire figure dans le monde? Veux-tu que je vole un titre auquel je n'ai aucun droit?

Car enfin le marquis n'est pas mon père, tu le sais comme moi. Il m'a trouvé chez des paysans qui eux-mêmes m'avaient ramassé on ne sait où?

Cette fortune que je dois au marquis n'est entre mes mains qu'un dépôt. Je puis user de ses bienfaits pour mon existence, non pour mes plaisirs.

Ce nom que je n'ai pas, laisse-moi donc le gagner avec une

fortune.

Il est noble, il est grand d'être le premier d'une famille; je serai, moi, le premier de ma famille.

Alors Cosimo secouait tristement la tête et, pour quelques jours, faisait trêve de remontrances.

Il n'était pas convaincu; mais, habitué à obéir aveuglément aux moindres désirs du jeune homme, il eût cru manquer à son devoir en l'importunant.

Et certes ses lamentations eussent été vaines et se fussent brisées contre la volonté ferme du jeune homme.

Olivier allait bientôt recevoir la récompense de ses travaux.

Aimé et estimé du conseiller, il n'avait pas tardé à devenir son ami et son confident, bien plus que son secrétaire.

Tels avaient été les progrès du jeune homme que, dans les premiers temps, ils avaient stupéfié le sévère magistrat. Chaque jour, il s'ébahissait de trouver tant de science, de profondeur, de lucidité, alliées à tant de jeunesse.

Et, au bout de moins de trois ans, messire de Mondeluit considérait Olivier comme un autre lui-même.

Bien plus, il n'entreprenait jamais rien sans lui demander son avis, et il n'hésitait pas à lui confier l'entière direction des affaires les plus difficiles et les plus embrouillées.

Partout, cet honnête homme allait prônant les merveilleux talents de son jeune secrétaire, son assiduité, sa patience, toutes ses qualités, en un mot.

—Le temps n'est pas éloigné, disait-il souvent à ses collègues, où

ce jeune homme sera une des gloires, une des lumières de la magistrature française.

Telle était exactement la situation d'Olivier, lorsque, pour la première fois, il aperçut la fille du riche Hanyvel.

Cet amour, tout d'abord, lui parut sans danger:

—Je l'aimerai de loin, se disait-il, comme un frère; je l'adorerai comme une divinité placée bien au-dessus des vœux des pauvres humains.

Elle sera le rayon de ma nuit profonde, l'étoile de ma vie. C'est elle que j'invoquerai à mes heures de découragement.

Jamais elle ne saura que j'existe, mais je serai là pour veiller sur elle, et je ne l'importunerai de ma présence que si jamais elle a besoin d'un obscur dévouement.

Ainsi parlait Olivier tout en suivant des yeux la jeune fille, qui courait rieuse le long des pelouses, ou se promenait pensive sous les longues allées de tilleuls du jardin.

Il ignorait, l'imprudent, que chaque jour la passion grandit et s'exalte, que les obstacles l'irritent, que la solitude l'affole jusqu'au jour où, maîtresse souveraine, elle s'empare de l'esprit et du cœur, de toutes les facultés, de tout l'être.

Mais après moins de quinze jours il en était réduit à reconnaître et à s'avouer l'immensité de son amour; à se dire que désormais sa vie ne serait plus qu'un insoutenable supplice.

Toutes les flammes de son cœur, toutes les ardeurs de la passion si longtemps étouffées en lui, éclataient furieuses.

Il se sentait incapable de se maîtriser et d'arracher de son cœur

l'image de celle qu'il aimait.

Déjà il cherchait dans sa tête les moyens de se rapprocher d'elle, de respirer l'air qu'elle respirait, d'effleurer sa robe, d'entendre le son de sa voix.

—Mais à quoi cela me servirait-il, malheureux que je suis? s'écriait-il alors avec rage; ne serais-je pas couvert de huées le jour où l'on apprendrait que j'ai osé lever les yeux jusqu'à elle!

Il n'est que deux baguettes magiques pour forcer la porte d'un financier et obtenir la main de sa fille: l'or ou la noblesse.

Et je suis pauvre, et je suis un enfant trouvé! Si encore le marquis de Florenzi était près de moi!... Eh! que pourrait le marquis?

Sais-je seulement quel est cet homme mystérieux qui sème l'or à pleines mains, qui habite des palais comme n'en ont pas nos princes, qui semble tout-puissant et qui est obligé de fuir, de s'exiler, qui se cache comme un malfaiteur...

Oh! malheur! voici que maintenant, dans ma folie, j'insulte mon bienfaiteur!...

Oh! pardon! pardon! vous, mon seul ami, mon second père; pardon, je suis un misérable, un insensé, j'ai perdu la possession de moi-même...

Et, anéanti, écrasé de douleur, foudroyé par la conscience de son impuissance, il se laissait tomber sur son fauteuil et versait des torrents de larmes.

Alors il songeait au suicide. Mourir... cette idée était pleine de charmes; c'était comme l'image d'un repos délicieux, un verre d'eau glacée au malheureux qui, dans les sables du désert, meurt de soif et

de chaleur.

—Mais, alors, je ne la verrais plus, se disait-il.

Et, dans ce dernier abîme du malheur, il sentait tout son courage l'abandonner.

C'était chaque jour quelque crise semblable, et, au bout d'un mois de cette insoutenable existence, il était devenu méconnaissable.

Tous ses projets d'avenir étaient rompus. Que lui importait une profession qui ne pouvait le rapprocher de celle qu'il aimait? Il avait renoncé à ses travaux; il ne paraissait plus chez M. de Mondeluit. Il ne vivait véritablement que pendant une heure de la journée, celle où la fille de Hanyvel se promenait dans le jardin.

Le reste du temps, il errait comme un corps abandonné de son âme.

Espérant tuer le souvenir à force de fatigues, il louait des chevaux et courait du matin au soir, par tous les temps, dans les environs de Paris; le soir, fort avant dans la nuit, quelquefois il rentrait, brisé de lassitude, se tenant à peine debout; mais ce n'était qu'une souffrance de plus ajoutée à ses autres souffrances; les nuits qui suivaient ces journées étaient nuits sans sommeil.

Inquiet de la subite disparition de son secrétaire, le conseiller vint lui-même s'informer de la cause qui le retenait ainsi loin de lui.

Olivier répondit qu'il était malade, et, comme son maître l'interrogeait, il répondit d'une façon si vague, si singulière, on voyait si bien que son esprit était ailleurs, que M. de Mondeluit, effrayé, sortit en faisant à Cosimo toutes sortes de recommandations.

A vrai dire, elles étaient parfaitement inutiles, le vieux serviteur était

dans un état d'angoisse inexprimable.

Dès les premiers jours, ainsi qu'il l'expliqua au conseiller, il s'était aperçu de quelque chose, mais, pensant qu'il s'agissait simplement d'une amourette, loin de s'en affliger, il s'en était réjoui.

Lorsqu'il avait reconnu son erreur, il avait voulu parler à son jeune maître, essayer quelques timides observations; mais Olivier, dur pour la première fois de sa vie, lui avait brutalement enjoint de ne pas se préoccuper de ses affaires.

—De sorte, monsieur le conseiller, conclut Cosimo, que je ne sais vraiment que faire et que je ne vois que vous qui puissiez me sortir de mes anxiétés.

—Je ne vois rien à tenter, répondit le magistrat; tâchez seulement d'éloigner votre maître de Paris, ne fût-ce que pour quelques jours.

Cosimo essaya de suivre ce conseil; mal lui en prit.

Un matin, après une nuit d'insomnie et de désespoir, nuit pendant laquelle il avait été vingt fois sur le point de se débarrasser d'une vie qui lui devenait à charge:

—Que je suis donc fou, se dit-il, de me laisser réduire à cet état par mon imagination, pour une jeune fille à laquelle je n'ai jamais adressé la parole, qui ne sait même pas que j'existe, qui en aime peut-être un autre!

Et dire que je ne sais même pas son nom...

Une idée subite traversa son cerveau.

—Mais ce nom, continua-t-il en parlant tout haut, emporté par son délire, ce nom, je puis le savoir; je n'ai qu'à descendre dans la rue, à interroger...

Et sans même prendre le temps de jeter un manteau sur ses épaules, il descendit tout courant.

—Monsieur, lui cria Cosimo, monsieur...

Il ne répondit pas; le fidèle serviteur s'élança sur les traces de son jeune maître; mais l'âge avait alourdi ses pas; arrivé à la porte de la rue, il ne vit plus personne. Après avoir marché vainement dans les rues environnantes, il remonta tristement.

—Je suis un mauvais gardien, se disait-il; comment oserai-je jamais reparaître devant M. le marquis? il m'avait confié un dépôt sacré, et je n'ai pas su veiller dessus.

Olivier, pendant ce temps, rôdait autour des portes de l'hôtel Hanyvel; il attendait la sortie de quelque laquais pour entrer en conversation avec lui.

Enfin, un valet parut sur la porte. Mais, au moment de s'adresser à cet homme, la résolution manqua au timide amoureux; il fit quelques pas vers lui, puis rebroussa chemin.

Cependant l'heure s'avançait; les portes et les fenêtres s'ouvraient; Paris s'éveillait; les rares marchands de ces rues aristocratiques ouvraient les volets de leurs boutiques, les laquais allaient et venaient.

Même on commençait à regarder curieusement ce jeune homme à la mine pâle et défaite, sans habit et sans chapeau, qui se tenait immobile, appuyé sur une borne de la porte d'un hôtel.

—Allons, assez de lâcheté comme cela! se dit Olivier, il faut agir.

Et résolument il s'avança vers un domestique chamarré d'or sur toutes les coutures, qui sortait de chez Hanyvel.

Il se trouva que la précipitation d'Olivier à descendre de chez lui le servait bien.

Le laquais, jugeant le jeune homme sur le costume, le prit pour un serviteur d'une maison voisine.

C'est donc sans façon qu'il accepta un verre de vin que lui offrit Olivier, et qu'ils allèrent boire chez un suisse du voisinage; car à cette époque presque tous les concierges,—pour rien au monde je n'écrirais le mot *portier*, à cause du mien,—des maisons riches avaient un petit réduit où ils *vendaient vin*.

Après une conversation insignifiante, dont Olivier se tira assez bien pour n'inspirer aucun soupçon, il se hasarda à demander au domestique, de la voix la plus indifférente qu'il put prendre, le nom de la fille de la maison. Le laquais répondit qu'elle s'appelait Henriette.

C'était tout ce que voulait savoir Olivier. Cette réponse obtenue, il fut sur le point de s'enfuir, la prudence le retint.

Il causa encore pendant quelques minutes de choses et d'autres, et enfin, jugeant avoir assez fait, il paya et regagna précipitamment son logis, le cœur bondissant de joie, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

A sa vue, Cosimo ne put retenir une joyeuse exclamation.

Olivier courut à lui, et, le serrant entre ses bras:

—Mon ami, mon vieil ami, mon fidèle, elle se nomme Henriette; je suis le plus heureux des hommes.

—Alors, monsieur, reprit Cosimo, vous vous déciderez peut-être à déjeuner, à prendre au moins quelque chose pour vous donner la

force de supporter votre bonheur.

—Tout ce que tu voudras, mon fidèle... Et se parlant à lui-même: Henriette, murmurait-il, fut-il jamais nom plus doux à prononcer... Henriette!

—Bien évidemment, se dit Cosimo attristé de cette exclamation, mon pauvre jeune maître est un peu fou.

Ah! j'en ai bien vu dans ma jeunesse, des jeunes seigneurs amoureux; mais jamais de cette façon singulière; ils n'en perdaient pas le manger, eux, encore moins le boire...

Prononcer le doux nom de celle qu'il aimait, se le répéter à lui-même, suffit pendant deux ou trois jours au bonheur d'Olivier.

Bientôt il désira plus.

—Il faut que je la voie de près, pensa-t-il, que je puisse m'incliner devant cette beauté céleste.

Et de nouveau, un matin, il alla s'embusquer à la porte de l'hôtel Hanyvel, bien décidé à ne quitter la place que lorsqu'il aurait vu sortir Henriette.

La jeune fille était-elle malade, était-elle absente? C'est ce que ne pouvait savoir le jeune homme; toujours est-il que durant trois jours il attendit en vain.

Le quatrième, qui était un dimanche, comme il commençait à se désespérer, la lourde porte de l'hôtel roula sur ses gonds, et la jeune fille parut, plus belle, plus radieuse encore que ne la rêvait Olivier.

Derrière elle s'avançait un domestique portant un livre d'heures et un carreau de velours. Après quelques hésitations, le jeune homme se décida à la suivre. Elle se rendait à l'église voisine.

—Comment n'avais-je pas songé à cela! se disait Olivier, fut-il jamais moyen plus simple de la contempler et de l'adorer à mon aise!

Et ses yeux ne pouvaient se détacher de la jeune fille qui priait avec recueillement. Olivier ne tarda pas à s'assurer qu'Henriette venait ainsi à la messe presque tous les matins.

Il pensa que son bonheur était assuré. Il se répétait cent fois le jour qu'il pourrait, à son gré, voir, admirer celle qui désormais occupait toute sa vie.

Il ne se demandait même pas si Henriette l'avait remarqué.

Et pourtant il en était ainsi. La jeune fille avait ressenti une émotion étrange à la vue de ce jeune homme que, chaque matin, elle rencontrait accoudé à l'un des piliers de l'église. Involontairement son cœur s'était élancé vers lui.

Olivier, il faut le dire, était bien digne de cette sympathie; il avait un de ces visages dont la douceur n'exclut ni la fierté ni l'énergie; une fine moustache noire estompait sa lèvre supérieure, sa joue avait encore le velouté de l'adolescence; enfin, sa pâleur et sa mélancolie donnaient à sa physionomie une ravissante expression, ses yeux grands et expressifs, tour à tour tristes ou rayonnants d'audace, semblaient comme le miroir de cette âme si généreuse et si noble.

Il n'y avait pas à se tromper à ces regards que faisait trembler l'émotion.

Sans doute, Henriette, involontairement, avait fait toutes ces remarques, car la première fois que ses yeux rencontrèrent ceux d'Olivier, elle mit dans son regard les plus exquises caresses d'un

chaste amour.

Sous ce regard, le jeune homme chancela. Jamais, dans ses rêves les plus insensés, il n'avait rêvé un pareil bonheur. Il rentra chez lui en disant que désormais il avait assez vécu, qu'il n'avait plus rien à souhaiter sur cette terre.

Ce qui n'empêcha que le lendemain, à l'heure accoutumée, il était accoudé le long d'un des piliers de l'église.

Cette fois, il sortit un peu avant la jeune fille, et, pour la voir passer, il s'arrêta sous le porche.

Henriette l'avait aperçu. Soit émotion, hasard, ou intention presque irréfléchie, elle laissa tomber son livre d'heures. Olivier se précipita, et, ramassant le livre, le rendit à Henriette. Elle pâlit d'une inexprimable émotion; puis, se remettant:

—Merci, monsieur, dit-elle au jeune homme, d'une voix d'or, qui le plongea dans une nouvelle extase.

A dater de cet important épisode de ses amours, chaque matin, à la fin de la messe, Olivier devançait Henriette, et, s'arrêtant près de la porte, il lui offrait respectueusement l'eau bénite. Ils ne s'étaient pas parlé encore, mais ils savaient à n'en pas douter qu'ils s'aimaient.

Ils en avaient une certitude que ne leur eussent pas donnée tous les serments de la terre.

—Il faut oser enfin, se dit Olivier.

Et il écrivit une petite lettre qu'il plia soigneusement, de manière à la réduire au moindre volume possible. Pendant la messe, à un moment où Henriette levait les yeux sur lui, il lui montra le papier

qu'il avait gardé à la main.

Elle rougit, baissa les yeux, comme indignée, peut-être l'était-elle réellement, mais à sa sortie, une seconde fois, elle laissa tomber son livre. Olivier le ramassa encore, mais lorsqu'il le lui remit il avait eu le temps d'y glisser le billet.

Elle le remercia froidement et presque sans le regarder.

Olivier se sentit froid au cœur de ce maintien de glace.

—Malheureux! s'écria-t-il, qu'ai-je fait! J'étais heureux et voici que j'ai compromis mon bonheur; ah! s'il en est ainsi, je saurai me punir de ma folie.

Ce billet n'était rien moins qu'un rendez-vous.

A l'une des extrémités du jardin, dont souvent il avait fait le tour, à l'endroit le plus ombragé, Olivier avait remarqué une brèche.

On avait négligé depuis longtemps de la réparer; mais pour fermer l'accès aux maraudeurs de nuit on y avait établi une solide cloison de planches.

Ces planches étaient assez éloignées les unes des autres pour que, dans l'intervalle, on pût y passer la main. Au dedans, il n'y avait rien à craindre; au dehors, on ne risquait rien, cette partie du jardin donnant sur un désert.

C'est là qu'Olivier conjurait Henriette de se rendre, le soir même, à la tombée de la nuit. Il connaissait assez les habitudes de la maison de Hanyvel pour savoir qu'à cette heure-là la jeune fille devait être libre.

Revenu chez lui, il s'enferma dans sa chambre et attendit l'heure avec une mortelle anxiété. Ses craintes étaient telles qu'il n'avait

même plus le courage de réfléchir.

Dans l'après-midi, Henriette parut dans le jardin. D'ordinaire, son premier regard était pour la mansarde, ce jour-là elle affecta de ne pas lever les yeux.

Penché imprudemment à sa petite fenêtre, au risque de se rompre le cou, Olivier la suivait à travers les méandres du jardin. Bientôt elle disparut sous les arbres.

Cet incident rendit quelque courage au pauvre amoureux; il pensa qu'elle allait visiter et reconnaître l'endroit du jardin dont il lui avait parlé dans sa lettre.

Enfin, le soir vint. Bien longtemps avant l'heure fixée, Olivier était assis sur une pierre, non loin de la barrière des planches.

Il faisait grand jour encore et il calculait combien de temps il avait encore à attendre, lorsque le bruissement d'une robe sous la charmille du jardin lui annonça la présence d'Henriette.

Il se leva en chancelant, il voulut parler, mais les battements de son cœur l'étouffaient, la voix s'arrêta dans sa gorge aride.

L'amour de tête a toujours de l'esprit, de l'à-propos, il sait habilement saisir les occasions; peut-être est-ce pour cela que les femmes n'aiment que ceux qui ne les aiment pas; l'amour vrai est maladroit toujours, mais sa maladresse est souvent sublime.

Ne pouvant parler, Olivier se laissa tomber à genoux en élevant ses mains jointes au-dessus de sa tête.

—A demain, lui dit une voix argentine.

Et une petite main se glissa dans un intervalle des planches: Olivier saisit cette main et la couvrit de baisers; mais la main se retira...

Il resta de longues heures au même endroit, en extase, insensible à tout ce qui l'entourait.

VIII

PREMIERS MALHEURS

Le lendemain de ce jour eut bien d'autres lendemains encore. Les deux amants prirent l'habitude de ces douces causeries de chaque soir.

Jamais plus chaste amour ne ravit deux cœurs plus dignes l'un de l'autre.

Olivier voulut se faire pardonner son audace. Peu à peu, sans réticences, sans détour, Olivier raconta son histoire à Henriette.

—Hélas! mon amie, je suis indigne de vous.

—Non, répondait la jeune fille, puisque mon cœur vous a choisi.

—Votre père consentira-t-il jamais à notre union?

—Pourquoi non? Qu'était-il avant d'être riche?

—C'est vrai, ma douce Henriette; mais malgré mon peu d'expérience du monde, je sais fort bien que ceux qui sont arrivés n'aiment pas à se rappeler d'où ils sont partis.

—Mon père n'est pas ainsi.

—Dieu le veuille!

—Et, d'ailleurs, n'avez-vous plus de courage? Conquérir une position, est-ce donc si difficile, lorsque celle que l'on aime doit en être le prix? et vous m'aimez, n'est-il pas vrai, mon ami?

—Oh! mille fois plus que je ne saurais vous le dire, que vous ne sauriez l'imaginer.

Et, pour la centième fois, Olivier reprenait le triste récit de ses tortures avant le jour où, pour la première fois, sa main avait touché celle de son Henriette.

Il avait alors repris ses travaux avec plus d'acharnement que jamais, et avec un tel succès que le conseiller lui-même lui avait annoncé qu'il allait s'occuper de faire les démarches nécessaires pour lui obtenir une place, premier acheminement vers une grande position.

Plus que jamais l'espérance dorait le ciel des deux amants, lorsqu'un soir, en arrivant au rendez-vous, Olivier y trouva Henriette. Il avait cependant devancé l'heure.

—Nous sommes perdus, lui dit-elle en fondant en larmes.

—Qu'y a-t-il, grand Dieu?

—Mon père a trouvé un parti pour moi,... à ce qu'il dit...

—Il veut vous marier?

—Il le veut, et avant la fin de ce mois.

—Et avez-vous pu consentir, vous, Henriette?

—O Olivier! pouvez-vous être injuste et ingrat à ce point; pouvez-vous ainsi méconnaître votre amie? J'ai tout fait, hélas! j'ai pleuré, j'ai supplié, je me suis traînée aux pieds de mon père...

—Il a pu résister à vos larmes?

—J'ai été jusqu'à lui dire que j'en aimais un autre:—«Eh! que m'importe!» m'a-t-il répondu.

—Oh! malédiction! s'écria Olivier; Henriette, le nom de cet homme que l'on vous destine? son nom! son nom!...

—Mon ami, votre colère m'épouvante; ce nom, je ne vous le dirai pas. Mais, croyez-moi, ne m'accusez pas, j'ai résisté, je résisterai encore; dût-on me traîner à l'autel, on ne m'arrachera jamais le: Oui! fatal qui doit m'enchaîner à un autre.

—Oh! merci, mille fois merci! mais que devenir, que devenir?...

—Je ne suis qu'une femme, Olivier, c'est à vous de voir, d'aviser. Quoi que vous décidiez, je vous obéirai sans hésitation, dussé-je être perdue après. Doutez-vous encore de mon amour? Mais adieu, mon absence pourrait être remarquée; adieu... et à demain....

Et elle s'éloigna, laissant Olivier foudroyé.

—Voir, aviser, se disait-il, quel parti prendre? Aviser à quoi? Que puis-je, moi, faible, isolé, sans amis?...

Dans ces perplexités, il résolut de consulter Cosimo. Après lui avoir fait jurer un secret absolu, il lui raconta l'histoire de ses amours.

Le vieux domestique sourit; depuis très longtemps il savait aussi bien que son jeune maître ce grand secret que lui arrachait la douleur.

—Et maintenant, fit Olivier en terminant, que me conseilles-tu de faire?

—Par ma foi, monsieur, la chose ne demande pas grande réflexion.

—Comment cela?

—Nous avons de l'or ici, n'est-il pas vrai? une somme assez forte, à ce point que souvent la peur des voleurs me prend. Eh bien, envoyez le vieux Cosimo vous acheter une bonne voiture; mettez de

l'or dans vos poches, des pistolets dans vos fontes, une bonne lame dans votre fourreau, et....

—L'enlever!...

—Vous l'avez dit, monsieur.

—Et après?...

—Comment, après? Ah! j'en ai beaucoup vu des enlèvements, mais je n'ai jamais vu les amoureux embarrassés après; avant, je ne dis pas.

—Mais où la conduire?

—Le monde est grand, monsieur.

—Non! s'écria Olivier avec violence, non! tu me conseilles une méchante action. Jamais je ne saurais me résoudre à perdre d'honneur celle que j'aime; jamais!...

—Alors, monsieur, laissez-la épouser l'autre.

—Tais-toi, malheureux! vociféra Olivier furieux, tais-toi!

Et il courut chez messire de Mondeluit, pensant y trouver un bon conseil.

Le magistrat travaillait dans son cabinet lorsque se présenta le jeune homme.

—Je viens vous prier, mon maître, lui dit-il d'un ton solennel, de bien vouloir m'entendre et me prêter votre assistance; il s'agit d'un acte qui doit influer sur ma vie entière, et je me reprocherais d'avoir pris une détermination sans vous consulter.

M. de Mondeluit parut extrêmement surpris de ce solennel exorde; il repoussa vivement les papiers amoncelés devant lui et,

attirant un fauteuil au coin de sa cheminée:

—Parlez, dit-il, je vous écoute.

Le malheureux amant recommença le récit de ses amours et de ses malheurs.

Mais, à mesure qu'il parlait, le front de son auditeur se faisait froid et sévère; par instant même, il haussait les épaules.

C'est qu'en effet le digne magistrat ne comprenait rien à ce qu'il entendait. C'était assurément le meilleur et le plus honnête des hommes, mais le mot amour avait toujours été pour lui vide de sens.

Même, il n'était pas fort éloigné de croire que tous les sentiments dont il avait entendu parler quelquefois étaient une pure invention des poètes.

Lorsqu'il avait eu vingt-cinq ans, son père, qui avait quatorze bonnes mille livres de rentes, lui avait présenté la fille d'un de ses collègues, qui possédait, de son côté, dix-huit mille livres de revenus.

La jeune fille n'était ni laide ni jolie: elle passait pour une excellente femme de ménage; le jeune homme jouissait d'une excellente réputation; les préliminaires ne furent pas longs.

On leur mit la main dans la main, on les conduisit à l'église, et ils furent mari et femme. Le soir, il y eut grand dîner, et voilà...

De ce premier jour de noce le souvenir qui était resté le plus présent à l'esprit de M. de Mondeluit était celui de ses souliers.

Qu'y faire? Il avait mis ce jour-là de magnifiques escarpins à boucles d'or tout flambant neufs, et ils lui meurtrirent horriblement les pieds toute la journée.

Aussi, avec quelle impatience il attendit le soir pour retirer les chaussures maudites!...

Depuis, il avait aimé sa femme fidèlement, loyalement; il en avait eu deux enfants, une fille et un garçon, et il ne pensait pas que personne pût aimer autrement que lui.

L'histoire que lui racontait son secrétaire lui semblait donc la plus invraisemblable, la plus folle, la plus grotesque du monde. A part soi il pensa que le jeune homme avait l'esprit légèrement détraqué. Autant eût valu essayer lui faire traduire le Koran.

Lorsque Olivier eut fini:

—Mon cher enfant, dit-il, avez-vous fait bien attention aux conclusions du procès que je vous confiai hier soir?

—Mais, monsieur, dit Olivier, de grâce, donnez-moi votre avis...

—Je pense que ces conclusions sont d'autant plus remarquables...

—Oh! monsieur! pouvez-vous vous jouer ainsi de mon malheur!....

—Quoi! mon enfant, quel malheur!

—Mais celle que j'aime, monsieur, mademoiselle Hanyvel.

—Eh bien?

—A quoi me déterminer?

—Mais, dit sévèrement le magistrat, à l'engager à épouser celui que son père lui a choisi pour elle: je ne pense pas que vous avez des prétentions à sa main?

—Pourtant, monsieur...

—En auriez-vous, par hasard? Alors allez trouver messire Hanyvel

de Saint-Laurent et faites votre demande. Il vous mettra à la porte, j'imagine, et raison il aura. Qu'en pensez-vous?...

—Mais je l'aime, monsieur! s'écria le pauvre Olivier; je l'aime à en mourir, et, à tout prix...

—Prenez-y garde, continua le magistrat en élevant la voix, ne vous mettez pas la cervelle à l'envers et ne faites pas d'imprudence; il me serait pénible, ajouta-t-il, d'être réduit à aller vous rendre visite en prison.

Ce chemin-là ne conduit pas au parlement. Et maintenant, adieu; j'ai à travailler, et vous m'avez l'air trop mal disposé pour être en état de m'aider. Surtout, n'oubliez pas les conclusions.

Olivier sortit désespéré. Il songeait à adopter le parti proposé par Cosimo, lorsqu'il se souvint d'un jeune lieutenant aux gardes, le chevalier de Tancarvel, avec lequel il avait fait, dans le temps, plus d'une partie de paume, et dont il aimait le caractère.

—Celui-là, au moins, pensait-il, ne se moquera pas de moi comme ce mécréant de conseiller.

Il se dirigeait donc vers le Louvre, pour savoir, des soldats de garde, l'adresse de son ami, lorsqu'il eut le bonheur de le rencontrer devant Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le chevalier, qui l'avait aperçu le premier, courut vers lui, les bras ouverts:

—Eh! palsambleu, cher ami, dit-il en l'embrassant, quelle heureuse rencontre! Vous vous faites, savez-vous, diablement rare depuis quelques mois. Si encore on avait su où se trouve votre logis.

—Merci, chevalier, commença Olivier, croyez...

—Mais, corbleu! mon cher, plus je vous regarde et plus il me semble... mais, vraiment, vous avez une mine de catafalque. Ah ça! il vous est donc arrivé malheur?...

—Un grand malheur! chevalier, c'est pour cela que je suis venu vous trouver...

—Et vous m'en voyez ravi; merci, cher ami, d'avoir fait fonds de moi. Que vous faut-il? Ma bourse, mon épée...

—Hélas, non!

—Quoi donc, alors? demanda le chevalier, surpris qu'on pût désirer autre chose.

—Je voudrais un conseil...

—Pardieu! cela tombe bien! Mon sac aux expédients est plus plein que mon sac aux pistoles; donc, vous disiez...

Et le chevalier prit une pose commode, comme un homme qui se prépare à écouter longtemps avec attention.

Pour la troisième fois depuis le commencement de la soirée, Olivier reprit le roman de ses amours, en ayant soin, cette fois, d'omettre certains détails et de dénaturer les noms.

Le chevalier ne le laissa pas finir: la phrase qu'il commença ressemblait étrangement à celle de Cosimo.

—Avez-vous de l'or, cher ami? Alors, envoyez votre ami le chevalier de Tancarvel acheter une voiture...

—Je ne veux pas d'un enlèvement, dit Olivier, parce que je ne veux pas déshonorer celle que j'aime; et c'est pour trouver autre chose que je me suis adressé à vous, homme de ressource.

—Soit; cherchons, cher ami, dit le chevalier. Mais ne pensez-vous pas que nous chercherions tout aussi bien ailleurs qu'ici, dans certain petit cabaret, par exemple, que je connais, à deux pas d'ici? C'est étonnant comme le vin d'Anjou me donne des idées!

—Allons, soupira Olivier.

Il avait trouvé le magistrat trop austère, il craignait que son nouveau confident ne prît les choses trop légèrement.

Lorsque les deux jeunes gens furent attablés et qu'une bouteille eut été aux trois quarts vidée:

—Je crois, cher ami, commença le chevalier, que je tiens votre moyen.

—Oh! parlez, parlez vite, je vous en prie.

—L'enlèvement vous chagrine à cause du scandale?

—Je l'avoue.

—Cependant vous ne seriez pas fâché de soustraire votre amie à l'autorité paternelle.

—C'est précisément là la situation.

—Eh bien! cher ami, il ne faut pas enlever votre jeune fille, il faut simplement l'aider à quitter la maison de son père.

—Mais c'est, il me semble, la même chose.

—Oh! que non, comme vous allez voir. Votre maîtresse peut-elle sortir quand elle veut?

—Par la porte, non. Mais le jardin est fermé en un endroit par des planches; on peut en scier deux.

—Très bien. Supposez que demain votre beauté se tienne ce

raisonnement: La maison de mon père est mondaine; j'y compromets mon âme et mon salut. Y rester davantage serait un péché; il est de mon devoir de me retirer dans un couvent. Mais si je demande l'autorisation de mon père, dans son amour aveugle, il me la refusera; je vais donc la prendre.

—Oh! quelle idée!...

—Attendez donc... Que fait votre maîtresse alors? Elle fait un tout petit paquet de ce qu'elle veut emporter et se dirige vers la clôture de planches, elle en scie deux: la voilà dehors.

Par hasard, à deux pas se trouve le carrosse de deux gentilshommes, de vous et de moi, par exemple. Ils ont donné ordre au cocher de les attendre.

Votre jeune fille va droit au cocher et lui propose de la conduire en tel couvent.

Le cocher refuse, elle lui donne un louis; il refuse encore; elle lui en donne deux, trois, quatre, dix, vingt, jusqu'à ce qu'il accepte. Peut-être consentira-t-il dès le premier.

Arrivée au couvent, elle demande la supérieure, lui déclare qu'elle est riche et qu'elle a fui la maison paternelle pour entrer en religion dans sa communauté qu'elle veut enrichir de ses vertus et de sa fortune; on la reçoit à bras ouverts...

Et son père, fût-il prince du sang, ne l'en tirerait pas si elle ne voulait pas. Or, son père n'est pas prince du sang.

—Pas le moins du monde, répondit Olivier qui se sentait renaître.

—Alors elle restera au couvent tant qu'elle voudra. Elle s'y ennuiera peut-être un peu, mais en menant rondement le siège du

père on aura vite son consentement pour votre union.

—Mon ami, s'écria Olivier, en sautant au cou de M. de Tancarvel, vous me sauvez la vie! Demain, votre plan sera exécuté. Je compte sur vous pour m'aider....

—Comment donc! à la vie et à la mort! A propos, vous êtes gentilhomme?

—Hélas! murmura Olivier déconcerté et rougissant jusqu'aux yeux, je ne suis qu'un enfant trouvé.

—Tout au mieux alors: enfant trouvé! mais vous pouvez être le fils de S. M. Louis XIV. Mais, dites-moi, nous allons aller souper, je pense?

Olivier ne pouvait faire autrement que d'inviter son confident intime, son sauveur. Il fit bruire gaiement les pièces d'or dont, à tout hasard, il avait empli ses poches.

—Vous êtes un ami divin, dit le chevalier. Çà, suivez-moi et préparez-vous à passer une joyeuse nuit en attendant l'aventure de demain; aventure incomplète pourtant.

—Et en quoi, mon cher chevalier?

—C'est qu'en vérité j'ai beau chercher, je n'y vois aucune chance de donner ou de recevoir un coup d'épée. Il faudrait pour cela un grand hasard.

IX

CATASTROPHE

Olivier ne tarda pas à se repentir d'avoir suivi son nouveau conseiller. Du moment, en effet, où le chevalier eut mit sa main dans la main du jeune amoureux, en lui disant: «A demain les affaires sérieuses,» il sembla n'avoir plus qu'un souci: tuer le temps d'une façon joyeuse, en attendant l'heure décisive.

Successivement le chevalier conduisit son jeune ami souper dans un cabaret à la mode; puis, jouer chez des marquises de contrebande, qui vivaient autant du tapis vert que de l'amour.

La tête basse, le cœur bien gros, l'esprit inquiet, Olivier se laissait entraîner; il devenait plus triste, à mesure que la joie et la bonne humeur du chevalier augmentait.

M. de Tancarvel semblait ne se pas sentir d'aise. Au souper tous les mets avaient été de son goût, et il avait fêté les vins outre mesure.

Au jeu, l'ange gardien de la chance était venu s'asseoir près de son fauteuil, et chaque coup de cartes augmentait le tas d'or amoncelé devant lui.

—Vous me portez bonheur, très cher, disait-il à Olivier, et désormais, je le déclare, je ne vous quitte plus; cette heureuse veine nous promet la meilleure chance pour demain; rassurez-vous donc et quittez cet air lugubre.

Mais Olivier ne se rassurait pas. Le jour se levait, faisant pâlir la

lueur des bougies et M. de Tancarvel ne semblait nullement disposé à quitter la table de jeu.

—Chevalier, dit le jeune homme, de guerre lasse, je me retire, vous semblez avoir complètement oublié le service que vous deviez me rendre aujourd'hui.

—Eh quoi! cher ami, répondit M. de Tancarvel d'un air surpris, vous voudriez partir déjà! Notre expédition est pour ce soir à la nuit, et à peine le jour se lève.

Songez-vous que nous avons encore douze heures devant nous, une journée entière! Savez-vous où dépenser le temps plus agréablement qu'ici?

Nous allons quitter le jeu, j'y consens, mais pour aller déjeuner, et, vive Dieu! je suis l'amphitryon: qui m'aime me suive!

Ce disant, le chevalier empocha une forte somme amassée devant lui, et, ceignant une épée, sortit en entraînant une partie de la compagnie.

Le jeune amoureux se résigna, et si bien qu'à quatre heures de l'après-midi il était encore à table près du chevalier. Cette journée lui avait semblé mortelle, il accusait le temps de rester en chemin.

Mais si la tristesse et l'inquiétude d'Olivier s'étaient accrues, en revanche la gaieté de son conseiller ne connaissait plus de bornes, même il était à peu près ivre, et n'avait, en apparence, conservé aucune conscience de son état.

Déjà Olivier maudissait sa faiblesse; il se repentit amèrement de n'avoir pas agi seul.

—Qu'avais-je besoin, se disait-il, de l'assistance de ce fou? Me

fallait-il donc un aide pour mener à bonne fin le plan qu'il m'a indiqué? J'ai passé une nuit et une journée atroces, à quoi bon? Voici que mon conseiller et soi-disant ami peut à peine se tenir debout.

Avant une demi-heure il va se laisser glisser sous la table, si on ne le porte à son lit.

Allons, n'hésitons plus, partons.

Mais comme il se levait, le chevalier en fit autant.

Au hasard, il prit une bouteille, et, remplissant son verre:

—Cette santé est la dernière, dit-il, je bois aux amours de mon jeune ami; qui refuserait de me faire raison?

Personne ne refusa.

Les verres se remplirent et se choquèrent.

—Et à présent, continua M. de Tancarvel en prenant son épée, au revoir, messieurs, et à bientôt!

Puis, appelant l'hôte, il régla la dépense avec le plus grand sang-froid. Il avait demandé de l'eau, il se lava la figure et les mains, rajusta ses dentelles, frisa sa moustache, et du ton le plus dégagé du monde:

—Maintenant, cher ami, dit-il à son compagnon, je suis tout à vous, hâtons, si nous voulons arriver à temps.

Le vertueux et sage secrétaire de M. de Mondeluit ne revenait pas de sa surprise. Il ne comprenait rien à cette subite transformation. Sa stupéfaction se lisait si bien dans ses yeux, que, tout en descendant l'escalier, le chevalier ne put s'empêcher de lui en faire la remarque.

—Ah ça! lui dit-il, vous supposiez donc que j'étais ivre et que je vous avais oublié?

—Ma foi, je dois vous avouer que vous avez deviné.

—Allons, mon cher compagnon, vous êtes jeune encore, sachez que, nous autres soldats, nous savons faire la part du plaisir et la part du devoir: je m'étais dit: Je puis boire et tout oublier jusqu'à quatre heures sans le moindre inconvénient; il est quatre heures, j'ai repris tout mon sang-froid et me voici prêt à vous servir.

Moins de deux heures après, les deux amis s'étaient procuré une voiture et en descendaient à quelque distance de la brèche du jardin de Hanyvel.

Alors une dernière fois ils convinrent de leurs faits.

Olivier voulait mettre le cocher dans la confidence et lui dire que dans quelques instants une jeune fille viendrait sans doute lui demander le carrosse; le chevalier s'y opposa.

—Le cocher pourrait nous trahir, dit-il, si jamais on faisait une enquête; puisque nous sommes parfaitement certains que quelques louis triompheront de tous ses scrupules, à quoi bon nous exposer à son indiscrétion ou à sa bêtise?

Olivier dut convenir que son ami avait raison, et tous deux, ayant donné l'ordre au cocher de les attendre, s'approchèrent de la palissade qui fermait la brèche.

En un instant, le chevalier eut examiné la disposition des lieux.

—Une évasion est la chose du monde la plus facile, prononça-t-il alors, et si vous êtes sûr de la bonne volonté de votre maîtresse...

—Elle m'a dit que, pour la sauver d'un mariage qui faisait son désespoir, elle s'en remettait entièrement à moi.

—Alors tout est pour le mieux. Mais comme il ne faut pas s'exposer à lui faire perdre une minute, nous allons tout préparer pour sa fuite rapide. Vous avez apporté quelque outil, je présume?

—Le voici.

—Très bien, cher ami. Maintenant, faites le guet, afin que je ne puisse être surpris; je vais couper adroitement les planches, de façon qu'au dernier moment nous n'aurons qu'à y donner un coup de pied pour ouvrir un passage.

Olivier obéit. Au bout de quelques minutes son compagnon le rappela.

—Tout est fini, lui dit-il.

Alors il fut convenu que lorsque la jeune fille paraîtrait, le chevalier se retirerait afin de ne pas augmenter sa confusion.

Il devait même se cacher et ne se montrer que si quelque danger pressant menaçait la fugitive.

Tous deux s'assirent alors sur une grosse pierre qui touchait presque le mur, et ils attendirent.

Mais les heures s'écoulaient et rien n'annonçait la présence d'Henriette.

La nuit était venue depuis longtemps, le couvre-feu ne pouvait tarder à sonner.

Durant cette longue attente, le chevalier n'avait pas donné le moindre signe d'impatience; au contraire, il s'était efforcé de calmer les douloureuses inquiétudes de son ami.

—C'en est fait, chevalier, disait le pauvre Olivier en se tordant les mains de désespoir, à cette heure elle appartient à un autre, au dernier moment elle n'aura pas eu la force de résister.

—Voyons, répondit le chevalier, ne vous désolez pas ainsi, que diable! On ne se marie pas à cette heure, elle est retenue sans doute près de sa famille et ne s'inquiète pas moins que vous, attendons...

Enfin, n'y tenant plus:

—Je veux en avoir le cœur net, dit Olivier.

Et sans écouter les remontrances de son ami, au risque de se blesser aux verres qui hérissaient la crête du mur, Olivier s'élança dans le jardin.

Le chevalier se hissa à son tour sur le mur, prêt à voler au secours de son compagnon.

Sans doute il s'était dirigé vers la maison dont on apercevait les lumières au travers des arbres, car M. de Tancarvel eut beau prêter l'oreille, il n'entendit plus même le bruit de ses pas. Il allait, lui aussi, sauter dans le jardin, lorsque Olivier reparut.

Sans prononcer une parole, avec une agitation fébrile, il franchit de nouveau le mur, tendit la main au chevalier pour l'aider à descendre, et lui prenant le bras:

—Mon ami, lui dit-il, courons vite, il se passe quelque chose d'extraordinaire.

—Qu'avez-vous? vous êtes pâle, ému...

—Je n'ai rien vu qui puisse donner raison à mes craintes; mais, j'en suis sûr, mes pressentiments ne me trompent pas. Je serais entré

dans la maison, par malheur les portes et les fenêtres donnant sur le jardin sont fermées.

Mais j'ai prêté l'oreille, j'ai entendu des bruits confus, des cris, des sanglots, des voix épouvantées, un horrible malheur est arrivé, croyez-moi.

Puis, j'ai regardé aux fenêtres des étages supérieurs, j'ai vu des lumières aller, venir; on courait, on montait, on descendait; elle aura résisté, chevalier; son père aura voulu la contraindre, employer la violence, et dans l'égarement de son amour pour moi, elle aura attenté à ses jours.

A cette heure peut-être, ma pauvre Henriette n'est plus.

Ainsi parlait Olivier, tout en entraînant son ami vers la rue où s'ouvrait la porte de l'hôtel d'Hanyvel; le chevalier, qui n'avait jamais vu désespoir pareil, avait peine à le suivre.

Il n'essayait, du reste, aucune consolation. Il comprenait qu'il avait sous les yeux une de ces douleurs immenses qui, lorsqu'elles ne tuent pas, n'ont que le temps pour remède.

Sans s'en rendre compte, et tant est grande l'influence contagieuse d'un sentiment profond et vrai, le chevalier avait fini par partager les craintes de son ami. Il était plus ému certainement qu'il ne l'avait jamais été pour son propre compte.

Comme pour donner raison aux pressentiments d'Olivier, la porte de l'hôtel d'Hanyvel était ouverte à deux battants.

Sous le vestibule, resplendissant de lumières comme pour une fête, on n'apercevait pas un seul valet, la porte du suisse était ouverte également, mais la loge était déserte.

—Vous le voyez, dit Olivier d'une voix éteinte, je ne me trompais pas.

—Et personne à interroger....

—A quoi bon? je ne sais que trop la nouvelle que je vais apprendre.

—A tout hasard, entrez, conseilla M. de Tancarvel, peut-être trouverez-vous quelqu'un dans l'escalier, je vais vous attendre ici.

—Quand je devrais de vive force pénétrer dans le cabinet d'Hanyvel, je saurai....

Et Olivier s'élança dans le vestibule, puis dans l'escalier.

Mais il n'avait pas franchi dix marches, qu'une femme se soutenant à peine, vint presque tomber près de lui.

Instinctivement Olivier ouvrit les bras pour la retenir, il y réussit.

Elle était à demi évanouie. Il put la regarder un instant: elle semblait avoir de trente-cinq à trente-six ans, elle était petite, admirablement jolie encore; sa robe, de riche étoffe, laissait voir de ravissantes épaules...

Elle murmurait des paroles incohérentes, comme poursuivie par la vue d'une scène qui l'aurait terriblement effrayée.

—Quel malheur!... Ah! c'est horrible!... mourir ainsi...

Olivier n'était guère moins agité que l'inconnue, les paroles qu'il entendait ne répondaient que trop aux horribles pressentiments qui déchiraient son âme.

Il eût donné un an de sa vie pour une parole de cette femme.

Enfin elle sembla revenir à elle. Elle leva sur Olivier ses yeux

égarés, fit un violent effort pour rappeler ses souvenirs; puis tout à coup:

—Qui êtes-vous, monsieur? demanda-t-elle, et comment vous trouvez-vous ici me soutenant?

En deux mots Olivier lui dit ce qui venait de se passer.

—Ah! c'est vrai, dit-elle, malheureuse! j'oubliais, ah! c'est horrible.... Monsieur, soyez assez bon pour me conduire à mon carrosse, qui doit m'attendre au détour de cette rue.

—Madame, au nom du ciel! interrogea Olivier en lui offrant son bras, de quel malheur parlez-vous, qu'est-il arrivé?...

—Ah! une horrible catastrophe.... répondit l'inconnue, et elle se tut.

Parvenus au vestibule, Olivier aperçut le chevalier appuyé contre un des battants de la porte; il marcha rapidement vers lui, et se dégageant du bras de l'inconnue:

—Mon ami, lui dit-il, je te confie madame, qui s'est confiée à moi.

Et il s'éloigna, mais non si rapidement qu'il ne pût voir M. de Tancarvel s'incliner courtoisement devant la jeune femme, la saluer comme une personne de connaissance et lui offrir son bras.

Cependant Olivier avait repris l'escalier, devant lui toutes les portes étaient ouvertes, les appartements étaient resplendissants de lumières, mais pas un convive, pas un valet.

Un silence de mort régnait dans l'immense hôtel et succédait au tumulte que le jeune homme avait cru entendre lorsqu'il avait pénétré dans le jardin.

Et pourtant il avait dû y avoir une fête, de nombreux invités; mille

témoignages irrécusables étaient là pour le prouver.

Un instant, Olivier s'arrêta dans une antichambre; pour mieux écouter, il retint sa respiration: rien, il n'entendait que les battements insensés de son cœur.

Il traversa alors rapidement un salon d'attente, mais une indicible horreur le cloua sur le seuil de la pièce qui suivait.

C'était la salle à manger. Là éclatait, terrible, le témoignage de quelque affreux accident.

De tous côtés, une inexprimable confusion: les meubles dispersés, les fauteuils renversés, les tentures arrachées et déchirées.

Sur la table, dressée au milieu de la pièce, le désordre était incroyable et plus éloquent encore.

Les cristaux précieux, les porcelaines, les pièces de vermeil, tout était renversé pêle-mêle, les candélabres, chargés de bougies, avaient été jetés bas; quelques bougies brûlaient encore: l'une d'elles avait mis le feu à la nappe, qui se consumait lentement.

A terre, mille débris divers, de porcelaines mises en pièces, de bouteilles brisées...

Tandis qu'Olivier, le front mouillé de terreur et d'anxiété, considérait ce spectacle étrange, il entendit un bruit de pas précipités. Il entra dans la salle pour laisser le passage libre. Un valet parut, qui courut à lui.

—Monsieur, lui dit cet homme, sur votre vie, hâtez-vous, venez...

—Comment, moi!... Savez-vous à qui vous parlez?...

—Quoi!... vous n'êtes pas le chirurgien?

Olivier secoua négativement la tête...

—Eh! que ne le disiez-vous tout de suite! s'écria le domestique, et il disparut en courant.

Les derniers mots que put entendre le jeune homme furent ceux-ci: «Il sera trop tard.»

Le désespoir de l'infortuné était alors à son comble, mais l'excès même de sa douleur lui rendit quelques forces et un peu de courage.

—Allons, se dit-il, mon sort est décidé maintenant, elle est morte.

Morte, et c'est mon amour qui l'aura tuée. Moi aussi, je puis dire comme ce laquais, trop tard! trop tard! mais, au moins, je veux la revoir une dernière fois.

Je veux encore coller ma lèvre contre sa main raidie par le trépas. Sans doute ses parents, en me voyant paraître, me demanderont qui je suis, de quel droit je viens troubler leur douleur, mêler mes larmes à leurs larmes, peut-être ils voudront me faire chasser...

Cette pensée le fit hésiter un instant.

—Mais non, reprit-il, après une douloureuse réflexion, il faut que je la voie encore.

—Qu'ai-je à craindre d'ailleurs? Est-ce que la vie m'est quelque chose! Oui, je veux m'agenouiller près d'elle, lui dire un dernier adieu et mourir aussi... Et malheur à qui viendrait m'arrêter!...

Et saisissant un couteau de table, il s'avança vers la porte qui donnait dans les appartements intérieurs, lentement, automatiquement, tout d'une pièce, comme un cadavre.

Il était terrible à voir ainsi, mais tels étaient la préoccupation et le désordre de tous en ce moment, que trois ou quatre laquais qui

passèrent en courant près de lui ne le remarquèrent même pas.

Cependant il avançait toujours, mais à mesure qu'il traversait les nombreuses pièces qui s'ouvraient les unes sur les autres, il lui semblait que ce morne silence qui l'épouvantait tant était enfin troublé.

Il entendait maintenant distinctement des voix confuses, puis des gémissements, et, dominant ce sourd murmure, quelques sanglots déchirants.

Le même domestique qui l'avait interrogé quelques minutes avant dans l'antichambre reparut, il était suivi de gens qu'Olivier reconnut pour des médecins.

Il allait s'élancer sur leurs pas, lorsque la lourde tapisserie de la porte se souleva de nouveau, et dans l'encadrement apparut celle qu'il croyait morte.

Oui, c'était bien Henriette, pâle, échevelée, les habits en désordre, mais c'était elle, elle vivait!...

Il voulut s'élancer vers elle, tomber à ses genoux, mais ses forces le trahirent. C'était plus d'émotions qu'il n'en pouvait supporter.

Il chancela, tourna deux fois sur lui-même comme un homme frappé d'une balle au cœur, sa main inerte lâcha le couteau dont il s'était emparé, ses bras battirent l'air, un gémissement douloureux souleva sa poitrine, et, inanimé, il tomba sur le parquet, presque aux pieds d'Henriette.

Mais bientôt la douce pression d'une main qui serrait la sienne, une tiède haleine qui effleurait ses lèvres le rappelèrent à la vie.

Il ouvrit les yeux.

N'était-ce pas une divine, mais décevante illusion, un de ces adorables mensonges qui parfois bercent le désespoir?... Il se le demanda.

Henriette était là, près de lui, agenouillée, penchée sur son visage. D'une main, elle soutenait la tête de son amant; de l'autre, elle interrogeait ce cœur qui ne battait que pour elle.

Après tant d'angoisses poignantes, de si épouvantables commotions, ce fut pour Olivier un instant délicieux. Il aurait pu parler, il ne le voulut pas.

Une parole pouvait faire envoler le rêve, et si ce n'était pas un songe, faire cesser cette scène si douce à son cœur.

Il referma les yeux, bénissant Dieu et lui demandant de prolonger cette extase.

Mais, tandis qu'un sentiment intime de bonheur infini, de ravissement céleste, rafraîchissait son âme, il sentit sur son front tomber de grosses larmes, larmes brûlantes et silencieuses, larmes de désespoir.

Il se souleva à demi et, portant à ses lèvres la main d'Henriette:

—Pardonne, ô mon amie, murmura-t-il, pardonne à l'égoïsme de mon amour.

Hélas! je te croyais à tout jamais perdue pour moi; et rassuré maintenant sur ta vie, je m'oublie dans mon bonheur, sans songer à te demander quel chagrin cruel fait couler tes larmes...

La jeune fille se releva à ces paroles, et, cachant son visage entre ses mains:

—Olivier, mon ami, mon frère, s'écria-t-elle, je suis bien

malheureuse, oh! bien malheureuse!

Puis sa voix s'éteignit dans les sanglots.

Saisi d'une douleur nouvelle, Olivier était debout déjà.

—N'ai-je donc pas le droit, dit-il, de partager ta douleur! Parle, réponds-moi, qu'est-il arrivé?

—Oh! mon père!... mon pauvre père!... Olivier, me voici seule au monde!...

Et, abîmée dans sa douleur, oubliant tout, s'oubliant elle-même, elle laissa tomber sa tête si belle sur la tête de son amant.

Tandis qu'elle sanglotait éperdue, Olivier s'adressait les plus sanglants reproches.

Cette douleur de celle qu'il aimait, il la partageait certes; elle remuait en lui toutes les fibres de la sensibilité, et cependant, malgré lui, il se sentait inondé de joie.

Il l'avait crue morte, cette femme adorée, il la retrouvait; pour la première fois il pouvait appuyer ses lèvres sur ces beaux cheveux blonds, plus fins que les fils de la vierge; n'était-ce pas à égarer la raison?

Aussi, il n'osait pas parler, il craignait que sa voix ne le trahît.

Il se tenait debout, immobile, n'osant faire un mouvement, lorsque tout à coup Henriette le repoussa avec violence:

—Malheureuse que je suis! s'écria-t-elle, là, à deux pas de nous, mon père est sur son lit de mort, et moi, impie, je m'abandonne au bonheur de pleurer entre les bras de celui que j'aime!... Fuyez, Olivier, fuyez cette maison; nos amours ont été une faute, votre présence en cette maison est presque un crime.

Une exaltation sombre éclatait dans ses yeux, son maintien, son geste annonçaient l'égarement. Olivier fut épouvanté.

—Vous me repoussez, dit-il, vous me chassez... Henriette!... Je suis bien malheureux, vous ne m'aimez plus...

—Ne plus vous aimer, reprit-elle d'un ton plus calme, est-ce donc en mon pouvoir, lors même que je le voudrais? Mais ces mots prononcés ici, à côté du lit de mort, ne sont-ils pas une impiété?...

Pauvre père!... Et moi qui voulais te quitter. Oh! cette idée me suit comme un remords.

Que serait-ce donc, s'il eût été frappé au lendemain de ma fuite et si j'en étais réduite à me dire: J'ai été une des causes de sa mort...

Olivier essaya de balbutier quelques paroles.

—Eloignez-vous, mon ami, je vous en conjure, continua Henriette. Et ne cherchez plus à me revoir. Votre cœur souffrira, mais songez que je serai aussi malheureuse que vous.

Le coup terrible qui me frappe me dessille les yeux et me montre la profondeur de l'abîme où nous courions ensemble; si je dois être unie à vous, Olivier, ce ne sera que du consentement de ma mère. Peut-être entendra-t-elle ma voix, lorsque je lui dirai que pour elle vous seriez un bon fils; mais, quoi qu'elle décide, je lui obéirai. Séparons-nous donc, mon ami, mon frère... Sachons espérer et nous résigner.

Alors elle tendit son front à son amant; Olivier, fou de douleur, y déposa un chaste baiser.

—Adieu, frère, dit-elle encore.

Puis il la vit s'éloigner avant d'avoir pu trouver une parole pour la

conjurer de revenir sur sa résolution.

Décidé à lui obéir, pourtant, il songea à quitter cette maison dont un effroyable malheur lui avait ouvert les portes; mais il ne voulut pas s'éloigner, pour toujours peut-être, sans savoir au moins quelques détails du coup qui venait de l'atteindre si cruellement en frappant son amie.

Il résolut, en conséquence, d'attendre dans une des antichambres quelques laquais; mais il voulut avant aller remercier le chevalier de Tancarvel, le rassurer et lui rendre la liberté.

Il le trouva fidèlement debout au même endroit.

—Merci, mon ami, lui dit-il, de votre aide loyale; mais si je suis bien désespéré, au moins je suis rassuré sur les jours de celle que j'aime plus que ma vie.

—Oui, je sais, répondit le chevalier, ce pauvre Hanyvel!...

—Quoi! vous savez...

—Je puis même vous donner les moindres détails de cette catastrophe.

—Oh! je vous en prie.

—Ce ne sera pas long, mais je ne vois rien qui vous retienne ici.

—Je ne voulais que connaître les circonstances de ce fatal événement, et je comptais interroger un laquais.

—Grâce à moi, ce sera inutile; permettez-moi donc de vous reconduire jusqu'à votre logis.

Olivier fit un signe d'assentiment, son ami passa son bras sous le sien, et tous deux s'éloignèrent.

—Donc, reprit tout en marchant le chevalier de Tancarvel, imaginez-vous, cher ami, que jamais on ne vit rien de plus subit.

Le malheureux Hanyvel donnait aujourd'hui même un grand repas; plus de trente convives étaient assis à la table, on venait de servir le dessert, tout le monde était d'une gaieté folle.

Tout à coup, après une santé au gendre futur de sa fille, Hanyvel porte son verre à sa bouche, y trempe à peine les lèvres et tombe...

—Il était mort?

—C'est-à-dire foudroyé. Quelque coup de sang, j'imagine; il était fort replet, ce pauvre financier. Ce que c'est que de nous pourtant! conclut philosophiquement le chevalier.

—Ce que vous me dites là, je l'avais deviné. Mais les convives, les invités?

—Enfin, mon cher, chacun, vous le comprenez, a tiré de son côté, les hommes épouvantés, les femmes poussant des cris. Tout le monde a perdu la tête, si bien que lorsqu'un chirurgien a pu être appelé il n'est arrivé que pour constater la mort.

—J'ai cependant vu entrer des médecins.

—Inutile empressement des médecins. Puis, vous le savez, on conserve toujours quelque espérance; il est de ces malheurs qu'on se refuse à croire; c'est ce que me disait la marquise.

—Quelle marquise? demanda Olivier surpris.

—Eh! la dame qui vous prit le bras dans l'escalier. Elle était au nombre des convives. Pauvre femme, toute cette scène l'avait si terriblement bouleversée qu'elle n'a pu s'enfuir avec les autres; il lui a fallu plus d'une heure avant de se remettre assez pour pouvoir

faire un pas.

—C'est d'elle alors que vous tenez tous ces détails?

—Parfaitement.

—Comment, c'est à vous, un inconnu...

—Mais, mon cher, je ne suis pas un inconnu pour elle; je l'ai rencontrée fort souvent chez madame de Sarremont, ma sœur; son mari même est fort de mes amis.

C'est une femme vraiment charmante, douce, spirituelle, et qui n'a qu'un tort, à mon avis; elle est un peu dévote et écoute trop son directeur.

Vous ne la connaissez donc pas?

—Je l'ai vue ce soir pour la première fois, hélas! en de telles circonstances, que je ne l'oublierai de ma vie. Mais, dites-moi, mon ami, quelle est cette dame?

—Elle s'appelle madame la marquise de Brinvilliers.

X

UN JOUR DE BONHEUR

Rentré chez lui, Olivier eut toutes les peines du monde à renvoyer son compagnon; M. de Tancarvel voulait s'installer près de lui.

—Vous me paraissez trop affligé, lui répondit l'insoucieux officier, pour que je songe même à m'éloigner; la solitude, voyez-vous, est mauvaise conseillère, la douleur est une maladie qui a son remède comme toutes les autres.

Laissez-moi être votre médecin. A quoi bon rester seul ici, à attiser votre infortune. Ferez-vous que ce qui est ne soit pas?

Olivier gardait toujours un obstiné silence.

—Allons, continua le chevalier, prenez mon bras et sortons ensemble. Il y a de bons vins encore à Paris; allons souper; le vin est le baume souverain de toutes les blessures du cœur, croyez-moi.

Si le bon Dieu a fait pousser la vigne, c'est qu'il savait que les hommes auraient souvent des soucis à noyer.

—De grâce! chevalier, n'insistez pas, j'ai besoin d'être seul.

—Soit, vous le voulez, je vais partir; mais avant, raisonnons un peu. Vous vous affligez de quoi? De la mort d'Hanyvel, que vous ne connaissez pas. Il y a deux heures vous ne songiez qu'à lui enlever sa fille. Que vous était-il?...

—Ah! c'était le père d'Henriette, et pour vous dire vrai, là n'est pas ma douleur. Mais Henriette m'a repoussé, elle ne veut plus me

permettre de la voir.

—N'est-ce que cela, cher ami, séchez vos pleurs; avant qu'il soit huit jours, vous serez rappelé...

Serrant alors la main de son ami, le chevalier sortit en promettant de revenir bientôt chercher de ses nouvelles.

—C'est un excellent compagnon, cet Olivier, se disait-il à part lui en descendant l'escalier, mais sentimental en diable! Cœur chaud, mais tête faible, brr... il m'a véritablement affligé.

A voir couler ses larmes, je sentais mon cœur se fendre; il eût attendri un rocher, comme dit M. Quinault.

Seul enfin, libre de se livrer sans témoin aux mille sentiments qui l'agitaient, Olivier put envisager de sang-froid sa situation.

De lui-même il en arriva bien vite à se rendre aux raisons invoquées quelques heures avant par M. de Tancarvel.

En réalité, loin de lui être fatale, la mort du financier pouvait lever bien des obstacles et aplanir la route de son bonheur. Remis de la terrible angoisse à laquelle il avait failli succomber, il dut bien s'avouer qu'il ne ressentait pas de cette mort autant de douleur qu'il en avait laissé paraître devant son ami.

Là n'étaient plus son inquiétude et son chagrin.

Restait le serment fait par Henriette de ne le plus revoir qu'avec l'autorisation de sa mère, restait ce serment d'obéissance aveugle, ce vœu filial de briser son cœur à elle-même plutôt que de causer à sa mère le moindre déplaisir.

A la réflexion, cependant, ces promesses l'inquiétèrent moins. Il se sentait prêt à devenir mille fois parjure pour un seul regard de celle

qu'il aimait.

Henriette aurait-elle moins d'amour et plus de courage? Il ne le croyait pas. Il espéra donc que bientôt, grâce à sa prière, elle violerait un serment arraché par une cruelle douleur.

Il prit la résolution de s'en remettre au temps, ce maître souverain des destinées humaines, et de ne pas chercher, au moins pour le présent, à revoir sa maîtresse.

Sa vie reprit alors son cours accoutumé.

Comme autrefois, il s'absorba dans ses travaux, heureux d'y trouver à la fois l'oubli et la certitude d'acquérir quelques titres non à l'amour, mais à la main de la jeune fille.

Aux heures de loisir il parlait d'elle. A qui eût-il pu songer? Il avait constitué Cosimo son confident ordinaire; et le digne serviteur écoutait sans sourciller les intarissables divagations de son jeune maître.

Pour Olivier, Cosimo était un autre lui-même; il avait avec lui cette franchise de l'homme qui, dans la solitude et la réflexion, interroge sa conscience.

Écho fidèle des doutes, des pensées, des espérances du jeune homme, le vieillard répondait toujours comme il souhaitait qu'il répondît. Le pauvre amoureux était calme, sinon heureux.

Ainsi des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent sans qu'Olivier reçût la moindre nouvelle d'Henriette, sans que par le moindre signe elle se fût manifestée à lui. Il chercha à la revoir, en vain. Comme jadis, sous le porche de l'église, souvent il alla l'attendre, et elle ne vint pas.

Et cependant elle était là, à deux pas de lui, le jardin seul le séparait d'elle, de sa fenêtre il pouvait voir les fenêtres de sa bien-aimée; car l'hiver était venu, et les feuilles qui lui dérobaient la vue de la maison étaient tombées.

Il lui eût été facile de pénétrer dans le jardin, mais il n'osait désobéir aux ordres de celle qui avait toute puissance sur son cœur.

Avec le temps, le doute, le doute affreux, déchirant, pénétra dans son âme.

—Si elle ne m'aimait plus! se disait-il.

En cette extrémité, il se décida à écrire à Henriette; d'un mot ne pouvait-elle pas faire cesser toutes ses incertitudes! Elle lui répondit:

«Mon ami, disait-elle dans un billet bien court, hélas! ne plus vous voir est une cruelle, mais juste punition de ma faiblesse passée, de la faute que nous avons failli commettre. Vous êtes malheureux, dites-vous; croyez-vous donc, Olivier, que le bonheur soit pour moi, loin de vous? Au nom de votre amour, du mien, ne manquez pas de courage. Le jour qui doit nous réunir n'est peut-être pas éloigné.»

Cette lettre fut pour Olivier comme une rosée céleste qui lui rendait la vie. Mille et mille fois il baisa ces caractères chéris, tracés par une main adorée. Il ne comprenait pas comment il avait pu douter d'elle, il se le reprochait comme un crime.

—Oh! avec une lettre pareille, se disait-il, n'attendrais-je pas avec patience durant toute l'éternité?

Cette éternité, heureusement, ne fut pas de longue durée.

Moins de huit jours après l'envoi de cette lettre, messagère de bonheur et d'espoir, un valet en grand deuil parut chez Olivier.

Il était envoyé par la veuve de messire Hanyvel et venait prier le jeune homme de vouloir bien passer à l'hôtel le jour même.

Presque sur les pas du laquais, Olivier voulait s'élancer.

—Elle m'attend! s'écria-t-il, perdre une minute, retarder mon bonheur, serait un crime, une folie!

Cosimo le retint.

—Songez, monsieur, que cet empressement, qui charmerait sans doute mademoiselle Henriette, pourrait être mal interprété par sa mère.

—Tu crois, mon vieil ami?

—J'en suis certain, monsieur, la fille unique d'un financier si riche doit avoir une dot énorme, et pour le moment votre fortune n'est pas tout à fait en rapport avec la sienne.

Dans votre amour si profond et si pur, qui vous dit que les malveillants et les envieux ne voudront pas voir ambition et avidité? Car maintenant vous allez être introduit dans la maison, et tous ceux qui y allaient avant vous vont devenir jaloux, et feront leurs efforts pour renverser vos espérances et vous faire évincer s'il est possible.

Cette idée consterna Olivier.

Dans la naïveté de son cœur, dans son ignorance profonde du monde, jamais il n'avait entrevu la possibilité d'un soupçon sur son amour. Les paroles de Cosimo ouvrirent devant ses yeux comme un monde nouveau. Un instant il hésita, mais il était trop véritablement épris pour s'arrêter longtemps à ces considérations odieuses.

—Eh! qu'importe ce que dira le monde! s'écria-t-il, si sa mère m'accorde sa main, je refuserai sa dot; mon travail, sans compter les bienfaits du marquis, mon second père, suffiront largement à nos modestes désirs.

Oui, je refuserai tout, et ainsi on ne m'accusera pas de l'avoir aimée seulement à cause de sa fortune.

Alors, sans plus écouter les représentations de Cosimo, après avoir donné un coup d'œil à sa toilette, il sortit, et, quelques minutes plus tard, un laquais l'introduisait dans un des splendides salons de l'hôtel Hanyvel.

Près du foyer, à demi couchée sur une chaise longue, était la veuve du riche financier.

Olivier se souvenait de l'avoir entrevue quelques mois auparavant; c'est à peine s'il la reconnut, tant la douleur avait changé ses traits. Ses cheveux avaient blanchi, ses joues s'étaient creusées, ses yeux rouges et gonflés disaient les larmes de ses nuits.

Henriette, plus belle, plus ravissante que jamais sous les vêtements de deuil de l'orpheline, était assise sur un petit tabouret aux pieds de sa mère.

Lorsque le laquais annonça le jeune homme, les deux femmes se levèrent, le saluant gracieusement comme un hôte attendu.

Madame Hanyvel lui montra silencieusement du doigt un fauteuil que venait d'avancer un laquais, tandis qu'Henriette s'approchait d'une fenêtre et feignait de regarder très attentivement dans le jardin, sans doute pour cacher la rougeur qui empourprait son visage.

Les prévisions de Cosimo ne se réalisaient pas.

Non seulement Olivier s'aperçut que son empressement ne déplaisait pas, mais encore il comprit, au triste sourire qui plissa la lèvre de madame Hanyvel, qu'on y avait compté.

Cette conviction lui rendit quelque peu d'assurance, il en avait besoin. Jamais encore il ne s'était trouvé dans une circonstance aussi solennelle; le bonheur de sa vie se jouait, il le comprenait, et, malgré cela, ou plutôt à cause de cela, telle était son émotion qu'il se sentait incapable de prononcer une seule parole.

Il s'était assis, cependant, rouge et confus sous le regard de madame Hanyvel, qui interrogeait sa physionomie et semblait vouloir lire au plus profond de son cœur.

Le silence se prolongeait et l'embarras d'Olivier croissait d'autant, lorsque enfin, madame Hanyvel, satisfaite sans doute de son examen et prenant en pitié la timidité du pauvre amant, lui vint en aide la première.

—Une chose bien grave, monsieur, dit-elle, m'a fait désirer votre présence; une chose bien grave pour une mère, le bonheur de ma fille...

Olivier voulut répondre; la parole expira sur ses lèvres; l'attention d'Henriette pour ce qui se passa dans le jardin redoubla; un triste sourire éclaira un instant le visage de la vieille dame.

—Mon Henriette, continua-t-elle, s'est enfin souvenue de moi. Après le terrible malheur qui vient de nous frapper et dont je ne me relèverai jamais, elle a compris qu'une mère est la meilleure amie qu'ait en ce monde une jeune fille; elle m'a tout confié...

Olivier s'attendait à quelques reproches; cette triste résignation le surprit douloureusement; la douleur de cette femme si à plaindre, sa douceur, son intelligence le touchèrent profondément, un sanglot remua sa poitrine, des larmes jaillirent de ses yeux.

—Pauvres enfants! continua madame Hanyvel, ah! vous avez failli commettre une faute qui eût pesée sur toute votre existence...

—Ma mère, ma bonne mère! murmura Henriette qui s'était rapprochée.

—Oui, ma fille, une faute terrible, l'enfant rebelle paie tôt ou tard sa rébellion. Ton père croyait assurer ton bonheur lorsqu'il te choisissait un époux. Tu refusais celui qu'il voulait te donner, mais tu manquais de courage, et lorsque ton père le disait: celui-ci te rendra

heureuse, pourquoi, au lieu de résister, ne lui disais-tu pas ces simples paroles qui eussent touché son cœur comme elles ont touché le mien; j'en aime un autre!

Rougissante et confuse, Henriette cacha sa tête si charmante dans le sein de sa mère; madame Hanyvel essuya les larmes que lui arrachait le souvenir des jours plus heureux; puis, continuant à s'adresser à Olivier:

—Je crois ma fille, monsieur, lorsqu'elle m'assure que vous êtes digne d'elle. Je le crois, parce que s'il en était autrement, votre physionomie, vos regards seraient d'abominables mensonges. Mais avant de prendre aucune décision, avant même de me demander si je dois mettre entre vos mains mon plus précieux, ou plutôt mon seul trésor, il est un aveu que ma loyauté m'oblige à vous faire aujourd'hui même.

Olivier s'inclina en signe d'assentiment.

—Peut-être, dit lentement la mère d'Henriette, en regardant Olivier finement, comme si elle eût voulu chercher sa pensée dans les replis les plus profonds de sa conscience, peut-être ce que je vais vous dire changera-t-il vos intentions.

Il est possible qu'après m'avoir entendue vous découvriez que votre amour pour ma fille est moins grand que vous le pensez vous-même.

—La mort seule, croyez-le... commença Olivier.

—Eh bien! monsieur, sachez-le, ma fille et moi sommes complètement ruinées.

—Ruinées! exclama Olivier en se dressant comme mû par un

ressort, ruinées...

Et ses yeux allaient d'Henriette à madame Hanyvel, comme si, se refusant à croire ce qu'il venait d'entendre, il eût besoin d'une confirmation.

—Oui, monsieur, ruinées.

—Nous sommes pauvres comme les plus pauvres, ajouta Henriette.

—Aujourd'hui encore, nous habitons ce palais, mais demain nous n'aurons peut-être pas un abri, demain le pain peut nous manquer.

—Mais c'est impossible! répétait Olivier, c'est un songe, une illusion, vous pauvres, vous réduites à la misère!

—Vous l'avez dit, monsieur, à la misère.

Tel était l'accent de madame Hanyvel, que cette fois il n'y avait pas à douter.

—O mon Dieu! s'écria Olivier en levant ses mains jointes vers le ciel, enfin, tu me donnes donc ma part de bonheur en ce monde, et si grande que je n'avais jamais osé la rêver telle, et que maintenant il ne me reste plus rien à désirer, mais bien à te bénir, ô mon Dieu! pour le reste de mes jours. Pauvre, elle est pauvre!

Muettes, surprises, la mère et la fille ne comprenaient rien aux exclamations du jeune homme. Il s'aperçut de leur étonnement.

—Oh! pardon, madame, continua-t-il en osant porter à ses lèvres la main de madame Hanyvel, pardon d'être si peu maître de moi, de me laisser dominer par mon émotion, mais c'est mon cœur qui parle, et je ne puis imposer silence à sa voix.

Pardon de me réjouir ainsi en présence du nouveau malheur qui

vous frappe; mais cette ruine qui vous afflige n'assure-t-elle pas à tout jamais mon bonheur et mon repos?

—Olivier, balbutia Henriette, je ne vous comprends pas...

—Oh! mon amie! c'est que jamais, comme moi, vous n'aviez mesuré l'abîme qui nous séparait. Ce malheur le comble, cet abîme.

Ce matin encore, vous voyant si riche, moi si pauvre, je tremblais et je me désolais. Daignât-elle abaisser les yeux sur moi, me disais-je; sa mère voulût-elle me donner ce nom de fils, si doux pour tous, plus précieux pour moi, qui n'ai jamais eu de mère, aurai-je le courage d'accepter?

Un vieil et fidèle ami avait éveillé en moi cette triste pensée: lorsqu'on me verra, moi, déshérité, moi, sans soutien, sans fortune, obtenir la main de cette riche héritière, croira-t-on que jamais mon cœur n'aura songé à sa dot? Et cette idée me rendait le plus malheureux des hommes, et je portais en rougissant ma médiocrité. Tandis que maintenant...

—C'est d'elle que vous allez rougir.

—Rougir d'elle, moi! Oh! madame, vous raillez. Jamais roi ne fut plus fier de sa puissance que je ne le serai de son amour.

Rougir d'elle! mais ne sera-t-elle pas la gloire de ma vie! Je n'ai pas d'ambition, moi; jusqu'ici la fortune ne me semblait pas valoir un mouvement d'envie; mais maintenant, pour elle, je me sens le courage de désirer tous les trésors et de les conquérir.

Pour cette fortune perdue, Henriette, je veux vous refaire dix fortunes. Je vous devrai tout le bonheur de ma vie, pourrai-je jamais m'acquitter?

Et vous, madame, continua Olivier en se laissant glisser aux genoux de madame Hanyvel, permettez-moi de vous appeler, dès aujourd'hui, ma mère, je suis digne, croyez-moi, de vous donner ce nom...

La vieille dame pressa Olivier sur son cœur; et prenant la main de sa fille et celle du jeune homme, elle les réunit.

—J'ai peu de jours à vivre, mes enfants, dit-elle; puissé-je vous voir heureux avant d'aller rejoindre, là-haut, le père de ma bien-aimée Henriette.

Ni Olivier, ni la jeune fille ne pouvaient croire à tant de bonheur; désespérés quelques heures avant, ils voyaient tout à coup, devant eux, s'entr'ouvrir les portes du ciel.

Certes, en mandant Olivier, pour se rendre aux désirs de sa fille, afin de l'étudier avec son cœur et ses instincts de mère, qui trompent si rarement, madame Hanyvel ne s'attendait pas à ce dénouement si prompt.

C'est qu'elle ne croyait guère, non plus, trouver en l'homme choisi par sa fille cette noblesse de sentiments, cette pureté de pensées.

Tous les hommes qu'elle avait vus jusqu'alors affichaient bien pour l'argent ce dédain superbe qui de tout temps a été de grand ton; mais elle savait bien qu'aucun d'eux n'était capable de mettre en action ses principes, qu'aucun d'eux surtout, n'eût poussé l'héroïsme jusqu'à se réjouir de la perte d'une immense fortune.

En un moment, la noble exaltation l'avait décidée.

Cette journée s'écoula rapide, en longues causeries, en projets ravissants, et c'est en se disant: à demain! que l'on se sépara.

Lorsque Olivier rentra, jamais Cosimo ne l'avait vu si radieux.

—Elle est ruinée, disait-il en prenant les mains de son vieux serviteur, elle est plus pauvre que moi encore; c'est à moi qu'elle devra tout.

Quatre ou cinq jours après cette scène, madame Hanyvel annonça à Olivier qu'elle allait se mettre en quête de quelque logement bien modeste, pour y cacher cette infortune que les deux jeunes gens appelaient le bonheur.

Les créanciers, troupe avide et impitoyable, vautours du malheur, avaient fondu sur la maison; partout le séquestre avait été mis; rien dans ce riche hôtel n'appartenait plus aux deux femmes.

A peine leur avait-on laissé les objets les plus indispensables et elles étaient réduites à se servir elles-mêmes.

Tous les domestiques s'étaient enfuis, effrayés de la ruine, semblables aux rats voraces qui abandonnent le vaisseau près de sombrer.

De cette armée de valets qui encombraient les cuisines, les vestibules, les écuries, les antichambres, il ne restait plus personne.

Personne, et à la place du suisse, dans la loge, dormait, insoucieux et insolent, lugubre fantôme du malheur, l'homme des huissiers et des créanciers, le gardien des scellés.

Toujours habituée au luxe, au faste, à l'opulence, la veuve du riche financier ne supportait pas sans chagrin ce changement aux habitudes de toute sa vie.

Vainement Olivier s'efforçait de la consoler, de la rassurer sur l'avenir; vainement Henriette se joignait à lui, la vieille dame

protestait qu'elle ne s'en relèverait pas.

Olivier avait mis à sa disposition toutes ses ressources, celles que son protecteur avait mises entre ses mains; mais toute cette petite fortune paraissait bien peu de chose à la femme qui avait partagé l'opulence d'un des hommes les plus riches du temps.

C'est alors qu'Olivier eut l'idée de se faire rendre un compte exact des affaires de Hanyvel. Il pensa que les créanciers profitaient peut-être un peu de l'inexpérience des deux femmes et que peut-être lui, plus expérimenté, rompu aux affaires, il parviendrait à sauver quelque chose de ce grand naufrage.

Les quelques détails que put lui donner madame Hanyvel ne firent que confirmer ses présomptions, et, après un examen assez superficiel, il put se convaincre qu'il ne se trompait pas.

Vivant, Hanyvel était colossalement riche; d'où venait donc que, mort, sa fortune se réduisait à rien? C'est ce qu'eut bientôt compris le secrétaire de M. de Mondeluit.

Homme d'initiative, le financier s'était lancé dans des entreprises qui, aujourd'hui, sembleraient des jeux d'enfants, mais qui alors paraissaient fort compliquées et surtout fort chanceuses.

Un des premiers en France, où nous sommes toujours, sous ce rapport, en retard de deux siècles sur l'Angleterre, il avait compris toutes les ressources du crédit et n'avait pas hésité à ouvrir sa caisse à l'industrie.

L'instant était propice.

Les ministres de Louis XIV essayaient alors de soustraire la France aux ruineux tributs qu'elle payait aux nations étrangères, et

de tous côtés des manufactures s'étaient élevées, sources faibles encore de fortune, qui devaient plus tard devenir les grands fleuves de la richesse du pays.

Or, c'est à tous les hardis novateurs d'alors que Hanyvel avait ouvert sa caisse.

Les rentrées étaient sûres, les bénéfices énormes et certains, mais non réalisables de suite. Si peu réalisables, même, que tous les créanciers de Hanyvel considéraient ces avances comme autant de créances perdues.

Cependant il fallait payer les sommes considérables exigibles par le fait de la mort du financier, sommes que celui-ci, vivant, n'aurait eu à rembourser que plus tard, et qu'il eût remboursées sans difficulté, soit avec le bénéfice de ses opérations journalières, soit avec les rentrées que ne devait pas tarder à lui fournir l'industrie.

Mais il fallait payer de suite, et les valeurs disponibles étaient loin d'atteindre le chiffre des dettes, et les créanciers étaient pressants.

Parmi les plus pressants de tous se trouvait le sieur Penautier de Saint-Laurent, ancien ami d'Hanyvel, depuis longtemps en rapports d'affaires et d'amitié avec lui, mais qui se prétendait lui-même fort gêné dans ses affaires et qui, à titre de remboursement, comptait s'emparer de la charge de Hanyvel, qui était receveur général du clergé.

Telle était, que le lecteur nous pardonne cette longue digression financière, telle était, disons-nous, la situation de «*la succession Hanyvel*», pour parler comme les gens de justice et d'affaires.

Pour Olivier, rien ne sembla perdu. Il se plongea courageusement

dans les comptes, compulsa les livres, les papiers, les dossiers, fit mille démarches, vit les juges, aidé dans tous ses travaux par son maître, M. de Mondeluit.

Et enfin se démena tant et si bien qu'au bout de moins de quinze jours, il put annoncer à madame Hanyvel qu'il sauverait au moins un quart de l'immense fortune. Ce devait être encore une grande opulence.

Tout entier à son amour, et aux affaires qui étaient encore une part de son amour, Olivier vivait à mille lieues des choses de ce monde; l'univers, pour lui, c'était cet hôtel qu'habitait encore Henriette et qu'il espérait bien lui faire restituer.

Aucun orage ne troublait donc son horizon, lorsque un soir, comme il était en conférence avec des hommes d'affaires à l'hôtel Hanyvel, Cosimo vint le prévenir qu'une vieille femme demandait à lui parler.

—Je ne puis m'éloigner d'ici, répondit Olivier; si elle vient pour solliciter quelque service, tâche, mon bon Cosimo, de me remplacer.

—Monsieur, votre présence est indispensable.

—Je ne puis.

—Pourtant, monsieur...

—Je te dis que m'éloigner est impossible.

—Au moins, monsieur, reprit le vieux serviteur avec une obstination incompréhensible chez lui, permettez que je vous parle un instant en particulier.

Tout en maugréant de cette étrange instance, Olivier suivit son

domestique dans une pièce voisine.

—Monsieur, lui dit-il, encore, hâtez-vous; cette femme n'aurait qu'à s'impatienter d'attendre et à s'éloigner.

—Quoi! encore? dit durement Olivier en frappant du pied.

—Monsieur, mon cher maître, murmura Cosimo, c'est de la part du marquis.

Olivier pâlit à ces mots, comme à l'annonce de quelque douloureux événement. Un pressentiment vague, incompréhensible, mais terrible pourtant, lui serra le cœur.

Cependant il n'hésita pas une minute.

—Cours à la maison, dit-il à Cosimo, fais attendre cette femme, je te rejoins à l'instant.

Il se hâta alors de rentrer dans l'appartement où se tenait la conférence, fit agréer ses excuses, prit avec les hommes d'affaires rendez-vous pour un autre jour, et se hâta de regagner son logis.

Comme il entrait chez lui, une femme mise comme les ouvrières aisées, et qui se tenait dans la première pièce, se leva.

—Ma bonne femme, lui dit Cosimo, voici mon jeune maître, messire Olivier, vous pouvez maintenant remplir votre commission.

La femme tira alors de la poche de son tablier un mince rouleau et le donnant à Olivier:

—On m'a chargé de vous remettre ceci en mains propres, monsieur, en me recommandant de vous prévenir comme j'ai prévenu votre domestique, que c'était de la part du marquis.

Olivier remercia la commissionnaire, lui donna, en la congédiant,

quelques pièces de monnaie, et, après avoir soigneusement fermé la porte, il défit le rouleau avec une fébrile agitation.

Dans le rouleau il trouva une petite fiole pleine d'une liqueur rouge.

A cette vue, Cosimo poussa une douloureuse exclamation.

—Qu'as-tu donc, mon ami? demanda Olivier inquiet; tu as pâli...

—Rien, monsieur, rien, balbutia Cosimo en essayant en vain de se remettre d'une grande émotion; ne vous inquiétez pas de moi; mais, lisez, je vous prie, plutôt cette longue lettre jointe à cette fiole.

Olivier n'insista pas davantage. Lui aussi, il avait hâte de connaître le contenu de la lettre de son père adoptif; il lut donc à haute voix:

«Mon fils,

»Pénètre-toi bien de cette lettre. De ta ponctualité à exécuter mes ordres dépend mon existence.

»Demain mardi, une heure avant le coucher du soleil, rends-toi au cimetière de la paroisse de la Bastille.

»Vers l'endroit où l'on entasse pêle-mêle la dépouille mortelle des indigents, tu trouveras une fosse fraîchement ouverte et attendant son cadavre.

»Cache-toi non loin de cette fosse et attends.

»A la tombée de la nuit, deux hommes, deux guichetiers de la Bastille, arriveront portant une bière. Ils la jetteront à la hâte dans la fosse,—Dieu veuille qu'ils ne la recouvrent que de peu de terre!—puis ils s'éloigneront.

»Épie leur sortie du cimetière.

»Alors, sans perdre une seconde, cours à la fosse, enlève la terre,

tire le cercueil et décloue-le. Ne va pas trembler ni te troubler.

»Il faut, la bière ouverte, desserrer les dents du cadavre qu'elle renferme et faire glisser entre les dents trois gouttes de la liqueur rouge de la fiole que je t'envoie.

»Après quelques minutes d'attente, renouvelle la même expérience.

»Si, après un quart d'heure, le corps était toujours inerte, n'hésite pas à verser dans sa bouche le reste du contenu de la fiole.

»Ainsi, peut-être, tu me rendras la vie.

»Car c'est moi, Olivier, qui, las de ma prison, tente ce suprême et terrible moyen de recouvrer ma liberté.

»Un mot encore. En même temps que toi peut-être, prenant des précautions pour ne pas être vu, tu apercevras, au cimetière, un gentilhomme, grand et de noble figure.

»Si, les guichetiers funèbres partis, il court à la fosse, laisse-le faire, ne parais pas. S'il s'éloigne avec les guichetiers, agis alors, mais prends garde à lui, ce serait, dans ce dernier cas, mon plus mortel ennemi. Sois armé, et au besoin....

»Tu peux te fier à Cosimo, l'emmener même. Courage et espoir.»

Lorsque Olivier eut achevé la lecture de cette lettre étrange, il était plus pâle que le cadavre qu'il devait aller, le lendemain, arracher à la tombe.

Les dents de Cosimo claquèrent de terreur.

—Oh! monsieur, dit-il enfin, mes cheveux se dressent sur ma tête lorsque je songe aux terribles souffrances qu'a dû endurer mon

pauvre maître avant d'arriver à cette idée effroyable.

—Mais quel moyen emploiera-t-il pour faire croire à sa mort!...

—Ah! monsieur, répondit Cosimo, frissonnant comme à un terrible souvenir, il est bien puissant, monseigneur le marquis, bien puissant.

La voix tremblante du vieux domestique, son effroi, remuèrent dans le cœur d'Olivier les plus étranges soupçons; ses pressentiments commençaient à prendre de la réalité. Il eut honte d'interroger cependant, et ce fut Cosimo qui, le premier, rompit le silence:

—Savez-vous, monsieur, dit-il, que nous risquerons demain trois ou quatre fois la potence, sans parler de l'épée de l'homme qui sera là! Violation de sépulture, sacrilège, prisonnier d'État... Enfin! nous exécuterons les ordres du marquis, n'est-ce pas?

—En doutes-tu? s'écria Olivier avec feu; hésiter seulement serait un crime horrible. Me demanderait-il la vie, je la donnerais sans réflexion, sans murmure. Et cependant, reprit-il après une pause, la vie m'est bien chère en ce moment!...

XI

LE CIMETIÈRE DE LA BASTILLE

Les derniers feux du soleil couchant empourpraient l'horizon, lorsque Cosimo et Olivier, tous deux armés jusqu'aux dents, dépassèrent les remparts ténébreux de la Bastille, se dirigeant vers l'humble cimetière où on enterrait alors les prisonniers morts dans la forteresse royale.

Le champ de repos où le terrible arbitraire du roi de France cachait ses victimes, parfois après les avoir hideusement défigurées, pour que la tombe, comme la prison, gardât un éternel secret, était situé dans un recoin complètement désert, bien que fort voisin de la porte Saint-Antoine, à droite de la grande route qui conduisait au château de Vincennes.

Dès le matin de ce jour, après une nuit enfiévrée des rêves les plus atroces, suffisamment expliqués par la lettre si étrange du marquis, Olivier avait voulu se mettre en route.

Pour justifier son impatience et amener à son avis Cosimo qui voulait attendre, le jeune homme s'obstinait à voir dans ses songes de la nuit de sombres avertissements.

—J'entendais, disait-il à chaque instant, comme une voix étouffée partant de dessous terre. Olivier, me disait cette voix, Olivier, le poids de cette terre écrase ma poitrine, hâte-toi, l'air me manque; un instant encore, et tu ne trouveras plus qu'un cadavre que tes soins ne ranimeront pas.

—Vaines imaginations de la fièvre, monsieur, répondait Cosimo, qui, pour rassurer son maître, trouvait encore la force de commander à ses propres inquiétudes, vous eussiez mieux fait d'agir comme moi, qui n'ai pas clos l'œil, et de ne point essayer de dormir.

—Mais, réfléchis donc, mon vieil ami, reprenait Olivier, réfléchis donc à la terrible responsabilité qui pèse sur nous; la vie de l'homme que nous aimons le mieux au monde dépend de notre empressement. Si l'heure avait été avancée?

Si, au moment où nous discutons ici froidement, on le descendait dans la fosse? Tiens, à cette idée, mes cheveux se hérissent d'horreur. Car, enfin, on peut avancer l'heure...

—Impossible, monsieur, ce n'est pas en plein jour qu'on enterre les prisonniers de la Bastille.

—Tu le crois, mon ami, tu le dis; mais si tu te trompais! Si aujourd'hui, par exemple, un hasard, un événement que tu ne peux prévoir, faisait violer toutes les règles habituelles! Ah! je ne m'en consolerais jamais, et toi, Cosimo, tu aurais, jusqu'à ton heure dernière, le plus terrible des remords.

—Non, monsieur, car j'aurais fait mon devoir.

—Ton devoir?

—Oui, mon maître, mon devoir. M. le marquis nous ordonne de suivre ses instructions à la lettre; suivons ses instructions à la lettre.

L'exactitude ne consiste pas à devancer l'heure, mais bien à arriver juste à l'heure. Je connais le marquis; il n'a rien donné au hasard, soyez-en convaincu.

Il nous a dit: «à la nuit tombante,» attendons. Savez-vous,

d'ailleurs, si notre présence n'éveillerait pas certains soupçons?

J'ai entendu conter des histoires épouvantables de prisonniers auxquels on tranchait la tête, bien qu'ils fussent morts; le tronçon seul était porté au cimetière, et la tête était jetée dans quelque oubliette de la Bastille.

—Oh! mon ami, tu te fais donc un jeu de mes angoisses, que tu me racontes là des légendes populaires, qui, j'en suis sûr, n'ont pas le moindre fondement.

—Ce n'est que trop vrai, hélas!

—Oh! quelle terreur nouvelle et plus grande encore que toutes les autres! Cosimo, si nous n'allions trouver dans la bière qu'un cadavre mutilé!...

Le vieux serviteur garda un instant le silence.

L'émotion était trop violente pour ses forces; à combattre des angoisses qui étaient aussi les siennes, son courage s'épuisait. Enfin, d'une voix mal assurée, il répondit:

—Ce serait un horrible malheur, monsieur; mais alors la conscience d'avoir exécuté à la lettre les ordres donnés serait notre consolation.

Et elle nous manquerait, cette consolation, si l'idée pouvait nous poursuivre, que, par notre présence au cimetière au milieu du jour, par nos allées, nos venues, notre air morne et inquiet, nous avions éveillé les soupçons et ainsi amené une si affreuse catastrophe.

A toutes ces raisons, Olivier dut se rendre, Cosimo avait d'ailleurs déclaré qu'il ne l'accompagnerait que lorsque le moment serait venu.

Le jeune homme attendit donc, mais avec cette patience haletante

que connaissent seuls ceux qui, le cœur serré, ont compté les secondes dans l'attente de quelque événement terrible, décisif sur leur vie, et dont ils ne pouvaient ni retarder ni précipiter le dénouement.

Il attendit avec cette anxiété folle du joueur qui vient sur une seule carte d'exposer toute sa fortune et qui, muet, immobile, le cou tendu, l'œil dilaté, un brasier ardent dans la poitrine, croit avoir vécu un siècle, durant la seconde nécessaire au banquier pour donner la carte qui doit décider de son sort.

Vingt fois, pour tromper l'attente, il relut dans cette journée la lettre du marquis.

Il s'arrêtait sur tous les mots, les méditait, les commentait, cherchait à en tirer quelque induction pour ou contre la réussite.

Tout à coup il s'interrompait; il lui semblait avoir entendu des pas dans l'escalier; il croyait entendre heurter à la porte.

D'étranges idées traversaient son cerveau comme une flèche de feu. Si le marquis avait été descendu dans la tombe?

S'il s'était éveillé dans la nuit du cercueil? Aurait-il réussi à briser la bière, à soulever la terre jetée dessus?

Alors une terreur voisine de la folie se lisait sur sa physionomie, l'égarement dans ses yeux.

—Écoute, disait-il à Cosimo, je ne me trompe pas, c'est bien la voix que j'entends...

En présence de l'exaltation du jeune homme, le pauvre Cosimo se faisait les reproches les plus amers.

—Comment faire, se disait-il, pour distraire un instant sa pensée?

Si cela dure, il sera fou avant la fin du jour. Ah! cette lettre, j'aurais dû l'ouvrir moi-même et ne la communiquer qu'au dernier moment. Tu as manqué de prudence, vieux Cosimo, et tu en es cruellement puni.

Alors, pour ramener l'attention d'Olivier vers des faits plus réels, il recommençait avec lui le plan par eux discuté cent fois pour sauver le marquis.

Ils calculaient toutes les chances, rejetant toutes les bonnes, n'acceptant que les pires; et, tous les événements les plus malheureux admis, ils cherchaient des expédients, des ressources.

Puis, une fois encore, ils s'assuraient que toutes leurs précautions matérielles étaient bien prises; il ne fallait pas échouer au moment de toucher le but faute d'une précaution.

Ils avaient bien tous les objets qui pouvaient leur être nécessaires ou utiles: une pelle avec un manche fort court, pour creuser la terre, une petite pioche, un ciseau pour faire sauter les clous de la bière, un marteau.

Et encore mille réconfortants pour celui qu'ils allaient essayer d'arracher au trépas, des habits, un manteau.

Pour eux, des armes, car ils étaient déterminés à attaquer ou à se défendre jusqu'à la mort.

Pendant toutes ces occupations, toutes ces discussions perdues, le temps marchait. Quatre heures sonnèrent à l'église voisine.

—Enfin! s'écria Olivier en sautant sur son épée, l'heure est venue, partons.

—De grâce, monsieur, pas encore!...

—Si, reprit impérieusement le jeune homme, il est temps, je ne saurais attendre davantage.

Ne comprends-tu pas que demeurer ici, renfermé dans cette chambre, m'est impossible!

Nous marcherons lentement, si tu le désires, nous prendrons des détours, nous allongerons notre chemin d'une lieue, de deux, de quatre, peu m'importe! mais nous marcherons au moins!

Nous dépenserons un peu de cette activité qui me tue, nous ne serons plus immobiles et passifs. Nous cesserons de nous démener dans les incertitudes de l'espérance et de la crainte, de nous agiter dans le vide. Partons, je le veux.

Cosimo ne résista plus.

Ensemble, à la hâte, ils terminèrent leurs préparatifs; ils cachèrent sous leurs habits leurs armes et leurs outils, et enfin ils sortirent comme l'horloge venait de frapper le quart.

En arrivant dans la rue:

—Monsieur, dit Cosimo, nous n'avons point songé à nous assurer d'une voiture; il est bien possible que M. le marquis ne puisse marcher; d'ailleurs, il voudra peut-être quitter Paris immédiatement; d'une fuite rapide son salut peut dépendre.

Depuis le matin le vieux domestique pensait à prendre cette précaution si nécessaire; s'il n'en avait pas parlé plus tôt, c'est qu'il la gardait comme une ressource dernière contre l'impatience d'Olivier.

—Nous allions pourtant oublier cela, le plus utile peut-être. Où donc avions-nous la tête?

—Je crois que nous l'avions un peu perdue.

—Parle pour toi, Cosimo, je n'ai jamais été, quant à moi, si bien de sang-froid.

Ça, il nous faut de suite une bonne voiture et de vigoureux chevaux, qui puissent d'une traite mettre quinze lieues au moins entre Paris et nous.

Faisons vite, nous avons assez d'or pour faire hâter les plus lents.

—Mais où enverrons-nous la voiture nous attendre?

—Sur la petite place qui est en dehors de la porte Saint-Antoine. Je sais là un endroit fait exprès, le cocher pensera qu'il s'agit d'un duel, il sera parfaitement tranquille et dormira pour abréger le temps.

Au besoin, le dernier moment venu, si le marquis ne peut absolument pas marcher, nous ferons avancer la voiture jusque sous le mur du cimetière, car nous serons, j'imagine, obligés de passer par-dessus le mur.

On n'aura pas l'obligeance de nous laisser la porte ouverte; mais hâtons-nous, le temps presse.

Malgré toute leur activité, ils ne trouvèrent pas tout d'abord ce qu'ils cherchaient.

Alors, comme maintenant, quinze mille voitures ne broyaient pas, du matin au soir, le pavé de la capitale.

Enfin, ils rencontrèrent des chevaux à souhait. Mais il leur avait fallu plus de trois quarts d'heure de recherches et de démarches. C'était toujours autant de gagné.

Cette fois, il était vraiment temps de se mettre en route.

Cosimo regarda la voiture s'éloigner au petit trot, le cocher avait toutes ses instructions.

—Maintenant, dit-il à Olivier, je crois que nous pouvons partir.

Le soleil se couchait lorsqu'ils franchirent les portes du cimetière.

Ils commencèrent aussitôt à examiner les lieux avec le plus grand soin.

Au moment suprême, une connaissance exacte du terrain leur pourrait être de la plus grande utilité.

On pouvait en cet endroit se croire à vingt-cinq lieues de Paris, dans quelque coin de la forêt de Compiègne.

Des arbres séculaires y étalaient leurs branches puissantes.

Nul jardinier n'y était chargé d'arrêter une végétation luxuriante, et de tous côtés se dressaient des massifs d'aubépine ou de sureau.

Seuls les bruissements des feuilles ou le vol effarouché de quelque oiseau dans les branches troublaient le silence de ce désert.

Rien en cette solitude n'arrivait des bruissements de Paris, de ce tapage lourd et continu qui annonce au loin le voisinage de la capitale, semblable aux sourds mugissements des vagues lorsqu'on approche de la mer.

Les tombes y étaient peu nombreuses. A peine y apercevait-on, çà et là, quelque pierre moussue, à moitié cachée par le lierre et les ronces.

L'herbe drue, épaisse et forte, témoignait que depuis des années la terre n'y avait pas été retournée.

Le sol, enfin, n'avait pas ces ondulations qu'on remarque dans les

cimetières, semblables aux sillons des champs de blé après la récolte, et qui annonce que la terre a eu sa moisson de cadavres.

Olivier et Cosimo allaient dans cette solitude, assourdissant le bruit de leurs pas.

Ils craignaient de troubler la morne tristesse de ce silence, et d'éveiller l'attention. Ils parlaient tout bas.

—Voyez donc le mur en cet endroit, monsieur, dit Cosimo.

—Oui, il est à peu près écroulé... l'accès de cette brèche est aussi facile que celui d'une porte.

—Certainement, c'est par là que nous passerons.

—Mais, reprit Olivier préoccupé, je ne vois pas ici de fosse béante; sans les deux ou trois pierres que je vois là-bas, je ne sais, vraiment, si je me croirais dans un cimetière.

—Chut, monsieur, murmura Cosimo, quelqu'un...

Olivier s'arrêta.

—Où? demanda-t-il.

—Là, un homme! Il creuse une fosse, nous n'avons plus besoin de chercher.

En cette partie de l'enclos, on avait abattu les arbres, l'herbe avait été arrachée, le terrain à peu près nivelé.

Les fossoyeurs avaient fait office de pionniers. Ils avaient défriché pour donner aux prisonniers les six pieds de terre qui reviennent à chacun de nous après la mort.

Le sol avait été fraîchement remué tout autour, l'herbe était rare. Des fosses à peine fermées apparaissaient à côté de la fosse qui

s'ouvrait.

—Ne vous semble-t-il pas, monsieur, demanda Cosimo, que nous sommes un peu éloignés de l'endroit où nous allons avoir affaire tout à l'heure? Nous ne distinguons rien d'ici.

—Il faut nous rapprocher, dit Olivier, mais tâchons de ne pas appeler sur nous l'attention de cet homme.

—Autant que possible, il faut l'éviter; mais si par malheur un de nous, par un mouvement mal calculé, le fait regarder de notre côté, n'ayons plus l'air de nous cacher, nos allures mystérieuses l'inquiéteraient.

Nous feindrons d'aller prier sur la première venue de ces tombes.

—Ou plutôt, mon vieil ami, nous prierons réellement Dieu pour la réussite de notre tâche; hélas! ce que nous pouvons est bien peu de chose sans sa protection.

Ils se glissèrent alors entre les arbres, profitant des moindres replis du terrain, allant d'arbre en arbre, de buisson en buisson.

Ainsi ils réussirent à tourner la clairière et se trouvèrent à vingt pas, tout au plus, du fossoyeur.

Une touffe énorme de sureaux en fleur les abritait admirablement.

Ils s'assirent et déposèrent sous les feuilles leurs outils et les habits destinés au marquis. Puis, à tout hasard, ils préparèrent leurs armes.

—Maintenant, dit Olivier avec un soupir de soulagement, nous sommes prêts, attendons.

Le fossoyeur cependant continuait sa besogne, lentement, tranquillement, à son loisir, comme un homme qui a du temps devant lui. Il sifflait gaiement un refrain populaire.

De leur cachette, Olivier et Cosimo pouvaient suivre ses moindres mouvements.

Pour plus de facilité, il était descendu dans la fosse, qui pouvait avoir alors deux pieds de profondeur.

Entre chaque pelletée de terre, il marquait un instant de repos, par moment il se baissait: quelque caillou bizarre attirait-il son attention, il se baissait, le ramassait, l'examinait avec soin, puis le jetait au loin dans n'importe quelle direction.

Un de ces cailloux, assez gros, vint frapper une branche à une faible distance de la tête de Cosimo.

—Le butor a failli me blesser, grommela le vieux domestique.

—Il ne faut pas lui en vouloir de perdre son temps, murmura Olivier; à chaque pierre qu'il ramasse et qu'il lance, c'est deux pelletées de moins qu'il soulève; c'est autant de gagné pour nous.

L'homme, à ce moment, s'était relevé; appuyé sur sa bêche, il regardait quelque chose que les deux guetteurs ne pouvaient apercevoir.

—Les guichetiers arriveraient-ils déjà avec leur sinistre fardeau? demanda tout bas Cosimo.

—Non, dit Olivier, je vois, c'est le gentilhomme dont le marquis parle dans sa lettre, il se dirige du côté du fossoyeur.

—Je le vois aussi, dit Cosimo, mais je ne le connais pas, et cependant je n'ai oublié le visage d'aucun ami de mon maître.

—Et des ennemis?

—Non plus, c'est la première fois que je vois ce visage.

Un gentilhomme vêtu à la dernière mode, si merveilleusement habillé qu'il semblait se rendre à quelque fête, traversait la clairière et se dirigeait vers le fossoyeur; de crainte de tacher ses talons du plus beau carmin et de souiller de poussière ses bas et les boucles de ses souliers, il marchait avec précaution, enjambant avec soin les fosses fraîchement fermées.

A la vue d'un seigneur si magnifique, il semblait tout naturel que le fossoyeur se découvrît respectueusement et attendît ses ordres.

Loin de là, lorsque l'étranger ne fut qu'à quelques pas, il reprit son sifflet interrompu et se remit à remuer la terre avec une sorte de fureur.

Le gentilhomme s'arrêta, un peu surpris de cet accueil. Il prit le premier la parole.

—Mon ami, dit-il, vous faites là une triste besogne.

Le fossoyeur haussa les épaules, et regarda en face celui qui lui parlait:

—Pourquoi triste? demanda-t-il.

—Je la croyais telle, reprit le gentilhomme en souriant, et pour tout le monde elle a cette réputation.

—Je le sais, monsieur, dit le fossoyeur en se reposant sur sa bêche, on trouve notre métier lugubre; mais quel est donc le vôtre? Vous êtes homme d'épée, à ce que je crois, mon gentilhomme; lorsque vous êtes à la guerre, pensez-vous donc faire une besogne bien plus gaie que la mienne?

Est-il donc si réjouissant de trouer des poitrines, de fendre des têtes, de casser des bras et des jambes?

Cela me répugnerait à moi, qui ne suis qu'un manant, et je n'ai jamais pu comprendre qu'on s'en fît honneur.

J'en suis encore à me demander comment il y a des hommes qui osent avouer tout haut que leur métier est de tuer les autres hommes.

Vous faites des cadavres, monsieur; moi, je leur creuse une dernière demeure; à tout prendre, j'aime mieux ma besogne que la vôtre.

Ces paroles semblèrent plonger le gentilhomme dans la stupéfaction, puis il se mit à rire.

—Un fossoyeur philosophe, fit-il entre ses dents, c'est, ma parole, merveilleux! Le drôle mériterait cent coups de bâtons... Enfin, j'ai besoin de lui en ce moment.

Le travailleur avait repris sa bêche, le gentilhomme fit quelques pas comme pour rebrousser chemin, puis il s'arrêta: évidemment il hésitait à prendre une résolution.

De leur cachette Olivier et Cosimo avaient beau prêter l'oreille, ils n'entendaient rien.

L'étranger cependant se ravisa. Il revint près du fossoyeur.

—Mon ami, lui dit-il, je viens de réfléchir à vos paroles, je les trouve si pleines de sens, que je suis presque de votre avis; tant de raison dans un homme de votre condition me surprend, et, par ma foi! j'en suis si aise, que je veux que vous acceptiez le louis que voici pour boire à ma santé.

Le fossoyeur regarda fixement cet inconnu qui venait ainsi faire des générosités dans un cimetière; il semblait indécis s'il accepterait ou

non; on lisait une question sur ses lèvres.

Mais le louis d'or brillait terriblement; le fossoyeur tendit sa main terreuse.

—Et allons donc! s'écria le gentilhomme, aviez-vous peur qu'il ne fût pas de bon aloi? C'est égal, continua-t-il en souriant, vous faites une triste besogne.

—Pas si triste que vous croyez, mon gentilhomme.

—Eh bien! là, franchement, dites-moi pourquoi elle ne vous paraît pas ainsi.

—C'est que je creuse la fosse d'un prisonnier, et que prison pour prison...

—Eh bien?

—Je préfère une tombe à la Bastille.

Le gentilhomme tressaillit comme pris d'un frisson subit; le fossoyeur s'en aperçut.

—Sur ce point encore vous avez l'air d'être de mon avis, monsieur, et ce nom de Bastille ne semble pas vous être particulièrement agréable.

—Je le confesse.

—En connaîtriez-vous donc l'intérieur?

—Assez pour préférer la prison que vous préparez là.

—Hein, que disais-je? reprit le fossoyeur; c'est moi qui délivre les malheureux.

Ainsi, je suis sûr que celui qui va venir tout à l'heure me bénira du fond de son cercueil.

Ce fut presqu'un tressaillement qui agita cette fois le gentilhomme; un nuage sombre passa sur son front, ses lèvres se contractèrent.

—On va donc ce soir même enterrer un prisonnier? demanda-t-il d'une voix altérée.

—J'attends les guichetiers qui doivent apporter son cercueil; ils ne tarderont pas à venir.

—Eh bien, je reste. Je ne serai pas fâché d'assister à cette funèbre cérémonie.

Je veux voir ce qui serait advenu de mon corps si j'étais mort dans mon cachot.

—Et dire une prière sur la tombe du défunt, n'est-ce pas, monsieur?

—Oui, je prierai volontiers.

—Alors, monsieur, si telle est votre intention, vous ferez bien de vous éloigner.

—Pourquoi cela?

—Parce que votre présence pourrait inquiéter les guichetiers. On a vu quelquefois des familles prévenues, on ne sait comment, de la mort d'un de leurs parents, prisonnier à la Bastille.

Alors, ces familles voulaient au moins ravoir le cadavre de celui qu'elles avaient aimé vivant, pour le porter dans quelque sépulture de famille, ou même pour l'ensevelir pieusement de leurs mains, afin de pouvoir marquer la place et y venir prier quelquefois.

—Et, alors, qu'arrivait-il?

—Alors un frère, un ami, un fils venait, qui guettait le moment de

l'inhumation et marquait la place; puis, les guichetiers retirés, ce fils, cet ami, ce frère, aidé d'un valet, comme je suppose que vous en avez un, se hâtait de soulever la terre, retirait le cercueil et s'enfuyait comme un voleur, emportant le corps que la justice du roi n'avait pas voulu lui rendre.

—Ah! cela se pratique ainsi?

—Oui, monsieur, je m'en suis aperçu plusieurs fois, je n'en ai jamais rien dit.

C'est d'ailleurs si facile! Moi parti, nul ne veille sur le cimetière jusqu'à demain; les gens du quartier font un détour plutôt que de passer dans le voisinage, et là, tenez, de ce côté, il y a au mur une brèche qui vaut une porte.

A chacune de ces paroles, qui semblait comme un avertissement ou une conseil, le gentilhomme tressaillait involontairement sous le poids d'une émotion trop forte; il était clair que le fossoyeur croyait avoir affaire à un de ces parents dont il parlait.

—Donc, monsieur, continua-t-il, suivez mon conseil, cachez-vous; les guichetiers vont venir, et s'ils vous voyaient, peut-être prendraient-ils peur et mettraient-ils un soldat en faction, pour ensuite, demain, faire transporter la bière dans un autre endroit.

—Merci, mon maître, fit l'étranger, et sortant un autre louis de sa poche, voici pour vous, dit-il; moi, je me cache.

—Comme vous pouvez voir, reprit en riant le fossoyeur, le trou n'est pas bien profond, et je suis trop fatigué pour le creuser beaucoup encore avant l'arrivée des guichetiers.

Le gentilhomme fit un geste de remerciement et en toute hâte

gagna la partie boisée du cimetière, où il disparut bientôt; le fossoyeur reprit ou fit semblant de reprendre son travail.

Cette fois, la conversation avait eu lieu à voix haute. Olivier et Cosimo n'en avaient pas perdu une syllabe.

—Nous savons maintenant, dit Olivier, que rien n'entravera notre entreprise.

—Oui; mais si je suis rassure sur ce point, un autre m'inquiète.

—Et lequel, mon vieil ami?

—La présence de ce gentilhomme.

—Le marquis nous avait prévenu dans sa lettre.

—Peu importe, ses allures ne me plaisent pas.

—Moi, je dois avouer que je suis enchanté de le savoir ici près, il nous prêtera main-forte au besoin.

Cosimo ouvrait la bouche pour répondre, mais jetant par hasard les yeux sur l'espace vide, il fut comme pétrifié; la voix s'arrêta dans sa gorge, et, n'ayant pas la force de parler, il saisit Olivier par le bras... le jeune homme comprit.

Deux hommes, qu'à leur costume on reconnaissait aisément pour des guichetiers de la Bastille, s'avançaient.

Ils portaient une civière recouverte d'un lambeau de tapisserie noire; sous la tapisserie se dessinait un cercueil.

—Arrivez donc, lambins! leur cria le fossoyeur.

—Voilà, voilà! répondit l'un d'eux, mais c'est que nous sommes fatigués.

—Il est diablement lourd, fit l'autre.

Ils étaient arrivés sur le bord de la fosse, la tapisserie fut enlevée; alors, balançant la civière d'un mouvement égal, les guichetiers envoyèrent la bière rouler à deux pas.

—Ouf! firent-ils.

Le cercueil, en tombant, rendit un bruit sourd, qui retentit douloureusement dans le cœur d'Olivier.

—Les misérables! murmura-t-il avec rage.

—Monsieur, de grâce, conjura Cosimo.

Les guichetiers avaient déposé leur civière.

—Voyons, fit l'un, il faut se dépêcher, pourtant.

—La fosse n'est guère profonde, dit l'autre; puis s'adressant au fossoyeur: Ah! paresseux! on voit bien que c'est pour le compte de notre gouverneur que tu travailles; le moindre bourgeois voudrait au moins trois pieds de plus...

—N'as-tu pas peur qu'il ne s'en sauve?

—Non, mais il est capable de se plaindre de ce que son cachot est trop étroit.

Des éclats de rire accueillirent cette plaisanterie.

Dans leur cachette, Olivier et Cosimo se sentaient défaillir.

—Il paraît, dit le fossoyeur, lorsque l'hilarité fut un peu calmée et tout en aidant ses camarades à faire glisser le cercueil dans la fosse, que ce n'était pas un prisonnier huppé.

—Je ne pense pas, répondit un guichetier, je ne le connaissais pas.

—Allons, voilà qui est fait, aidez-moi à pousser la terre...

Tous nous connaissons ce bruit sinistre de la terre tombant à

pelletées sur une bière; tous, le cœur gonflé et les yeux pleins de larmes, debout sur le bord de la fosse d'un ami, d'un parent, nous l'avons entendu ce bruit funèbre qui retentit dans l'âme comme le glas de l'éternité...

Que l'on juge donc de la douleur d'Olivier. Il savait, lui, que cette tombe se refermait, non sur un mort, mais sur un vivant.

Il ne put supporter ce spectacle, et sa douleur trouvant enfin un issue, il pleurait.

Le vieux Cosimo, lui, était plus pâle qu'un cadavre, et, comme Olivier, il avait détourné les yeux.

Enfin, le silence leur apprit que tout était fini. Lorsqu'ils relevèrent les yeux, un petit monticule s'élevait, là où un instant avant il y avait une fosse.

Les trois hommes étaient debout et causaient de leurs affaires. Mais l'honnête fossoyeur, qui, plus d'une fois, avait tourné les yeux vers l'endroit où s'était réfugié le gentilhomme, attira vite sur autre chose l'attention des guichetiers.

—Camarades, dit-il, je paie une bouteille.

—Tope, répondirent-ils, chacun la nôtre.

Et ils s'éloignèrent.

Ils avaient à peine disparu, qu'Olivier voulut s'élancer, Cosimo le retint.

—Et le gentilhomme, monsieur, que vous avez oublié!

—Peu importe.

—Les ordres du marquis sont formels.

—Sa vie avant tout. Ne me retiens plus, Cosimo, malheureux, tu tues ton maître en ce moment.

—Non, je lui obéis.... Eh! tenez, le voilà, le gentilhomme, voyons ce qu'il va faire.

L'étranger était debout tout près du monticule de terre fraîchement remuée; qui seule indiquait la demeure dernière du prisonnier.

Il avait ôté son chapeau garni de plumes d'une richesse extrême, moins par respect pour le tombeau que pour livrer à la brise fraîche du soir son front. Plus près, Olivier et Cosimo auraient pu lire sur le front de l'inconnu un monde de sinistres pensées.

Plus isolé par son trouble, par les remords que par la solitude, son désordre se trahissait par des gestes presque furieux.

Imprudent! il livrait son secret aux quatre vents du ciel, sans s'être demandé si près de là une oreille indiscrète n'allait pas le recueillir pour s'en servir plus tard comme d'une arme terrible.

—Ami, disait-il, tu es là, ô mon maître! pour tous, mort; pour moi, vivant...

Toi si fier jadis de ta science, qu'est devenue ta science? Là, sous cette terre, ton cœur bat encore, mais qui entendra ses battements, sinon moi?...

Imprudent! comment n'as-tu pas deviné que ton élève, l'élève d'Exili l'empoisonneur, trahirait son maître comme autrefois Judas!

Tu m'as donné la clef de la science, qu'ai-je besoin de toi, maintenant? Tu ne m'as pas dit ton dernier mot, sois tranquille, je le trouverai.

Ah! ah! continua-t-il avec un éclat de rire sinistre, le vieux maître

n'humiliera plus son élève; le maître mort, l'élève commande à son tour, et désormais je suis seul maître du secret terrible de la mort.

Un instant encore il demeura immobile; puis replaçant son chapeau sur sa tête et repoussant avec mépris la terre du monticule:

—Maître, dit-il en ricanant, si tu pouvais me voir à cette heure, tu m'admirerais.

A ma place, tu ferais ce que je fais; je ne veux ni un maître, ni un complice; je suis digne de toi. Adieu, Exili, adieu, ton élève Sainte-Croix te salue.

Et il s'éloigna sans détourner la tête, marchant à grands pas vers cette brèche que lui avait montrée le fossoyeur.

Il était temps.

A contenir la fureur d'Olivier, les forces de Cosimo s'épuisaient.

Ni l'un ni l'autre n'avait pu entendre le monologue du gentilhomme; à peine la brise apportait-elle à leurs oreilles quelques sourdes exclamations; mais à ses gestes ils devinaient un ennemi.

Pour Olivier, pour Cosimo, il était évident que cet homme connaissait le secret terrible et qu'il repoussait du pied le marquis dans l'éternité.

Vingt fois Olivier avait voulu courir sur lui, l'attaquer et le tuer; Cosimo l'avait retenu de force.

—Et le temps de la lutte, murmurait-il, ne serait-il pas, en admettant que vous sortiez vainqueur, ne serait-il pas encore du temps perdu?

—Le misérable! disait Olivier. Je le retrouverai.

Enfin, l'étranger disparut sous les arbres.

D'un bond Cosimo et Olivier furent près de la fosse.

. . . . . .

. . . . . .

ÉPILOGUE

XII

RESSUSCITÉ

—Où, suis-je?

Telle fut la première pensée qui surgit, au réveil, dans le cerveau troublé d'Exili.

Habitué à vivre dans l'obscurité, ses yeux étaient blessés par la vive lumière du jour, qui entrait à flots par deux hautes fenêtres.

Il se souleva péniblement et jeta un regard étonné sur les objets qui l'environnaient.

La pièce assez spacieuse dans laquelle il se trouvait, d'une décoration simple, avait un aspect presque monacal.

La couchette basse sur laquelle il reposait, une dormeuse, des sièges recouverts en cuir, une table à pupitre, un lavabo, un coffre en bois de cèdre, des livres rangés sur une tablette fixée à la muraille nue, en composaient l'ameublement.

Cet examen sommaire terminé, il se dirigea d'un pas mal assuré à travers la chambre, ouvrit une des croisées et respira à longs traits l'air matinal qui rafraîchissait sa poitrine et donnait un jeu plus libres à ses poumons brûlés.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon et les oiseaux tapageaient dans les arbres d'un jardin dont il apercevait les cimes.

En face, s'élevaient les toits bleus en trapèze des deux pavillons d'un hôtel qui, à en juger par son architecture, devait avoir été construit sous le feu roi Louis XIII.

—Où suis-je?... se demanda encore Exili en passant la main sur son front.

Il me semble qu'un voile est étendu sur ma mémoire et obscurcit la lucidité de mes souvenirs...

Cependant je ne suis pas le jouet d'un songe, mon cerveau n'est pas sous l'influence morbide d'une illusion vaine, d'un mirage trompeur, d'une hallucination décevante...

Oui, j'étais prisonnier d'État, plongé dans l'ombre et noyé dans la lourde atmosphère d'un cachot de la Bastille.

Je me souviens!... Je me souviens!...

Je ne rêve pas!...

Olivier est venu!...

Cette chambre de bénédictin doit être la sienne... Je suis libre!...

Ah! il y avait longtemps que je n'avais vu le soleil, respiré cet air subtil et pur, embaumé du parfum des fleurs, entendu chanter les oiseaux dans les arbres.

Autrefois aussi, plus loin, j'étais jeune, beau, riche, noble, aimé, sous le ciel clément et doux de l'Italie.

Mes palais baignaient leurs pieds blancs dans les flots bleus du Tibre, de la mer de Naples et de l'Adriatique.

Mes villas miraient leurs colonnades et leurs fantômes de marbre dans le miroir des grands lacs de Come et de Garde.

J'étais le roi de ces paradis terrestres.

O ma jeunesse, ma beauté, ma fortune, mon nom et mon honneur, ma force, mon amour et ma liberté, oui, j'ai donné tout cela pour les faveurs amères d'une divinité morose, implacable et jalouse.

O science, maîtresse inexorable, que tes amants n'apaisent que par des hécatombes, qu'as-tu fait pour moi, qui t'offrais en holocauste des victimes humaines?

Que m'as-tu donné en échange?

Quelques secrets qu'un enfant apprendra un jour sur le banc des écoles.

Et toi, Mort, pâle sœur de la Vie, toi qui n'as jamais trahi, toi dont je porte les sinistres couleurs, toi qui m'a vu passer de l'ombre de mon laboratoire à l'obscurité d'une prison et à la nuit de la tombe, pourquoi ne m'as-tu pas gardé dans tes bras où je m'étais endormi?

Me voilà donc vieilli, humilié, vaincu comme un ange rebelle au pied du maître.

O Dieu, il ne te faut autre chose que le joyeux cantique de ces oiseaux chanteurs, mélodies aériennes de tes artistes ailés, pour confondre l'orgueil de celui qu'on appelle le *Maître des poisons*, pour faire couler des larmes de son œil qui n'a jamais pleuré?

Toi qui vois ce que j'étais et ce que je suis devenu, toi qui connais ma vie perdue et désenchantée, donne-moi le calme de l'esprit, le repos du cœur et la paix de l'âme.

Permets-moi d'oublier le passé, laisse-moi ressaisir l'espérance avec la liberté, puisque tu me l'as rendue, et l'amour de mon enfant d'élection, puisque tu l'as envoyé pour me sauver.

—Oui, vous êtes libre, et voici votre fils! dit une voix joyeuse, sonore et vibrante.

—Olivier!...

—Mon père!...

Exili voulut s'élancer; mais ses membres, encore engourdis par sa terrible expérience, trahirent sa volonté.

Olivier le reçut chancelant dans ses bras, et le tint embrassé dans une longue étreinte; puis, le soulevant comme un enfant, il le déposa doucement étendu sur les coussins d'une dormeuse.

A ce moment, le regard d'Exili rencontra celui de Cosimo, debout sur le seuil de la porte, dans une attitude respectueuse.

—Et toi, mon vieil ami, ne viendras-tu pas m'embrasser aussi?

—Monsieur le marquis est toujours généreux, répondit Cosimo en s'agenouillant pour recevoir l'accolade de son ancien maître.

—Lequel est aujourd'hui l'obligé de l'autre? dit Exili avec un sourire lumineux, qui éclaira une seconde sa physionomie sévère, avant de s'éteindre comme un éclair fugitif.

—Je vous dois tout, maître, et vous ne me devez rien.

—Ne l'écoutez pas, mon père, interrompit Olivier avec sa vivacité juvénile. Sans lui, j'aurais tout compromis par ma folle précipitation.

—C'est la vertu de ton âge, mon fils.

—Mon imprudence irréfléchie a failli tout perdre; mais j'espère que cette leçon suffira et je me sens maître de moi comme de ma pensée.

—C'est le premier secret pour être celui des autres, ajouta Exili de

sa voix musicale; mais ne m'imite pas, Olivier; je vois trop bien aujourd'hui que l'homme qui veut faire l'ange fait la bête.

—Si ces paroles sortaient d'une autre bouche que la vôtre, je percerais la langue qui les aurait prononcées d'une aiguille rouge, comme celle d'un blasphémateur.

—Dis-moi, Cosimo, reprit Exili sur un ton plus voilé, n'as-tu pas encore, dans quelque coin, un flacon oublié de cet élixir qui donne la force au bras, l'éclair aux yeux et la joie au cœur?...

Tu hésites?

Le vieux serviteur fit un geste indécis, qui pouvait être interprété comme une réponse.

—Je te comprends...

Je sais que la réaction est égale à l'action, et que les heures de vitalité artificielle comptent double; mais cet élixir m'aidera à dissiper les dernières vapeurs de ma longue léthargie...

Je boirai à la santé d'Olivier.

—Que votre volonté soit faite... Il faut vous obéir à tous deux comme aux enfants gâtés, dit Cosimo en ouvrant un coffre.

Il en tira un flacon plat, recouvert d'une armature métallique, et dévissa le bouchon de cristal qui en fermait hermétiquement l'orifice; puis il remplit un verre de la liqueur, semblable à de l'or en fusion, qui jetait un feu de topaze, et le présenta silencieusement à son maître.

Exili le vida d'un seul trait.

Au bout d'une minute, ses membres raidis recouvrèrent leur souplesse et leur élasticité, son visage prit une teinte chaude et

vermeille, un sourire voltigea sur ses lèvres, et son œil étincela de l'insupportable éclat d'un diamant noir.

—Je sens la vie qui me redonne son étreinte.

Qu'en dis-tu, Cosimo? ajouta-t-il en se dressant devant lui, comme sous la pression d'un ressort caché, et en posant la main sur son épaule.

—Je dis que vous voilà jeune jusqu'à ce soir.

—Il s'agit maintenant de m'habiller.

—Ce n'est pas difficile, et nous avons songé à cela.

En un tour de main, Cosimo revêtit son maître d'une chemise de batiste à manchettes de dentelle, d'un justaucorps et d'un haut-de-chausses en velours noir, agrémentés de rubans et d'aiguillettes en satin bleu de ciel. Des bas de soie noire et des souliers à hauts talons rouges complétèrent ce costume élégant et sévère.

La toilette de son maître achevée, il se mit en devoir de raser ses cheveux, qui tombaient sur ses épaules, puis sa longue barbe noire, qui descendait jusqu'à la ceinture, à l'exception de la moustache, fine et soyeuse comme celle d'un adulte.

Cette double opération terminée, il posa sur sa tête nue une perruque bouclée, sur la perruque un chapeau à plumes, lui présenta une canne d'ébène à pomme d'ivoire, et recula d'un pas, comme un artiste en face de son œuvre.

Exili se prêta de bonne grâce à son examen, et, se regardant à son tour au miroir, il parut satisfait de sa métamorphose.

—Voilà qui est bien, dit-il.

Je suppose que tu as fait disparaître les habits du prisonnier de la Bastille?

—Il n'en reste plus rien, pas même les cendres, monsieur le marquis.

—Le marquis de Florenzi est mort depuis trois jours, Cosimo.

Tu es au service du comte de Kronborg.

—Ce nom a quelque chose de sombre et de terrible, dit Olivier.

—Terrible et sombre, en effet.

C'est celui d'une forteresse du Danemark, celui d'une prison d'État, noire comme une duègne, toujours ouverte comme la gueule de ses canons qui gardent le passage du Sund.

Ce nom me sied; il est en harmonie avec ma destinée, et il tiendra ses promesses.

—Je suis fort tranquille à cet endroit, ajouta Cosimo avec un bon sourire.

—Maintenant, Olivier, raconte-moi ce qui s'est passé depuis l'heure de mes funérailles jusqu'à celle de ma résurrection.

—Je n'ai pas besoin de vous dire, mon père, que toutes les recommandations de votre lettre ont été scrupuleusement étudiées et religieusement exécutées.

Nous étions dans le cimetière de la Bastille une heure avant le coucher du soleil.

—As-tu vu le gentilhomme?

—Oui.

—Eh bien?

—Il a d'abord causé avec le fossoyeur; puis il s'est caché.

—Ensuite?

—Quand le fossoyeur s'est éloigné du cimetière avec les guichetiers, après avoir fini leur besogne, le gentilhomme est sorti de sa cachette.

J'ai cru qu'il allait vous délivrer.

Je me trompais.

—Naturellement.

—Il a posé son pied sur la tombe, comme s'il voulait vous enfoncer plus profondément en terre.

Il prononçait, à haute voix, des paroles que la distance ne m'a pas permis d'entendre; mais à ses gestes, à l'expression sardonique de son visage, elles ne peuvent se traduire que par une insulte ou une malédiction.

—Je l'avais bien prévu. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à te demander de venir au rendez-vous avec le fidèle Cosimo.

Je sais que je vous exposais à la peine capitale, pour violation de sépulture d'un prisonnier d'État; mais je risquerais ma vie de si grand cœur...

—Mon père, interrompit Olivier avec fermeté, vous avez l'âme trop haute pour attacher cette importance à un acte que le vulgaire considère comme héroïque chez l'homme, sans remarquer qu'il est naturel à tous les animaux.

—Bien parlé, fils.

L'homme, en effet, n'est digne de ce nom, qu'en affirmant sa

supériorité sur les êtres inférieurs par le mépris de la mort et la nécessité du devoir.

Mais sa raison, dont il est si fier, n'est que la sœur aînée de l'instinct.

La science lui montre Dieu, la prière seule peut l'atteindre.

—Voilà bien des paroles perdues, murmura Cosimo.

—Comment! païen, s'écria Olivier, cette doctrine te paraît indigne de tes savantes oreilles?

—Il me semble, monsieur, que celles de mon maître gagneront plus à entendre ce qu'elles ignorent, que les vôtres à écouter des billevesées de prédicateur.

—Cosimo parle d'or, dit Exili avec bonne humeur.

Continue, Olivier.

Tu disais que le gentilhomme insultait mon cadavre et le foulait aux pieds.

—Oui, et c'est alors que j'ai perdu la tête.

J'allais courir à lui et le poignarder sur la place, si Cosimo ne m'avait retenu à bras-le-corps, avec une force que j'étais loin de supposer à notre vieil ami.

—Eh! eh! Cosimo, dit Exili d'un air de triomphe, voilà, si je ne me trompe, un effet de l'élixir que tu me marchandais tout à l'heure.

—Ah! maître, j'aurais avalé l'enfer, si vous l'aviez mis en pilules, car je prévoyais qu'Olivier me donnerait de la tablature.

—Que ne lui administrais-tu quelque bonne drogue, qui lui aurait ajouté les années que tu venais de jeter aux orties?

—Il est loisible au comte de Kronborg de se moquer du vieux serviteur du marquis de Florenzi; mais Olivier dira si j'aurais eu tort.

—Oui, et tu dois admirer avec moi cette belle folie de la jeunesse, que nous avons connue en des temps plus heureux.... A quoi songes-tu?

—Je réfléchis à notre dîner.

—Eh bien, laisse-nous.

Cosimo ne se fit pas répéter cet ordre, et il passa dans une pièce voisine pour vaquer aux préparatifs du repas de midi.

—Il me reste peu de chose à vous apprendre, reprit Olivier.

Dès que celui qu'il ne me convient pas d'appeler gentilhomme fut sorti du cimetière, nous nous mîmes à l'œuvre avec les instructions dont nous étions munis.

Il ne fallut pas longtemps pour déblayer la terre et soulever la planche de la bière.

J'eus alors un moment de faiblesse et de défaillance; mais un regard de Cosimo me rendit toute mon énergie.

Je chargeai le corps froid et rigide sur mon épaule, je franchis la brèche pratiquée dans le mur du cimetière, et j'arrivai sans encombre à la voiture, où je déposai mon fardeau.

Une fois là, je desserrai les dents avec la lame de mon poignard, et je fis couler dans la bouche trois gouttes de la liqueur rouge contenue dans la fiole apportée avec la lettre; puis, trois autres gouttes, à court intervalle.

Dans le même temps, Cosimo reclouait la bière, la repoussait dans la fosse et la couvrait de terre.

—De cette façon, dit Exili, le fossoyeur a retrouvé les choses dans l'état où il les avait laissées, et si mon ancien compagnon a la bonne inspiration de venir me faire une nouvelle visite, il restera convaincu que je suis mort et enterré dans toutes les règles.

Il fera bien de se presser, car je me propose de lui faire tenir, avant peu, les matériaux de sa propre oraison funèbre.

Moi supposé mort, le disciple va se croire le maître unique et sans rival.

J'aurais dû lui briser son masque de verre sur la figure quand il se penchait sur les creusets pour suivre mes expériences infernales; mais, comme dit Cosimo, celui qui doit finir pendu ne sera pas noyé.

A l'heure marquée, quand nul ne pourra suivre ma trace dans la vie, ni la retrouver après ma mort, une main invisible démasquera le traître, et il périra du poison qu'il aura distillé.

Morte la bête, mort le venin...

Achève, Olivier.

—Lorsque Cosimo me rejoignit, il me trouva la main posée sur le cœur du cadavre vivant, qui recommençait à battre faiblement.

La bouche, entr'ouverte, semblait respirer. Cosimo s'opposa formellement à ma proposition d'y infiltrer les dernières gouttes de la liqueur qui restaient dans la fiole, pour se conformer à la prescription de la lettre, qui ne conseillait ce moyen qu'au cas où, au bout d'un quart d'heure, les six premières gouttes n'auraient produit aucun effet visible.

—Bien.

—La voiture marchait lentement, et la nuit était tombée quand elle s'arrêta devant notre maison, voisine de la place des Victoires.

—D'après mon calcul, je dois avoir dormi quarante heures d'un sommeil de plomb, après trente heures de léthargie.

—Ce calcul est exact... Vous sentez-vous de l'appétit?

—Oui, je mangerai volontiers, si Cosimo veut bien me le permettre.

Le repas terminé, Cosimo se mit en devoir de préparer le café avec un soin méthodique.

—Voilà, dit Olivier, le fameux poison lent.

—Et le contre-poison de l'opium, ajouta machinalement Exili.

Quand la liqueur brûlante fuma dans les tasses, Cosimo apporta deux longues pipes en terre rouge de Smyrne dont les fourneaux, aux hiéroglyphes dorés, étaient chargés de tabac oriental d'une couleur pâle.

—Maintenant, dit Exili, qui fumait avec l'impassibilité d'un Indien devant le feu du conseil, raconte-moi, Olivier, comment tu as passé tes années d'apprentissage de la vie.

—A vrai dire, mon existence ne compte qu'un événement unique.

—*L'amore*, murmura Exili avec un soupir.

—Oui, mon père.

—Eh bien, j'écouterai cette idylle, cher enfant; elle me rajeunira par le souvenir de mes jours heureux:

«O Printemps! jeunesse de l'année.

«O Jeunesse! printemps de la vie.»

—Mon histoire commence par une fraîche idylle, mais elle finit par une tragédie.

—Tu veux dire une élégie.

—Je n'exagère rien. Vous allez en juger.

—Raconte. Je ne t'interromprai plus.

XIII

PÈRE ET MÈRE

Olivier avec toute l'éloquence et la poésie du cœur, développa son roman d'amour avec Henriette, depuis les premières heures jusqu'à la catastrophe qui faisait de l'unique héritière du financier Hanyvel une orpheline réduite à la misère.

—Voilà, sur ma parole, un joli tour de roue de la Fortune, dit Exili avec un sourire étrange.

—Mon père...

—Les morts n'entendent pas leur oraison funèbre, et il n'est pas inutile que tu connaisses un peu l'histoire de ta nouvelle famille.

On dit que madame veuve Hanyvel est une excellente femme, je veux bien le croire.

Hanyvel, comme les autres, était un adroit coquin.

Ton Henriette est un ange; mais les anges ont des ailes, et si quelqu'un n'avait pas envoyé son père dans sa patrie céleste, tu l'aurais vu s'envoler sous tes yeux.

—Son mariage était résolu.

—Comme toi, cher enfant, un événement unique a marqué mon existence depuis notre séparation.

A mon déclin, je souriais à ton aurore.

Les murs ont des oreilles, même ceux de la Bastille.

Du fond de ma tombe de pierre, j'étais encore en communication

avec le monde extérieur, et je puis dire que mon cœur plein d'amertume, se purifiait à la flamme de ton jeune amour.

Si Hanyvel avait eu le cœur d'un père, s'il ne s'était pas obstiné à sacrifier sa fille, je ne l'aurais point rayé du livre des vivants.

—Vous!

—Moi.

—Par qui?

—Par M. Penautier.

—Le trésorier général du clergé?

—Lui-même.

—Comment?

—Tu le sauras tout à l'heure... Cosimo?

—Maître?

—J'ai besoin de causer avec M. Penautier.

Tu le trouveras sans doute à son hôtel ou à la Ferme.

Tu lui diras qu'un ami d'Exili désire le voir.

Va et ramène-le.

Cosimo s'inclina et sortit.

—Un ami d'Exili?...

—Pourquoi pas?

Olivier sembla réfléchir; mais son regard semblait éviter celui de son père adoptif.

—Exili avait pour compagnon de captivité le gentilhomme félon qui m'a si lestement brûlé la politesse au cimetière de la Bastille.

Il en avait fait son disciple sans l'initier à tous ses secrets.

Il s'appelle Gaudin de Sainte-Croix.

Il est bâtard d'une illustre famille, qui n'a jamais voulu l'avouer.

C'est un *caput mortuum*, un homme de plaisir, sans caractère et sans génie, infatué de sa personne et capable de tout par faiblesse et par vanité, même d'une bonne action.

Il est officier au régiment de Normandie, grand ami du mestre-de-camp, le marquis de Brinvilliers, et amant de sa femme.

Il reprit après une pause:

—C'est précisément cette belle marquise à qui tu as offert la main pour la conduire à son carrosse, le jour de la mort d'Hanyvel, et que ton ami, le chevalier de Tancarvel, lieutenant aux gardes, t'a dit avoir connue chez sa sœur, madame de Sarremont.

—Vous avez la mémoire d'un vieux juge.

Exili sourit à ce compliment, et poursuivit:

—Or, suis bien la filière:

Penautier, qui voit les choses de loin, et comprenant que le marquis de Brinvilliers ne prendrait jamais ombrage de la conduite scandaleuse de sa femme, la dénonça sous main au père de la marquise, Dreux d'Aubray, le lieutenant civil.

Celui-ci, homme intègre, jaloux de l'honneur de sa famille, écrivit le nom de Sainte-Croix sur une lettre de cachet, et l'envoya directement à la Bastille, où il a passé une année.

Il en est sorti vingt-quatre heures avant moi.

Penautier, rusé comme un renard, fourbe comme un chat et

malfaisant comme un vieux singe, visitait Sainte-Croix pour lui faire tirer les marrons du feu.

C'est ainsi qu'il a obtenu d'Exili le poison qui a foudroyé Hanyvel.

Dreux d'Aubray, qui croit au repentir de sa fille, serait bien étonné d'apprendre qu'elle l'a versé de sa propre main, le sourire à la bouche, moyennant trente mille livres, une bagatelle qui rapporterait quatre millions à Penautier, si je ne lui faisais rendre gorge.

C'est une justice à lui rendre:

Il entend merveilleusement les affaires.

—Quoi! un tel forfait peut se commettre à la face du ciel.

—Et des convives d'une fête, ajouta Exili.

—Il est impossible que les meurtriers restent longtemps impunis.

Ce serait à douter de Dieu lui-même.

—Mais c'est de l'enfantillage!

Penautier tremble comme un enfant et Sainte-Croix n'est qu'un écolier maladroit.

La marquise; par exemple, est ignorante à plaisir, mais elle a le génie du crime et elle ira loin.

—Vous avez un sourire qui me fait frissonner.

—Ce n'est pas dans le cabinet de M. de Mondeluit, ton patron, conseiller au Châtelet, que tu feras des progrès dans la jurisprudence criminelle.

—Je ne puis douter de vos affirmations; et pourtant, en songeant à cette jeune femme, mon cœur se révolte et ma raison se refuse à comprendre.

—Cette jeune femme s'est mariée en 1651, à vingt et un ans. Elle a donc aujourd'hui trente-six ans sonnés à toutes les horloges, comme elle a des enfants de toutes les paroisses, que le marquis de Brinvilliers couvre de son pavillon avec une immuable sérénité.

—Je méprise cet homme.

—Oui, mais nul ne peut mépriser la marquise de Brinvilliers.

Elle ne faillira pas à la devise antique:

«*Adultera, venefica.*»

—Son visage est doux comme celui des madones, son œil limpide comme celui des enfants. Le jour où je l'ai vue, elle pleurait, et jusque dans sa douleur sa démarche languissante était harmonieuse, il y avait comme un charme secret dans le moindre de ses mouvements, et il me semble encore entendre à mon oreille la musique de sa voix argentée.

—Si tu avais étudié l'histoire naturelle autre part que dans les livres, tu verrais apparaître, sur le masque humain, les lignes mystérieuses des animaux inférieurs.

L'impression que t'a causée la marquise peut se traduire en deux mots:

La grâce onduleuse d'une chatte et la fascination de la vipère.

—Oui! s'écria Olivier comme frappé d'une révélation soudaine:

Son œil était calme et glacial...

J'ai touché sa main satinée.

Elle était souple et froide comme le corps d'un reptile.

—Écoute-moi, Olivier.

Les paroles que tu vas entendre sont une prophétie d'Exili, et le Maître des poisons sait analyser et pétrir l'argile humaine.

Cette femme a l'enfer dans l'âme.

Elle ferait rougir Messaline et Locuste en serait jalouse.

Elle est sur une pente fatale, où nul bras humain ne peut plus la retenir.

Il lui faut de l'or et la liberté absolue.

Son père est un censeur morose; elle l'empoisonnera en lui prodiguant ses infernales caresses.

Elle empoisonnera ses deux frères, pour avoir seule l'héritage de sa famille.

Elle empoisonnera sa fille, parce qu'elle sera belle.

Elle empoisonnera son mari débonnaire, pour épouser son amant.

Elle empoisonnera son amant, quand elle en sera lasse.

La Mort la conduit par la main et la Fatalité la pousse.

Tu la verras, les pieds nus, couverte du voile des parricides, une torche à la main, sur le parvis de Notre-Dame, avant d'avoir le poignet droit coupé et la tête tranchée par la main du bourreau sur la place de Grève.

—C'est horrible...

—La nature a ses lois inconnues:

Elle donne la vie au serpent qui rampe, comme à l'oiseau qui plane.

Et cependant ne vois-tu pas le serpent lové, immobile, qui semble dire à l'oiseau fasciné:

«Descends du ciel, et meurs?»

—Oui.

—Henriette est douce et pure comme une colombe.

Un jour, elle sera attirée par la fascination de la vipère.

Toi-même, elle t'a vu, elle t'a souri...

Olivier, prends garde.

—Les aigles déchirent les reptiles.

Prenez à votre compte la mort de Sainte-Croix.

J'irai au-devant de la marquise de Brinvilliers.

C'est moi qui la jetterai dans les bras du bourreau.

—Lui, mourra de cette main, j'en fais le serment.

—Et moi, je jure par mon amour...

—Tais-toi, Olivier.

Reste silencieux devant la destinée.

—Pourquoi?

—Tu veux la vérité?

—Oui.

—La marquise de Brinvilliers est ta mère!

Olivier laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura.

Exili l'observait.

Il rompit le silence.

—Oui, dit-il d'une voix timbrée, qui fit vibrer toutes les cordes du cœur de son enfant d'élection, c'est une chose cruelle pour un fils de mépriser son père et de ne pouvoir embrasser sa mère sans

horreur.

Et moi, reprit-il après une pause, je viens d'accomplir la plus difficile et la plus dangereuse de mes expériences.

—Vous avez empoisonné mon âme, mon père.

Exili se leva comme si la main de l'ange des ténèbres s'était posée sur son épaule.

Dominant cette faiblesse passagère, il répondit d'une voix sourde:

—J'ai mérité ce reproche; mais la nature est une bonne mère, Olivier, et elle me montre le baume qui calmera ta blessure.

Je viens de voir passer une jeune fille sous le couvert de ces arbres.

Sans doute, c'est ta fiancée, car elle regarde avec persistance du côté de cette fenêtre.

Elle est belle comme un lys, et sa vue fera sur toi l'office de contre-poison.

Comme ils échangeaient un signe d'intelligence avec Henriette, la porte s'ouvrit.

Cosimo annonça:

«Monsieur de Penautier, receveur général du clergé.»

XIV

LA DOT D'HENRIETTE

Bien qu'il eût pris tout le temps de se préparer à cette entrevue, le visage du financier trahissait cette vague inquiétude et cette terreur instinctive que le nom redoutable d'Exili mort faisait renaître dans son esprit troublé.

Sur l'invitation d'Olivier, Penautier s'assit.

—A qui ai-je l'honneur de parler? dit-il en s'adressant à Exili, debout devant lui, les bras croisés.

—Vous ne me reconnaissez pas?

—Il me semble, monsieur, que ce n'est pas la première fois que j'entends votre voix et que mon regard rencontre le vôtre, mais mes souvenirs sont trop confus pour être précisés.

—Je suis le comte de Kronborg, et votre illusion s'explique par une ressemblance de famille:

Exili était mon frère aîné.

—J'ai eu le regret d'apprendre qu'il est mort à la Bastille.

Votre frère, monsieur, était un homme d'une science consommée et il emporte avec lui bien des secrets.

—Pas tous, monsieur.

Exili reprit:

—J'arrive d'Angleterre, pour obéir à sa dernière volonté, et je repartirai sur l'heure.

En deux mots, voici ce qui vous concerne:

Mon frère désire que nous liquidions ensemble, et séance tenante, la succession d'Hanyvel.

A ce nom, Penautier étendit la main.

—J'étais son ami, monsieur, et ma connaissance de ses affaires et de ses opérations me permettra de vous aider à sauver quelques épaves de ce grand naufrage; mais cette succession est très embarrassée. Hanyvel seul était capable de manœuvrer ses capitaux; toute sa force était dans son crédit; malheureusement, il n'est plus au gouvernail, et son navire a sombré corps et biens.

—Corps, oui; biens, non.

—Les créances d'Hanyvel, qui se chiffrent par quatre millions d'actif, seront mises à prix pour cent mille livres, et la dernière bougie s'éteindra sans enchère.

—Pourquoi?

—Parce que ces créances pouvaient être solides entre ses mains par un roulement de capitaux fictifs, et qu'elles seront sans valeur à la première échéance.

Tout se résume par un mot:

Hanyvel est mort!

—Subitement.

—Qui peut répondre de son lendemain? Quand l'heure sonne, il faut partir.

—Oui, même quand une main complaisante donne un coup de pouce à l'aiguille de l'horloge.

—C'est là une façon d'envisager la mort d'Hanyvel qui pouvait convenir à monsieur votre frère.

—Et je partage absolument sa manière de voir, monsieur Penautier.

Comprenez-moi bien:

Toute la fortune d'Hanyvel est engagée dans des entreprises prospères.

Il ne s'agit, pour la relever, que d'un capital de résistance.

Voulez-vous partager avec moi?

La Ferme est à deux pas.

Apportez-moi quatre bons de cinq cent mille livres, sur Paris, Londres, Vienne et Rome, et je vous abandonne l'autre moitié.

—Parlez-vous sérieusement, monsieur le comte?

—Plaisantez-vous, monsieur Penautier?

—Je plaisantais en vous disant que je puis trouver deux millions sur ma simple signature, dans la caisse de la Ferme.

—Dans la vôtre, alors.

—Il faudrait que j'en sois le possesseur, et je n'en suis que le dépositaire.

—Je vois que nous ne nous entendons pas.

—La raison en est bien simple:

Je ne comprends rien à votre proposition.

—Je vais parler plus clairement:

Si dans une heure vous ne m'apportez pas deux millions, en quatre bons à vue de cinq cent mille livres, Exili sortira de sa tombe et se

présentera à votre hôtel.

—Mes gens sont en bas, monsieur, et je n'ai qu'à paraître à cette fenêtre...

—Pour voir la maison déserte d'Hanyvel.

—Que voulez-vous dire, monsieur?

—Que vous êtes son exécuteur,—testamentaire, du moins, et que l'héritage de sa fille Henriette me sera remis, dans cette chambre, et sans délai.

—Est-ce un guet-apens?

Je vous préviens que cette manœuvre tournera contre vous.

—Il vous est loisible de sortir librement, monsieur Penautier.

Je n'ajouterai qu'un mot:

Je vous ai dit qu'Exili sortirait de sa tombe.

Allez au cimetière de la Bastille et faites ouvrir son cercueil:

Il est vide.

—Si le cadavre d'Exili a disparu, j'attendrai sa visite.

—Peut-être ne reconnaîtrez-vous pas mon frère sous son incarnation nouvelle.

Il a changé de nom, comme de visage...

Il me ressemble.

Regardez-moi.

Penautier hésita une seconde; puis, d'une voix éteinte et d'un geste suppliant, il prononça lentement les paroles suivantes:

—Je suis prêt à donner ma signature, après vous avoir expliqué...

—Je connais cette histoire, interrompit Exili.

Passez dans ce cabinet, préparez les traites et remerciez-moi de vous laisser la vie.

Penautier, tremblant comme la feuille, s'empressa d'obéir.

La porte était à peine refermée sur lui que Cosimo reparut.

—Monsieur le comte, dit-il, j'ai fait attendre madame Hanyvel et sa fille.

Ces dames étaient dans une mortelle inquiétude.

Elles ont l'habitude de voir M. Olivier tous les jours, et, par ma faute, elles n'avaient pas été prévenues...

—*Momento*, dit Exili.

Cosimo avait déjà disparu.

XV

RÉDEMPTION

Exili, l'œil sombre, jeta un manteau sur ses épaules, regarda Olivier, immobile et pâle comme une statue, et lui dit:

—L'antiquité avait des autels où les malheureux, et même les coupables, trouvaient un asile sûr... Adieu.

—Si vous êtes malheureux, mon père, dites-moi s'il est en mon pouvoir de vous consoler.

—O mon fils bien-aimé, laisse-moi te donner ce nom une dernière fois, l'ange qui traduira cette parole à Dieu obtiendra la grâce d'Exili l'empoisonneur, car s'il a travaillé pour les vers de la tombe, il a aussi formé un homme comme toi, qui honore l'humanité.

—Il y a pour vous dans mon cœur une affection réfléchie, plus profonde, plus humaine et plus sacrée que l'amour commandé par la nature.

—Que le cœur déborde de joie ou d'amertume, qu'il est doux d'entendre la voix d'un ami, la voix d'un fils!

Pardonne-moi d'avoir douté de toi.

Si tu m'avais laissé partir, je serais mort désespéré.

—Celui qui juge sera jugé.

Je ne sais rien de vous et ne veux rien savoir.

Exili peut s'accuser lui-même, son fils ne le croira pas.

Les genoux d'Exili fléchirent et ses mains se levèrent frémissantes

vers le ciel:

—O Dieu! dit-il, tu m'es témoin que je ne suis pas un assassin.

Tu m'as donné cette étincelle vive que l'homme appelle le génie, et je l'ai conservée lumineuse et brûlante comme les lampes éternelles de tes sanctuaires.

J'ai travaillé l'argile périssable, du droit de l'esprit sur la matière, car la Mort seule a le secret de la Vie.

Que d'autres l'interrogent avec plus de bonheur.

Pour moi, j'ai l'âme trop pleine d'ombre pour trouver la lumière.

Le vieillard retourne à l'enfance, et ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline ne reconnaîtront plus celui qui descendra...

Embrasse-moi, mon fils.

Quelques instants après, Penautier sortit de la chambre voisine, remit les traites entre les mains d'Exili, et gagna la porte de sortie sans qu'une parole eût été échangée.

Un signe avertit Cosimo.

Il introduisit les visiteuses.

Henriette entra la première.

D'un mouvement spontané, elle se jeta dans les bras d'Olivier.

—Deux êtres qui s'aiment sont unis, dit Exili à madame Hanyvel avec un pâle sourire.

—Quel est ce gentilhomme si triste et si beau? demanda Henriette en grande confidence à son fiancé.

—C'est mon père... L'aimerez-vous, Henriette?

—Je serai sa fille.

Exili remit un portefeuille à Olivier.

—Voici, lui dit-il, la dot de ta femme et mon cadeau de noces.

Cosimo t'accompagnera à Venise.

Là, rien ne viendra troubler votre amour, et vous y trouverez la part de bonheur qui m'a été refusée sur la terre.

Le mariage d'Henriette et d'Olivier fut célébré sans pompe à la fin de cette journée.

Au moment où les nouveaux époux se disposaient à sortir de l'église, ils cherchèrent des yeux le comte de Kronborg, qui avait assisté à la cérémonie.

Exili avait disparu.

FIN

TABLE

I. — Un tripot sous Louis XIV 1

II. — Un père et un mari 20

III. — L'hôtellerie d'une More qui trompe 38

IV. — A la Bastille 63

V. — Un maître empoisonneur 90

VI. — Le pacte de la mort 108

VII. — Les amours d'Olivier 162
VIII. — Premiers malheurs 208
IX. — Catastrophe 223
X. — Un jour de bonheur 247
XI. — Le cimetière de la Bastille 274
XII. — ÉPILOGUE.—Ressuscité 302
XIII. — Père et mère 319
XIV. — La dot d'Henriette 328
XV. — Rédemption 334

4037—Imprimerie de Poissy—S. Lejay et C^ie^.

Notes sur la transcription:

On a effectué les corrections suivantes:

Je me suis livre=>Je me suis livré

Et quelle sorte de sience=>Et quelle sorte de science

gardée à vue comme elle l'est=>gardée à vue comme est l'est

damanda-t-il après un moment.=>demanda-t-il après un moment.

Lorqu'il les rouvrit la vision=>Lorsqu'il les rouvrit la vision

tolites les ardeurs=>toutes les ardeurs

je n'ai pas su veiller dessusr=>je n'ai pas su veiller dessus

Oliver ne tarda pas à se repentir?>Olivier ne tarda pas à se repentir

des angoisses qui étaient aussi les siennet=>des angoisses qui

étaient aussi les siennes

sur le parvit=>sur le parvis

le poignet drois coupé=>le poignet droit coupé

interrompit Exil=>interrompit Exili

Gandin de Sainte-Croix=>Gaudin de Sainte-Croix {5}

End of Project Gutenberg's Les amours d'une empoisonneuse, by Émile Gaboriau

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LES AMOURS D'UNE EMPOISONNEUSE ***

***** This file should be named 38362-h.htm or 38362-h.zip *****
This and all associated files of various formats will be found in:
http://www.gutenberg.org/3/8/3/6/38362/

Produced by Chuck Greif and the Online Distributed Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This book was produced from scanned images of public domain material from the Google Print project.)

Updated editions will replace the previous one--the old editions
will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no
one owns a United States copyright in these works, so the Foundation
(and you!) can copy and distribute it in the United States without
permission and without paying copyright royalties. Special rules,
set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to
copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project
Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you
charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you
do not charge anything for copies of this eBook, complying with the
rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose
such as creation of derivative works, reports, performances and
research. They may be modified and printed and given away--you may do
practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is
subject to the trademark license, especially commercial
redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free
distribution of electronic works, by using or distributing this work
(or any other work associated in any way with the phrase "Project
Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project
Gutenberg-tm License (available with this file or online at
http://gutenberg.org/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm
electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm
electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to
and accept all the terms of this license and intellectual property
(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all
the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy
all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.
If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project
Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the
terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or
entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be
used on or associated in any way with an electronic work by people who
agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few
things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works
even without complying with the full terms of this agreement. See
paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project
Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic
works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"
or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project
Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the
collection are in the public domain in the United States. If an
individual work is in the public domain in the United States and you are
located in the United States, we do not claim a right to prevent you from
copying, distributing, performing, displaying or creating derivative
works based on the work as long as all references to Project Gutenberg
are removed. Of course, we hope that you will support the Project
Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by
freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of
this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with
the work. You can easily comply with the terms of this agreement by
keeping this work in the same format with its attached full Project
Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern
what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check
the laws of your country in addition to the terms of this agreement
before downloading, copying, displaying, performing, distributing or
creating derivative works based on this work or any other Project
Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning
the copyright status of any work in any country outside the United
States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate
access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently
whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the
phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project
Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,
copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with
almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or
re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included
with this eBook or online at www.gutenberg.org

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is
posted with permission of the copyright holder), the work can be copied
and distributed to anyone in the United States without paying any fees
or charges. If you are redistributing or providing access to a work
with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the
work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1
through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the
Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or
1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted
with the permission of the copyright holder, your use and distribution
must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional
terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked
to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the
permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm
License terms from this work, or any files containing a part of this
work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or

redistribute this
electronic work, or any part of this electronic work, without
prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with
active links or immediate access to the full terms of the Project
Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,
compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any
word processing or hypertext form. However, if you provide access to or
distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than
"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version
posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org),
you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a
copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon
request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other
form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm
License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,
performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works
unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided
that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from
the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method
you already use to calculate your applicable taxes. The fee is
owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he
has agreed to donate royalties under this paragraph to the
Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments
must be paid within 60 days following each date on which you
prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax
returns. Royalty payments should be clearly marked as such and
sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the
address specified in Section 4, "Information about donations to
the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies
you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he
does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm
License. You must require such a user to return or
destroy all copies of the works possessed in a physical medium
and discontinue all use of and all access to other copies of
Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other

intellectual
property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a
computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by
your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right
of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project
Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project
Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project
Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all
liability to you for damages, costs and expenses, including legal
fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT
LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE
PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE
TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE
LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR
INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH
DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a
defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can
receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you
received the work on a physical medium, you must return the medium with
your written explanation. The person or entity that provided you with
the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a
refund. If you received the work electronically, the person or entity
providing it to you may choose to give you a second opportunity to
receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy
is also defective, you may demand a refund in writing without further
opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth
in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER
WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO
WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied
warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.
If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the
law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be
interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by
the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any
provision of this agreement shall not void the remaining

provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2 . Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, are critical to reaching Project

Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.
To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at
809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email
business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact
information can be found at the Foundation's web site and official
page at http://pglaf.org

For additional contact information:
Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg
Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide
spread public support and donations to carry out its mission of
increasing the number of public domain and licensed works that can be
freely distributed in machine readable form accessible by the widest
array of equipment including outdated equipment. Many small donations
($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt
status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating
charities and charitable donations in all 50 states of the United
States. Compliance requirements are not uniform and it

takes a
considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up
with these requirements. We do not solicit donations in locations
where we have not received written confirmation of compliance. To
SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any
particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we
have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition
against accepting unsolicited donations from donors in such states who
approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make
any statements concerning tax treatment of donations received from
outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation
methods and addresses. Donations are accepted in a number of other
ways including checks, online payments and credit card donations.
To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic
works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.org

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.